



HAL
open science

UNE GUERRE FROIDE DE LA JEUNESSE ? Jeunesse communiste et scoutisme catholique dans la France de l'entre-deux-guerres

Charles-Edouard Harang

► **To cite this version:**

Charles-Edouard Harang. UNE GUERRE FROIDE DE LA JEUNESSE ? Jeunesse communiste et scoutisme catholique dans la France de l'entre-deux-guerres. 2025. <hal-05250696>

HAL Id: hal-05250696

<https://hal.science/hal-05250696v1>

Preprint submitted on 11 Sep 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

UNE GUERRE FROIDE DE LA JEUNESSE ?

Jeunesse communiste et scoutisme catholique dans la France de l'entre-deux-guerres

FRANCE / SCOUTISME CATHOLIQUE / GUIDISME CATHOLIQUE / JEUNESSE COMMUNISTE / PIONNIERS COMMUNISTES / SOCIALISATION / EDUCATION / MILITANT ET MILITANTE / BANLIEUE /FRATERNITE INTERNATIONALE / ANTIMILITARISME

Charles-Edouard Harang
Agrégé et docteur en histoire

Résumé

Cette étude aborde les relations entre le scoutisme catholique et la jeunesse communiste organisée au cours de l'entre-deux-guerres. Leur confrontation prend les allures d'une véritable guerre froide, tant par les discours qui révèlent leur hostilité réciproque, leur conception divergente de la société et leur compétition territoriale. La banlieue en devient l'enjeu, révélant comment les mouvements de jeunesse catholiques et communistes abordent les mutations urbaines et sociales. Le scoutisme catholique, qui connaît un réel succès, permet d'expérimenter une pédagogie active et de plein air. Il est, pour les communistes, à la fois honni et un modèle éducatif largement repris chez les Pionniers. Aussi, les uns et les autres vont participer à l'encadrement de la jeunesse en dehors de l'école dans une perspective éducative, tout en définissant des âges de la vie spécifiques (enfance, adolescence). Ils ont favorisé une forme d'émancipation féminine, sans pour autant déroger à toutes les normes de genre alors socialement acceptées. Ils ont participé à l'émergence d'un nouveau type d'homme et de femme, le militant et la militante, porteur d'une société alternative à construire (la chrétienté contre la société communiste) qui, paradoxalement, a contribué à mieux intégrer l'écosystème républicain. Enfin, les deux ont joué un rôle dans l'élargissement des horizons de la jeunesse qu'ils rejoignaient. Ils l'ont sensibilisée aux questions internationales par le prisme de la paix, de la fraternité et de l'impérialisme colonial. Cette étude inédite est basée sur la confrontation de sources de différentes natures. Elle croise l'histoire de l'éducation, l'histoire politique et culturelle en interrogeant les pratiques et les modèles, ainsi que leur réception auprès des jeunes comme des adultes.

Sommaire

INTRODUCTION	p. 3
LA CONFRONTATION ET LA SÉDUCTION	p. 10
1-Les Jeunesses communistes et les Pionniers : être contre pour être soi, 1920-milieu des années 1930	p. 10
2-1935-1939 : investir le champ éducatif pour mieux forger le front antifasciste	p. 14
3-Une fascination certaine à gauche pour le scoutisme	p. 16
SCOUTISME, QUESTION SOCIALE ET ANTICOMMUNISME	p. 20
1-Anticommunisme et question sociale chez les Scouts de France et les Guides de France	p. 20
2-1929-1936 : dénoncer les imitateurs	p. 25
LE NOUVEAU TEMPS DES MILITANTS ET DES MILITANTES	p. 29
1-La structuration d'un âge de la vie et d'une identité	p. 29
2-La structuration de la figure du militant : un modèle pour les jeunes	p. 31
3-Émancipation et normes de genre	p. 34
4-La Garçonne ou le mauvais féminisme	p. 38
À L'ASSAUT DE LA BANLIEUE	p. 41
1-La banlieue : une terre de mission catholique	p. 41
2-Protéger et s'insérer dans la banlieue rouge : le rôle des jeunes communistes	p. 44
3-Une masse populaire indifférente ou à peine effleurée	p. 46
4-Culture historique et acculturation républicaine	p. 48
S'ACCLIMATER A L'HEURE DU MONDE OU L'OMBRE PORTÉE DE LA GUERRE	p. 51
1-Antimilitarisme	p. 51
2-Internationalisme et fraternité mondiale	p. 56
CONCLUSION	p. 62
BIBLIOGRAPHIE	p. 64
INDEX	p. 71

INTRODUCTION

La guerre froide a fini par se terminer, sapée dès le début des années 1980 par des peuples qui avaient anticipé la détente. Était-ce en 1989 sous les coups rageurs des Berlinoises contre le mur ? Était-ce en 1991, à l'occasion du discours de Gorbatchev qui congédiait l'URSS ? Elle avait ordonné le monde et le plus souvent les crises des relations internationales en donnaient le tempo. Mais comment était-elle vécue dans la vie quotidienne ? Avec quelle intensité ? Comment se matérialisait-elle ? Comment vivait-on les résonances de l'affrontement ? Un programme de l'IHTP a permis, sinon de répondre à toutes les questions, en tout cas d'ouvrir ce chantier historiographique. Il a donné lieu à un colloque, puis à un livre, *La guerre froide vue d'en bas* [Buton, Büttne, Hastings, 2014]. L'angle d'analyse méritait d'être confronté à l'histoire des mouvements de jeunesse à la suite des travaux de Joël Kotek [Kotek, 1998].

L'idée de confronter scoutisme catholique et organisations communistes nous est venue pendant le travail de préparation de notre livre *L'aventure par nature, 100 ans des Scouts et Guides de France* [Harang, 2021]. Nous avons retrouvé des archives scoutistes dénonçant le communisme à l'occasion du Jamboree de 1947, un jeu de cartes communistes anti-scout et enfin le numéro des *Cahiers du contre-enseignement prolétarien* de 1933 consacré aux mouvements d'enfants et de jeunesse. Sans pouvoir les exploiter pour l'ouvrage, il nous semblait pourtant que ces archives révélaient d'une part que la guerre froide avait peut-être commencé plus tôt que ce que l'histoire a retenu, et que, d'autre part, la jeunesse et son éducation en étaient un terrain de confrontation. Aussi, nous avons creusé le sujet, reprenant notre abondante documentation sur le scoutisme pour la confronter à des sources communistes afin de comparer les pratiques et les discours.

Dans son livre *Un siècle de scoutisme*, la journaliste Armelle Leroy consacre quatre pages au « scoutisme rouge » sur les 169 pages qui composent l'album abondamment illustré [Leroy, 2007]. Il y aurait bien eu une expérience de fusion entre la doctrine communiste et la méthode scout, qu'elle date de la Seconde Guerre mondiale et de la Libération. Mais dès le début des années 1920, les cadres du parti communiste s'intéressent au scoutisme, avec un mélange de fascination et de répulsion : « Le scoutisme, c'est le réservoir de la jeunesse fasciste. Les jeunes travailleurs n'ont pas place dans de tels groupements. Aussi devons-nous lutter contre les organisations de scouts, quel que soit leur nom ou leur étiquette, et nul moyen n'est supérieur à celui de développer nos groupes de pionniers et notre organisation de jeunesse »¹.

Les rapports entre scoutisme et jeunesse communiste n'ont pas fait l'objet d'un travail historique précis. Céline Sanchez [Sanchez, 2008] a proposé une belle étude comparative dans le cadre d'un mémoire de master soutenu à l'Université de Rouen : *La socialisation politique des jeunes ouvriers dans les mouvements de jeunesse à l'époque du Front populaire : Jeunesse Socialiste, Communiste et Ouvrière Chrétienne*. Susan B. Whitney [Whitney, 2009] dans son livre très complet, *Mobilizing youth, communists and Catholics in Interwar France* analyse sous différents aspects, dont celui du genre, les JC et la JOC-F.

¹ F. Magnien, « Des cadres et des troupes pour nos "mussoliniens" », *L'Avant-Garde*, 12 juin 1926.

L'entre-deux-guerres voit la naissance des mouvements de jeunesse, dont les plus importants sont des mouvements éducatifs. Les mouvements politiques ont moins d'audience et à la différence des premiers, le poids de la cause défendue l'emporte sur l'identité jeune. L'influence de l'organisation mère pèse sur leur fonctionnement aussi bien que sur leurs conceptions sociales, culturelles et évidemment politiques [Fabre, 1994, p.14]. L'option politique ne fait aucun doute du côté des Jeunesses communistes, et même des Pionniers. Il suffit de lire les nombreux documents, les discours. Dans son article Rémi Fabre sépare les mouvements politiques des mouvements éducatifs. Nous pensons au contraire que la frontière n'est pas toujours si nette. Dans les organisations communistes, l'engagement politique peut donner lieu à de l'éducation non formelle et/ou informelle². Tracter, se réunir, organiser une mobilisation, mettre en pratique certaines des compétences acquises précédemment (séances de formation) : toutes ces activités font partie du champ éducatif. Les adhérents y acquièrent de l'autonomie, la gestion du temps, des compétences techniques et manuelles qui sollicitent le corps et l'esprit, enfin une forme de socialisation. Du côté des catholiques, l'épiscopat français rappelle aux mouvements d'Action catholique en 1935 et 1936 que la double appartenance est interdite (ce qui est visé avant tout c'est l'adhésion aux ligues nationalistes). Même s'ils ne relèvent pas de l'AC stricto sensu, les Scouts de France et les Guides de France y voient une confirmation de leur propre rapport au politique. En effet, ils se disent politiquement neutres. Les cadres sont dans l'ensemble acquis à la République, moins au parlementarisme qui a l'inconvénient, selon eux, de s'empêtrer dans des débats partisans. Ils conviennent toutefois que le scoutisme et le guidisme doivent former des citoyens et des citoyennes utiles. Leur conception du politique s'apparente à ce que la science politique appelle Polity (l'espace social des conflits nécessitant l'édiction des règles communes et des orientations collectives).

En une décennie, entre 1920 et 1929, le paysage de la jeunesse catholique organisée est modifié, si ce n'est bouleversé par la création des Scouts de France (SdF, 1920), de la Fédération Française des Étudiants Catholiques (1922), des Guides de France (GdF, 1923), de la Croisade Eucharistique des Jeunes (1915, mais qui se structure au début des années 1920), des Cœurs Vaillants/Âmes Vaillantes (1936) et des mouvements d'Action catholique spécialisée : Jeunesse Ouvrière Chrétienne (1927), JOC Féminine (1928), Jeunesse Etudiante Chrétienne, Jeunesse Agricole Catholique (1929), JAC Féminine (1933), Jeunesse Indépendante Chrétienne et JICF (1933-1935)³. Ces structures font preuve d'une réelle inventivité pédagogique basée

² L'éducation informelle s'entend comme l'ensemble des activités d'instruction non structurées dans lesquelles le processus d'apprentissage est un processus d'osmose entre l'apprenant et son environnement. L'éducation non-formelle est une activité éducative organisée en dehors du système officiel, orientée vers un segment particulier de la population et poursuivant des objectifs bien définis. L'éducation formelle renvoie à la scolarisation.

³ La définition du mouvement de jeunesse a été donnée par Aline Coutrot : « c'est une organisation qui prend en charge les jeunes dans la totalité de leur être et de leur existence, qui se réfère à un idéal humain ou religieux, souvent les deux à la fois, qui fait appel au militantisme, et repose tout ou partie sur les jeunes eux-mêmes pour les prises de responsabilités et l'animation du mouvement. Le mouvement de jeunesse se caractérise aussi par la non-spécialisation des activités dans un seul secteur et par une pédagogie spécifique mise au service de ces fins ». [Coutrot, 1981]. Lire aussi Cholvy, 1985 ; Cholvy, 1999 ; Giroux, 2022.

sur l'autonomie des jeunes et leur progression personnelle par l'acquisition de compétences techniques, artistiques ou sportives (sanctionnée par des badges dans le scoutisme ou chez les Cœurs Vaillants/Âmes Vaillantes). Elles délivrent un savoir-faire, mais aussi un savoir-être, compris comme un complément d'éducation à côté de celle dispensée par la famille et au sein du système scolaire. Leur but est d'éduquer des jeunes pour en faire, une fois adulte, des chrétiens engagés, formés, capables de répondre aux défis de la mission apostolique. Ils incarnent une charité agissante, un mélange entre apostolat et action sociale. L'intégration du jeu revitalise les œuvres et assure un rayonnement pastoral. Aumôniers et animateurs structurent un âge de la vie en inventant des activités et des pédagogies plus adaptées aux réalités sociales, mais aussi psychologiques et physiologiques des garçons et des filles. Après avoir été le parent pauvre des études sur les mouvements de jeunesse [Cholvy, 2003], la bibliographie sur le scoutisme catholique est maintenant sinon abondante, en tout cas fournie et les aspects institutionnel, culturel, social ou religieux ont été traités [Laneyrie, 1985 ; Cholvy, 1994 ; Guérin, 1997 ; Cheroutre, 2002 ; Combeau, 2021 ; Harang, 2021].

Dans un article fouillé, Guillaume Quashie-Vauclin [Quashie-Vauclin, 2011], évoque la production historiographique sur la jeunesse communiste depuis 40 ans. Il constate qu'elle tient une place mince dans l'abondante production sur le communisme. Il existe le livre de Jacques Varin [Varin, 1975] sur l'histoire des Jeunesses communistes. Plus récent, le livre de Guillaume Quashie-Vauclin [Quashie-Vauclin, 2009] sur l'Union de la Jeunesse Républicaine de France de 1945 à 1956 apporte un éclairage important sur cette organisation de masse. De son côté, Lucien Mercier [Mercier, 1998 ; Mercier, 1999 ; Mercier, 2000] a consacré plusieurs articles aux structures communistes de la jeunesse. Dans *Enfance et Parti communiste français, 1920-1939*, l'auteur note qu'il s'agit d'un « champ d'intervention ignoré ». Les Jeunesses communistes (JC) sont créées en 1921 [Castaing, 1971]. Elles suscitent la même année la formation d'un Comité d'Entente des Pupilles Communistes qui s'adresse aux 8-12 ans. Sur le modèle préconisé par Lénine, les JC sont autonomes, ont leur propre direction et doivent collaborer avec le parti. L'impulsion politique est très nette. En 1925, à la suite des Pionniers soviétiques, le parti communiste organise la Fédération des Enfants Ouvriers et Paysans qui devient en 1927 la Fédération Nationale des Pionniers Ouvriers et Paysans de France. L'Union des Jeunes Filles de France (UJFF) complète le dispositif en 1936.

Ces deux pôles ne sont pas les seuls à se doter de structures organisées pour les enfants et les jeunes. Le camp laïc est aussi représenté avec les Éclaireurs de France, les Auberges de jeunesse, les patronages. Du côté des socialistes, le souci éducatif constant prend, selon Christine Bouneau [Bouneau, 2009, p.219] une acuité nouvelle au début des années 1930. L'historienne évoque le rapport des frères Henri et Edouard Ghesquière, responsables des Jeunesses Socialistes du Nord, daté de 1928 (et réédité en 1932, car il rencontre beaucoup de succès), dans lequel les deux auteurs évoquent la question éducative et des loisirs. Dans la mouvance socialiste, comme chez les catholiques, les loisirs ne sont plus vus comme une perte de temps, mais comme des éléments fondamentaux de l'éducation et de l'amélioration de la santé. Lors de leur conférence nationale des 31 janvier et 1^{er} février 1931, des délégués des JS envisagent même de créer des scouts socialistes, parce que le scoutisme a donné « des résultats merveilleux » [Bouneau, 2009, p. 225]. La création des Faucons rouges

répond à ces aspirations. Dès 1982, la thèse de Liliane Guignard-Perrein [Guignard-Perrein, 1982], sous la direction de René Rémond, permet d'appréhender cette expérience d'une pédagogie socialiste. Pascal Ory [Ory, 2016] a consacré plusieurs pages dans *La Belle Illusion* aux Faucons rouges et aux Auberges de Jeunesse. Les protestants ont leur UCJG ou leurs Éclaireurs unionistes. Les travaux de Pierre Kergomard et Pierre François sur les Éclaireurs de France [Kergomard, François, 1983] et d'Arnaud Baubérot pour les EUF [Baubérot, 1997, 2001, 2003] ont permis d'en connaître l'histoire. Dans toutes ces structures, nous retrouvons la même volonté de créer un espace convivial entre pairs, une volonté éducative plus ou moins prononcée et une propension à former des militants investis dans la promotion d'une cause.

L'entre-deux-guerres est une période importante dans la reconnaissance d'un âge de la vie spécifique. Les travaux de Maria Montessori sont mieux connus, la pédagogie active de Baden-Powell adaptée au cas français et catholique. C'est aussi le temps au cours duquel les conceptions portées par des militants de l'Éducation nouvelle sont médiatisées, comme celles de Célestin Freinet ou de Marie Fargues⁴. La charte des droits de l'enfant (1924) ou l'encyclique *Divini illius Magistri* (1929) viennent compléter cette littérature en lui donnant une assise internationale. Le gouvernement du Front populaire prête une attention particulière à la jeunesse. La réforme du ministre Jean Zay [Ory, 2016] en repoussant l'obligation scolaire à 14 ans (loi du 11 juin 1936, promulguée début août) pose la question des 13-14 ans et de la forme de l'enseignement qu'ils doivent suivre, sans y apporter immédiatement de réponse. Raymond Guyot⁵ dans *La Jeunesse à l'assaut du vieux monde*, 1936, distingue les 14-16 ans des plus de 17 ans, distinction reprise dans *Le Guide de l'Éducateur* de 1937⁶. C'est aussi celle qui est au cœur du scoutisme. Ainsi, tous participent non seulement à la structuration de la jeunesse, mais, à l'intérieur de celle-ci, à l'émergence de trois temps plus spécifiques : l'enfance, l'adolescence et la jeunesse. Ils amalgament une dimension biologique à une dimension sociale, structurant des étapes et accentuant la conviction d'un processus qui façonne le futur adulte tout en étant spécifique à un âge de la vie [Dupont, 2014].

Les études récentes ont mis en évidence l'interaction entre les effets d'âge, de génération et de période. Annick Percheron [Percheron, 1993, p. 222] a démontré que c'est vers 11 ou 12 ans que l'enfant « peut manier des concepts abstraits, raisonner, saisir la pluralité des opinions ». C'est au cours de la socialisation que « nos considérations doctrinales, nos choix, nos options » se forment [Moulin, 1975]. Nous aimerions donc les reprendre pour comprendre l'impact d'une éducation sur les comportements des jeunes lorsqu'ils arrivent en âge de voter, ou de participer à un débat politique. Si l'influence de la famille [Tournier, 2009] reste déterminante, quelle part peuvent avoir les organisations de jeunesse et les groupes de pairs ? En quoi jouent-ils le rôle d'incubateur et de lieux d'échanges [Muxel, 2011] ? Ici, comme le suggère Jean-Charles Lagrée [Lagrée, 2002], il sera moins question du rapport direct

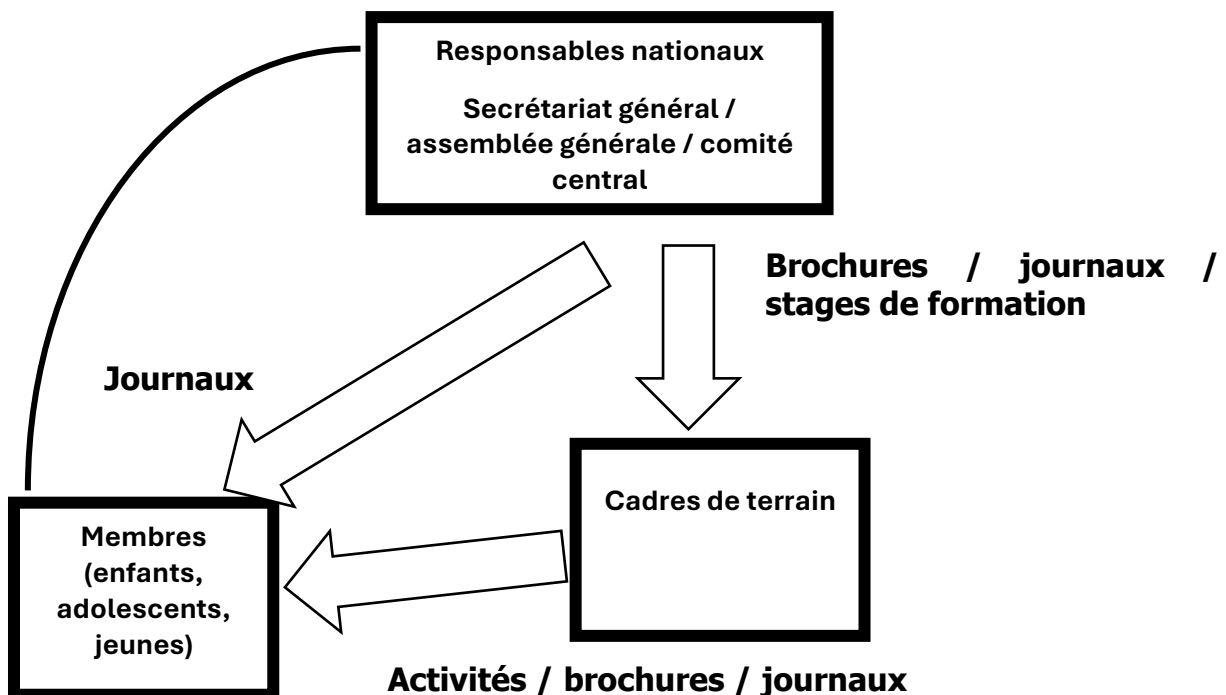
⁴ Marie Fargues (1884-1973), pédagogue.

⁵ Raymond Guyot (1903-1986), comptable, membre des Jeunesses socialistes, adhère à la SFIC après le congrès de Tours. Membre du Comité Central des Jeunesses communistes à partir de 1927, membre du Comité Central du Parti communiste à partir de 1929. Très engagé dans le combat antimilitariste [Giovaninetti, 2009].

⁶ Collection Jeunesse communiste.

au politique que des formes d'engagement dans la vie sociale. Par qui est-on influencé ? Et dans quel domaine ? Dans le processus éducatif, l'environnement social est décisif, surtout au cours de l'adolescence « lorsque chacun essaye de trouver ses repères en dehors de la sphère familiale » [Maurin, 2004].

Il faut prendre en compte la circulation des informations et des décisions, les multiples canaux de diffusion d'une idée, d'une conception ou d'une pratique pédagogique que peuvent croiser les enfants et les jeunes au cours de leur fréquentation d'une organisation de jeunesse. Ici le rôle du voisinage et des interactions quotidiennes, l'effet de contexte, en somme, joue un rôle (fréquence, qualité, conséquences des interactions). Une forme de contagion complexe : une norme s'impose avec d'autant plus de force que sa légitimité est réaffirmée par une pluralité de sources. L'analyse des brochures est édifiante. Sans doute n'étaient-elles pas lues scrupuleusement par les jeunes. Ce n'est pas ici que réside leur seul intérêt. Si nous utilisons l'angle d'analyse des contagions complexes, nous pouvons remarquer que la brochure est une sorte de média de rencontre.



Elle révèle un discours élaboré par une instance A (les responsables d'un mouvement, une assemblée, un rapport moral). Ce message est distribué à un groupe B composé de cadres de terrain, soit directement, soit lors d'une réunion ou d'une formation. Ce groupe B le transmettra ensuite à une autre instance C, composée de jeunes et d'enfants. Mais ce qui doit aussi être pris en compte, c'est le fait que l'instance A peut produire cette brochure soit à partir d'une réflexion théorique, soit à partir d'une réflexion basée sur l'observation, l'analyse des réalités du terrain, mais bien souvent un mélange des deux. Il y a donc une forme de circularité évolutive (les différents niveaux de relation conduisant à une évolution des discours et des pratiques). Les jeunes de l'instance C devenant parfois eux-mêmes des cadres, ils

nourrissent à leur tour les productions de l'instance A, les débats et discussions de l'instance B ou de l'instance C. *Les Cahiers du contre-enseignement prolétarien*, la brochure "Communisme" de l'Action populaire, les ouvrages pédagogiques du père Sevin⁷, de Marie Diémer⁸ ou de certains cadres scouts et guides, ainsi que les articles et discours publiés dans les revues des divers mouvements, doivent être analysés non seulement pour leur contenu, mais aussi pour la manière dont on diffuse ce contenu. L'évidente acculturation interne, simplifiée, recompose le contenu, en l'adaptant aussi à des tranches d'âge dont les caractéristiques physiques et psychologiques sont l'objet d'une attention particulière. Il est évident que l'enfant ou l'adolescent n'a pas le plus souvent conscience du système idéologique sous-jacent. Il peut en retirer un « climat », une idée générale de l'organisation sociale, un mode de vie.

Les historiens ont eu tendance à opposer les mouvements de jeunesse catholiques et communistes. Ce n'est évidemment pas une erreur. En quoi le scoutisme serait-il à lui seul et même prioritairement l'antagoniste de la jeunesse communiste ? Pourquoi évoquer la Guerre froide ? Serions-nous victimes d'un point de vue rétrospectif ? En son temps, André Fontaine [Fontaine, 1966] avait commencé son histoire de la Guerre froide en 1917. L'expression est d'autant moins galvaudée qu'elle est utilisée à l'époque, par exemple par Madeleine Delbrêl⁹, ancienne cheftaine de louveteaux (8-12 ans chez les Scouts de France) et qui a décidé de devenir assistante sociale à Ivry-sur-Seine à l'automne 1932 : « les chrétiens répondent par la guerre froide »¹⁰. Elle déplore du reste cette relation tendue en y voyant l'expression d'une paroisse citadelle, assez éloignée de l'esprit missionnaire qu'elle veut incarner auprès des populations déshéritées. Si la Guerre froide a commencé si tôt, a-t-elle préparé les esprits à un état conflictuel international et national ? Qui est véritablement l'ennemi ? Pour les catholiques, l'ennemi, c'est surtout l'athée militant, l'anticlérical ou le sans-Dieu. Les termes varient, mais ils désignent à peu près la même chose. C'est moins la lutte des classes ou la collectivisation qui sont dénoncées que l'antireligion des militants communistes ou du peuple ouvrier. Si la guerre froide est une guerre idéologique et géostratégique, les rivalités entre catholiques et communistes recouvrent bien ces deux aspects. La commune, le quartier, les lieux de vie des ouvriers ou des jeunes forment les espaces à conquérir, reconquérir, protéger. Même après le changement de stratégie de 1934-1935, les Jeunesses communistes dénoncent toujours les Scouts de France comme un mouvement de la bourgeoisie capitaliste.

Leurs invectives réciproques ne sont pourtant pas les seuls éléments attestant cette opposition. Plus fondamentalement, c'est leur culture historique, leur conception du temps et de l'ordre social qui en découle qui sont différents. D'un côté, les Scouts de France et les Guides de France valorisent le Moyen-âge en ce qu'il représente une société chrétienne d'ordre. De l'autre les Jeunesses communistes évoquent la révolution et les conquêtes sociales. D'un côté, l'immuable stabilité ; de l'autre, le mouvement. D'un côté, la concorde sociale basée sur les institutions et les hiérarchies

⁷ Père Jacques Sevin (1882-1951) jésuite, fondateur des Scouts de France.

⁸ Marie Diémer (1877-1938), fondatrice en 1913 de l'association des infirmières visiteuses de France, en 1917 de l'École des surintendantes d'usine et de services sociaux et en 1923 des Guides de France.

⁹ Madeleine Delbrêl (1904-1964), entre chez les SdF en 1926 en tant que cheftaine de louveteaux.

¹⁰ Notes personnelles [Baubérot, 2011].

naturelles. De l'autre, la lutte des classes et la construction collective d'une nouvelle société. Deux conceptions *a priori* opposées.

Et pourtant, à la même époque, Célestin Freinet¹¹, l'un des principaux animateurs de l'Éducation nouvelle et qui écrit dans *l'Éducateur prolétarien*, préconise la mise en action des enfants dans les classes, en particulier avec la confection d'un journal. Le pédagogue renvoie dos à dos le communisme et le catholicisme qu'il considère comme du « bourrage de crâne ». Il promeut pourtant une pédagogie nouvelle aux accents anticapitalistes, et il est convaincu de l'intérêt des jeux scouts au sein de l'éducation active qu'il recommande : « il faudrait dans les organisations ouvrières d'enfants, entraîner ceux-ci à des jeux actifs, en plein air, des jeux dans une certaine mesure créateurs, où l'imagination peut jouer un rôle prépondérant »¹².

Les deux mouvements ont joué un rôle tout aussi éducatif, social, que culturel. Les deux ont renforcé le poids de l'écrit, des livres, de la culture, même si le scoutisme est avant tout basé sur une pédagogie active. En dehors de l'école, dans des cadres où ils étaient des acteurs, les jeunes ont retrouvé une culture proche de celle de l'école. Dès lors, ces mouvements ont accompagné l'enracinement républicain [Rioux, Sirinelli, 1997 ; Sirinelli, 2021], l'intégration à la République de jeunes venus des franges mal tenues par la culture républicaine : les catholiques et les milieux populaires ouvriers. Ils ont formé de jeunes militants et les ont acclimatés à la prise de responsabilité, à l'action dans la société. Ils ont façonné une sorte de méritocratie qui a pu trouver ensuite à l'âge adulte dans le milieu associatif, syndical ou professionnel la possibilité de s'affirmer. C'est ce que nous allons démontrer.

¹¹ Célestin Freinet (1896-1966), instituteur et pédagogue.

¹² *Éducation populaire*, novembre 1934, cité par Michel Barré [Barré, 1995]. Dans *l'Éducateur prolétarien* du 10 janvier 1936, il réitère cet avis positif sur la méthode scoute.

LA CONFRONTATION ET LA SÉDUCTION

1-Les Jeunesses communistes et les Pionniers : être contre pour être soi, 1920-milieu des années 1930

Dès sa création, la SFIC/PC porte un intérêt à la jeunesse et à l'enfance. Elle y est encouragée par l'Internationale Communiste de la Jeunesse, elle-même organisée en 1920. Il faut, selon le mot de Georges Sadoul¹³ dans la revue *Regards* en 1935, ériger des « batteries communistes » [Bellenger, 2020]. Sylvain Boulouque explique que les JC ne sont pas un simple appendice du parti et servirait même de « poisson-pilote » [Boulouque, 2004]. La question est donc de déterminer la place d'une structure de jeunesse par rapport au parti naissant. À partir de 1924, avec la bolchevisation du parti communiste [Santamaria, 1999, p. 18], c'est le modèle des Pionniers soviétiques qui attire l'attention. L'impulsion semble avoir été donnée par le docteur Georges Galpérine, immigré russe naturalisé après s'être engagé dans l'armée française comme volontaire. Il adhère au PCF et devient en avril 1925 le SG des Groupes communistes d'Enfants. C'est à ce titre qu'il met toute son énergie à la formation du mouvement des Pionniers. Il écrit le 22 mai 1925 à l'Internationale de la Jeunesse communiste pour obtenir des traductions de programmes d'activités, de la méthode, des contes édités en URSS. La tâche assignée au mouvement est prioritairement de former des militants. Les Pionniers sont ainsi invités à distribuer des tracts lors des élections, à chômer le 1^{er} mai, vendre les journaux, organiser des cellules à l'école ou encore participer aux comités intersyndicaux, toutes ces activités constituant un travail pratique jugé capital. Du reste, les Pionniers sont pensés comme le meilleur moyen de retenir les garçons de 12 à 16 ans, qui, pour la plupart, entrent en atelier, et pour qui rien n'a été véritablement prévu, passé la période de l'enfance au cours de laquelle ils sont accueillis chez les Pupilles. Leur création pose enfin un problème institutionnel que Galpérine essaye de résoudre : doivent-ils former un mouvement à part entière ou sont-ils une déclinaison des Groupes communistes d'Enfants ? L'ICJ semblait favorable à la première solution, mais les cadres des JC y étaient plus réticents. Les raisons ne sont pas clairement exposées, soit qu'ils n'aient pas cru en un mouvement adolescent dans le sens d'une tranche d'âge avec ses spécificités psychologiques et physiques. Soit qu'il y ait eu des réticences d'ordre organisationnel. Toujours est-il que Galpérine se range à leur avis, tout en regrettant qu'on atténue de fait la dynamique éducative de futurs militants. Les initiatives locales se multiplient, notamment au patronage laïque de la Bellevilloise où, au 2 mai 1925, il existe un groupe de pionniers qui « se réunit depuis quelques mois ».¹⁴

¹³ Georges Sadoul (1904-1967), critique d'art et de cinéma, proche des surréalistes, il adhère au PC en 1927.

¹⁴ Lettre du 2 mai 1925 du secrétaire du groupe des pupilles de la Bellevilloise aux groupes d'Ekaterinoslaw.

Le 2 août 1925 à Clichy, le mouvement est officiellement lancé. La Fédération Nationale des Pionniers Ouvriers et Paysans n'est créée qu'en décembre 1927 sous le patronage d'Henri Barbusse¹⁵ et de Georges Sadoul. Cependant, Galpérine signale qu'il souffre d'un vrai problème d'encadrement, ce qui en empêche le bon développement et réduit les effectifs à environ 3000 enfants. Avec honnêteté, et parce qu'il semble convaincu que l'éducation des enfants est une des clés de la réussite du communisme, il dresse la liste de tous les défauts qui affectent alors les structures jeunesse. Il y a des parents réticents, marqués par « l'esprit bourgeois ». Des éducateurs non formés se comportent comme des dictateurs, ou sont moralement éloignés des critères acceptables (grossièreté, alcoolisme, manque d'hygiène). Le Parti et les JC sont indifférents¹⁶. L'appui financier est insuffisant¹⁷. De fait, Galpérine fait l'amer constat qu'entre la théorie et la pratique il y a un gouffre. Les activités des pupilles et des pionniers se réduisent à chanter, danser, faire des cours de couture « croyant faire de l'éducation révolutionnaire »¹⁸.

Jusqu'au milieu des années 1930, les Jeunesses communistes et les Pionniers conçoivent leurs rapports avec les autres structures de jeunesse sur un mode conflictuel. Leurs dirigeants s'inscrivent pleinement dans la stratégie « classe contre classe » au point de sombrer dans un sectarisme extrême [Giovaninetti, 2013]. Le journal *Mon Camarade* consacre des pages à la lutte, comme en 1935 avec la rubrique « Journal d'une petite fille » : « notre classe fera grève le 1^{er} mai » (avril) et « les Pionniers organisent la grève scolaire » (mai). C'est la lutte qui est au cœur de l'éducation Pionnier, lutte contre le fascisme ou contre la bourgeoisie. Le numéro d'avril 1935 publie des lettres des Pionniers du Martinet (Gard), du 18^e arrondissement de Paris et de Tours. Tous se sont mobilisés devant leur école ou leur EPS le 12 février 1934 pour protester contre les fascistes et Chiappe.

Cette attitude, loin de leur être favorable, réduit leur éventuel potentiel au point que les cadres viennent à manquer et que les jeunes ouvriers n'adhèrent pas à ces organisations (pas plus d'ailleurs à la Fédération Sportive du Travail sous contrôle des communistes). Entre 1928 et 1931, les Jeunesses communistes survivent (peut-être 300 membres à la fin des années 1920). En 1925, les Pionniers sont implantés principalement en région parisienne, dans le Nord et dans la région bordelaise. En 1932, ils sont 690, dont la très grande majorité en région parisienne (essentiellement la banlieue rouge) et dans le midi rouge (Alès, Nîmes, Sète)¹⁹.

¹⁵ Henri Barbusse (1873-1935), écrivain, adhère au Parti communiste en 1923. La Fédération a son siège au 120 rue La Fayette (10^e arrondissement de Paris) dans l'immeuble acquis par la SFIC/PCF en avril 1921.

¹⁶ Rapport dactylographié de Galpérine sur le mouvement d'enfants en France, à l'ICJ, septembre 1925, 10 pages / Rapport dactylographié sur l'état et la marche de la Fédération nationale des GCE, 25 juin 1925.

¹⁷ Rapport administratif, document dactylographié de 3 pages, 3^e Congrès National des Dirigeants, Fédération nationale des Groupes Communistes d'enfants, octobre 1925.

¹⁸ Rapport moral dactylographié « Les travaux de la CN durant l'année », 9 pages, octobre 1925.

¹⁹ Le rapport donne un total de 670 pionniers, ce qui est une erreur de calcul, car en reprenant le décompte par commune nous aboutissons à un total de 690. 63,89% des pionniers sont issus de la région parisienne (plus gros contingent à Ivry, Villejuif, Viry, Clichy, Choisy, Orly) ; 18,98% dans le midi rouge ; 11,88% Nord et Alsace ; 3,04% en Seine-Inférieure et enfin 1,44% à Lyon. Pour le reste de la France il n'y a aucune implantation. On mesure l'écart avec les SdF qui en 1930 sont présents dans 24

Aux yeux des jeunes cadres communistes, les autres organisations de jeunesse sont des concurrentes contre lesquelles il faut lutter. Raymond Guyot, qui fait partie de l'équipe dont la mission est de structurer la ligne « classe contre classe » [Santamaria, 1999], désigne ainsi les ennemis : les Faucons rouges (qui sont créés en 1932), suppôts du « social-fascisme » [Delporte, 1991 ; Mercier, 2002]. « On commence à mordre sur les jeunes socialistes et la JOC », écrit André Marty²⁰, dans la brochure *Au pas de charge, camarades !* (1931)²¹. Dans un rapport sur les faiblesses des Jeunesses communistes, on note que « c'est seulement au début de l'année 1931 que l'organisation de la Jeunesse socialiste fut reconnue comme dangereuse ». Et plus loin, Raymond Guyot, le rédacteur, constate que les rapports avec les JS et la JOC se limitent, à Paris, à des injures, sans chercher à démontrer en quoi ces deux organisations sont « contre-révolutionnaire »²². La JOC inquiète, car elle a « pris un redoutable développement », selon Jean Baby²³. La JOC prêche la résignation (Marceau) et les jésuites ourdissent un complot anti-socialiste²⁴. De multiples brochures éditées surtout par le Bureau d'éditions (créé par le PCF en 1925) et le journal *l'Avant-Garde* assurent à ce type d'arguments une large médiatisation [Bouju, 2007]. La concurrence est totalement assumée. Dans les *Cahiers du contre-enseignement prolétarien*, consacrés aux organisations de jeunesse (1933), les auteurs remarquent que les enfants des ouvriers sont confiés aux prêtres le jeudi, car leurs parents travaillent, et que les patronages sont dans leur « immense majorité des patronages catholiques »²⁵. Le discours ne porte pas sur les questions éducatives ou pédagogiques. Il est concentré aux aspects politiques et sociaux. Il s'agit avant tout de délégitimer toute prétention des socialistes ou des catholiques à encadrer les jeunes ouvriers.

Parmi les mouvements, le scoutisme est considéré comme le plus dangereux. « De toutes les organisations bourgeoises d'enfants, la plus moderne, la mieux adaptée aux besoins de l'impérialisme, la plus parfaite et, en même temps la plus dangereuse, est le scoutisme ». Cette phrase introduit le chapitre sur le scoutisme dans les *Cahiers de contre enseignement prolétarien* et elle en dit long sur la manière avec laquelle les communistes abordent ce mouvement. Dès sa fondation, l'Internationale de la Jeunesse communiste organise une campagne contre Robert Baden-Powell²⁶ et le scoutisme en les associant systématiquement au militarisme²⁷ et à l'exploitation de la

provinces (à peu près tout le territoire), fort de 600 troupes, 400 meutes et 60 clans, soit un total de 25 000 adhérents (chefs compris). Les GdF sont 3600 réparties dans 32 diocèses (à peu près 1/3 des diocèses) soit un total de 28600 membres du scoutisme catholique à cette date.

²⁰ André Marty (1886-1956), après une carrière dans la Marine (il a été mutin en mer Noire, condamné puis gracié en 1923), il est élu conseiller municipal à Paris et député de Seine et Oise en 1924.

²¹ Résolutions du comité central de la fédération des jeunes communistes, archives Pandor, u-bourgogne.

²² Rapport dactylographié de 4 pages, remis par Raymond Guyot, 1932.

²³ Jean Baby (1897-1969), agrégé d'histoire et de géographie, enseigne à Prague, Lorient, Toulouse et milite à partir de 1925 au Parti communiste. Il en est exclu en 1929 puis réintégré en 1931.

²⁴ Augustin Hamon dans *L'Église dans la politique mondiale*, 1934, Editions de l'idée libre, La documentation antireligieuse, n°47, janvier 1935.

²⁵ *Cahiers du contre enseignement prolétarien*, Les organisations d'enfants, tome 1 : patronages, scoutisme, n°13, juin 1933, p.5, Bureau d'éditions, Archives Réseau Baden-Powell.

²⁶ Robert Baden-Powell (1857-1941), officier de l'armée britannique et fondateur du scoutisme en 1907.

²⁷ Sur la genèse de l'antimilitarisme des jeunes socialistes lire Yolande Cohen [Cohen, 1989].

classe ouvrière [Mills, 2011, p. 433]. Galpérine est tout aussi explicite lorsqu'il s'agit de lancer le mouvement des Pionniers. Un des buts qui lui est assigné, en particulier en favorisant le camping, est de « désagréger le mouvement des boy-scouts »²⁸, le seul explicitement cité. À plusieurs reprises, les scouts sont associés à la répression des manifestations ou des grèves. Une série de cartes postales est éditée par un auteur anonyme après 1922. Sur l'une d'elles, des scouts aident des gendarmes armés à sortir d'un wagon. Sous le dessin, une citation du père Sevin tirée de son livre *Le Scoutisme*, 1922, est sans équivoque : « Plus d'une fois, les boy-scouts ont pris volontairement la place laissée libre par les grévistes. C'est eux, par exemple, qui, lors de la grève des chemins de fer de 1919, ont, dans plusieurs villes, assuré le ravitaillement de la population ». À quoi fait-on exactement référence ? Inutile de le préciser, le message simple est clair, associer le scoutisme à la bourgeoisie capitaliste et à son bras armé, la police.

Les auteurs communistes, et particulièrement ceux des *Cahiers*, n'hésitent pas à rappeler que les cadres scouts sont surtout des officiers, des prêtres et des coloniaux (ce qui n'est pas exact dans les deux cas), que les badges forment à l'impérialisme et que les grands industriels soutiennent le scoutisme (d'ailleurs en amalgamant tous les mouvements de scoutisme en France). Cependant, les communistes font surtout référence à Baden-Powell et à ses textes, sans mesurer exactement l'adaptation de la méthode au contexte français et catholique entrepris par les cadres des SdF et GdF depuis 1920. Ils figent un mouvement sans prendre en compte sa réalité, ni même sa propre évolution et ses spécificités [Harang, 2021]. En 1932, Pierre Marceau voit dans le scoutisme catholique un moyen de soumettre les jeunes « au Dieu Capital »²⁹. Pour Marceau, son apolitisme est une mascarade, car il est aux mains de l'Église et donc du pape. Les JC s'emploient à médiatiser deux axes : le scoutisme, qui est principalement catholique, constitue une émanation du patronat, servant à détourner les ouvriers de la lutte.

²⁸ Rapport dactylographié de Galpérine sur le mouvement d'enfants en France, à l'ICJ, septembre 1925, 10 pages.

²⁹ Pierre Marceau, *Jeune prolétaire où est ton avenir ?*, brochure de 1932, p. 7, Archives Pandor, u-bourgogne.

2-1935-1939 : investir le champ éducatif pour mieux forger le front antifasciste

Après le 6 février 1934 et le changement de stratégie voulu par Moscou, le mot d'ordre est l'union. Celle-ci est justifiée par un sentiment d'urgence face à la menace fasciste. Un an plus tard, dans *l'Avant-garde* du 12 octobre 1935, Guyot exprime le souhait de voir les JC devenir un mouvement de masse. Il constate avec franchise que les cellules sont excessivement austères et trop centrées sur les sujets politiques [Whitney, 2009]. Il faut se rendre à l'évidence, les effectifs sont squelettiques (850 Pionniers, 3500 JC) [Mercier, 2000 ; Sanchez, 2008]. Depuis juin 1933 le PC a remis la jeunesse au premier plan de ses préoccupations.

1930 : 300 Pionniers

1932 : 690 Pionniers

1934 : 3000 Pionniers

Le ton vindicatif disparaît. L'objectif est clairement de faire des Jeunesses le pivot de cette union. L'évolution du contenu éditorial de *Mon Camarade* est assez significative. Les articles valorisant les luttes des Pionniers sont réduits à la portion congrue. Les récits et les bandes dessinées occupent une place conséquente. « La jeunesse doit s'unir si elle veut se sauver », rappelle Léonce Granjon³⁰ au congrès de Marseille de juin 1936³¹. Les JC sont présentées comme la principale actrice de cette dynamique et les jeunesses socialistes et catholiques comme les principales organisations réfractaires. Il cite un extrait de *Jeunesse ouvrière*, journal de la JOC, qui met en garde les jeunes adhérents sur cet élan communiste : « rappelons-nous bien que, chaque fois que les jeunes communistes nous tendent la main c'est pour nous entraîner vers leur idéologie matérialiste ». Ce qui n'empêche pas les responsables de changer la perception que les jeunes doivent avoir de ceux qui étaient jusqu'alors pointés du doigt : « nous jeunes communistes, respectons la croyance de la jeunesse chrétienne et nous tendons une main fraternelle »³². La rhétorique de la main tendue et de la fraternité remplace celle de l'affrontement. L'un des axes des nouvelles actions à mener porte sur l'aide matérielle à destination des jeunes. Au IXe congrès national des 11-14 juillet 1937 aux côtés de revendications plus classiques pour lutter contre le chômage (ouverture de grands travaux), la Fédé nationale évoque les actions des comités parisiens pour venir en aide aux jeunes chômeurs. Signe de la nouvelle stratégie, « les jeunes catholiques de la JOC se sont associés aux efforts de nos camarades »³³.

Mais l'évolution la plus significative consiste à modifier la place centrale jusqu'alors dévolue aux sujets et aux activités politiques au profit des loisirs, du sport et de la culture [Sanchez, 2008]. Les cellules doivent se transformer en Foyer de la

³⁰ Léonce Granjon (1904-1967), adhère au PC en 1923, secrétaire du rayon de St Etienne à partir de 1928, il est membre du Comité Central des Jeunesses communistes à partir de 1935.

³¹ *Vive l'Union de la jeunesse française !*, rapport présenté au VIIIe congrès de la Fédération des Jeunesse communistes de France, Marseille, 18-22 mars 1936, p. 4, Archives Pandor, u-bourgogne.

³² *idem*, p. 14.

³³ *Au service de la jeunesse française*, IXe congrès national de la Fédération des jeunesse communistes de France, 11-14 juillet 1937, p. 10, Archives Pandor, u-bourgogne.

Jeunesse. Cette stratégie s'avère payante, puisque le nombre d'adhérents de la JC passe de 4000 en 1934 à plus de 100 000 en 1937 (les SdF, environ 70 000, et les GdF, un peu plus de 20 000). Les JC profitent de la fulgurante croissance des effectifs du PCF dans les années du Front populaire [Kriegel, 1966]. Le sport n'est plus perçu comme un entraînement pour faire la Révolution, mais comme un moyen de susciter de la joie. La Fédération Sportive et Gymnastique du Travail fait campagne pour le développement des équipements sportifs, campagne également relayée par les JC. *L'Avant-garde* promeut le tourisme populaire, les Auberges de jeunesse et la randonnée, et le numéro du 22 février 1936 consacre un article à la FSGT dans lequel on peut lire « nous voulons une jeunesse forte et en bonne santé » [Whitney, 2009]. L'argument hygiéniste, largement présent dans le scoutisme, devient ainsi un élément de la nouvelle politique de la jeunesse communiste. Au congrès des JC de la banlieue est de Paris, le militant Willy Lespin³⁴ présente son périple à vélo dans toute la région sans la moindre allusion aux questions politiques. Le jeune homme préfère décrire son tour en évoquant les paysages champêtres. Dans la suite du congrès, les différentes activités des clubs sont listées : cyclotourisme, natation, camping, théâtre qui répondent aux nouveaux mots d'ordre : « éduquer, distraire et lutter ». Les nombreux clubs (3000 jeunes selon les dirigeants) qui pratiquent ces activités disent bien que la formation politique n'est plus l'unique objet des réunions (Melun, St Maur, Vincennes, Le Pré st Gervais, Bobigny, Drancy, Danton, Bagnolet, Montreuil). Une étude plus exhaustive des clubs nationaux permettrait de mieux rendre compte de l'étendue du changement. Mais celui-ci, impulsé au congrès de Marseille, semble avoir été suivi, d'autant plus qu'il répond visiblement à des attentes, bien plus que la formation politique et militante dispensée jusqu'alors. En favorisant l'entre-soi ouvrier et sa sociabilité, en investissant les structures de l'enfance et de la jeunesse, les communistes veulent enraciner une culture ouvrière qu'ils contribuent à créer. Cette culture a pour ligne directrice de former une contre-société [Vigna, 2012]. En fin de compte, Lucien Mercier [Mercier, 1998] constate une présence communiste réelle sur le terrain de l'enfance au travers de différents acteurs (mairies, organisations de masse) et par différents domaines d'action (scoutisme rouge, loisirs de l'enfance par les patronages municipaux ou les écoles).

³⁴ En 1937, il est secrétaire de l'Union des Jeunesses communistes de la banlieue Est de Paris.

3- Une fascination certaine à gauche pour le scoutisme

Dès les années 1920, les différentes organisations de gauche tentèrent de s'approprier la méthode scout pour renforcer leurs propres organisations de jeunesse. Jean-Jacques Gauthé a recensé plusieurs initiatives, dont celles menées en 1929 par les Jeunesses laïques et républicaines proches du parti radical, ou encore en 1931 par la création des Campeurs rouges au sein des Jeunesses socialistes [Gauthé, 1997, p. 273-275]. Il n'est donc pas si surprenant de constater que le scoutisme sert en fait de modèle aux Pionniers. Ils sont tentés à Viry-Châtillon par un nommé Aubert, 17 ans, qui essaye de mobiliser les jeunes avec un tract explicitement tourné contre l'Église : « Vous n'avez rien à faire avec ceux qui vous apprennent la soumission envers les puissants du jour (...). Sous le rouge fanion des Pionniers, enfants de Viry, unissez vos cœurs et vos destinées ! ». Le père Pierre Lhande (1877-1957) qui cite ce document, y voit une piètre tentative de copier les « Boy-scouts »³⁵. Le prêtre basque, arrivé à Paris en 1924, et qui parcourt la banlieue à la fin des années 1920, ne se trompe pas. Depuis 1925, le mouvement Pionnier s'est doté d'une devise, « Sois prêt », et d'une loi en 10 articles qui sont donc décalqués du scoutisme (dont la devise est « Toujours prêt » et dont les différents mouvements se sont dotés d'une loi en 10 articles) [Mercier, 2002]. Par ailleurs, les Pionniers ont un uniforme, une chemise bleue, foulard rouge, des insignes qui rappellent les formes extérieures du scoutisme. Les cadets sont encadrés par une jeune fille, comme chez les SdF, chez lesquels les louveteaux sont confiés à des cheftaines. Ici, les normes de genre sont encore très ancrées, les enfants doivent être prioritairement sous la responsabilité de femmes, figure maternelle.

Les activités de camping sont à l'honneur dans *Mon Camarade* dès 1935, puis avec une rubrique dédiée tout au long de l'été 1936 (« Le coin du campeur »)³⁶ dans laquelle on apprend à bien planter la tente, faire la cuisine au feu de bois, reconnaître les plantes. Dans le numéro de mai 1935, l'article « Préparons-nous au camping »³⁷ commence par l'évocation du local des Pionniers du 19^e arrondissement de Paris encombré de matériel pour un camp. Ces articles et descriptions décalquent ce qu'on peut lire dans les revues scout et guides.

³⁵ Père Pierre Lhande, L'Église dans la banlieue II, *Études*, 20 décembre 1926, p. 687, Gallica. Le père Lhande est l'auteur d'une trilogie qui a eu un certain impact au sein du catholicisme français : *Le Christ dans la banlieue* (1927); *Le Dieu qui bouge* (1930) ; *La croix sur les fortifs*. (1931).

³⁶ « Le coin du campeur », *Mon Camarade*, bi-mensuel, numéros 43 à 48, juillet-septembre 1936, Gallica.

³⁷ « Préparons-nous au camping », *Mon Camarade*, mensuel, n°10, mai 1935, Gallica. Encore en 1939, le numéro 189 du 13 juillet consacre un article au montage des tentes.

Organisation comparée des tranches d'âge chez les Pionniers communistes / les SdF / les GdF

	8-12 ans	12-16 ans (Pionniers) 12-17 ans (SdF / GdF)	16 ans et + (Pionniers) 17-21 ans (SdF / GdF)
Pionniers	Cadets	Pionniers	Anciens
SdF	Louveteaux	Éclaireurs	Routiers
GdF	Jeannettes	Guides	Guides aînées

Organisation comparée des structures chez les Pionniers communistes / les SdF / les GdF

	8-12 ans	12-16 /17 ans	16/17-21 ans
Pionniers	Groupe de 6 cadets Essaim de 4 groupes	Maillon de 6 pionniers Chaînon de 4 maillons	
SdF	Sizaine de 6 louveteaux Meute de 4 à 6 sizaines	Patrouille de 6 à 8 éclaireurs Troupe de 4 à 6 patrouilles	Clan de 6 routiers
GdF	Équipe de 6 jeannettes Ronde de 4 à 6 équipes	Équipe de 6 à 8 guides Compagnie de 4 à 6 équipes	Feu de 6 Guides aînées

Lucien Mercier [Mercier, 1999] voit chez certains communistes une sorte de fascination pour le scoutisme. Raymond Guyot écrit : « Il faut en outre essayer d'utiliser certaines méthodes des organisations bourgeoises d'enfants, entre autres des Boy-Scouts, méthodes qui, utilisées par nous, stimulent l'intérêt des enfants, encouragent leur esprit de défense prolétarienne et exercent une attraction sur eux (jeux sportifs, alphabet Morse, signaux, recherche des pistes, lecture des cartes, excursions d'après la boussole, camps, rencontres de masse, orchestre, uniforme, défilés militaires) ». Le catalogue des activités typiques du scoutisme peut paraître surprenant, puisque, jusqu'alors, celui-ci représentait aux yeux des jeunes communistes un mouvement bourgeois et impérialiste à combattre. Ce jugement annonce en fait la réorientation stratégique des Jeunesses communistes et la nouvelle impulsion donnée aux Pionniers. Victor Michaut propose d'en suivre la méthode, en lui enlevant son aspect hiérarchique et militaire, ce sur quoi il insiste deux fois dans la

même page de son long plaidoyer *Que veut la jeunesse communiste ?*³⁸. Les Pionniers doivent multiplier les activités culturelles et ludiques (théâtre, excursions, chœurs, jeux, journaux muraux). C'est finalement, après les avoir dénoncées, donner aux activités ludiques et éducatives des lettres de noblesse.

En 1937, les Jeunesses communistes sont plus explicites. Raymond Latarget³⁹, leur SG, dans son rapport du 26 mars présenté aux membres du bureau de l'organisation, consacre un passage sur « Le scoutisme, une méthode d'éducation que nous devons utiliser ». Les Éclaireurs de la jeunesse communiste auraient été créés dans la foulée. Antonin Clergues, un ancien Éclaireur de France, devenu militant communiste, consacre en 1939 trois articles dans *L'Humanité* à ce mouvement, dans lesquels il détaille la loi et les activités de base du scoutisme rouge sans aucune remarque d'ordre politique ni de références aux autres mouvements⁴⁰. Cette neutralité est assez surprenante dans une publication qui a tiré jusqu'alors à boulets rouges sur le scoutisme. L'initiative est placée sous la bénédiction de Jacques Duclos et liée aux Jeunesses communistes (Paul Richard des JC en est le référent)⁴¹. L'expérience n'a guère le temps de s'enraciner, la dissolution du PCF le 26 septembre y met un terme.

La loi des Pionniers (1927)

- 1- Le pionnier est franc et loyal envers tous
- 2- Le pionnier est le frère de tous les pionniers et le camarade de tous les enfants du monde
- 3- Le pionnier est utile et serviable envers tous
- 4- Le pionnier apprend à se débrouiller en toutes circonstances
- 5- Le pionnier aspire au savoir
- 6- Le pionnier ne rougit jamais de la vérité et la recherche en toutes circonstances
- 7- Le pionnier aide la classe ouvrière et paysanne dans sa lutte pour sa libération
- 8- Le pionnier met son honneur et celui de son organisation au-dessus de tout
- 9- Le pionnier est bon et fraternel, mais sait défendre ses droits avec courage et énergie
- 10- Partout et toujours, dans toutes les phases de la lutte pour l'existence, le premier est toujours prêt.

³⁸ Victor Michaut, *Que veut la jeunesse communiste ?*, brochure, 1936, p. 12, Archives Pandor, u-bourgogne.

³⁹ Raymond Latarget (1911-1946), adhérent aux JC de Laon en 1931, il gravit rapidement les échelons, délégué de la région Nord-Est, secrétaire de la région Aisne-Marne, secrétaire adjoint des JC en mars 1936.

⁴⁰ « Voulez-vous être éclaireurs ? », *L'Humanité*, 25 juin 1939 / « La loi des éclaireurs », *L'Humanité*, 2 juillet 1939 / « Les éclaireurs en vacances », *L'Humanité*, 16 juillet 1939. Les trois articles sont signés par Antonin Clergues, Gallica.

⁴¹ Selon Jacques Varin, les Éclaireurs de la Jeunesse communiste rejoignent en 1939 un millier de membres répartis dans 50 localités [Varin, 1975].

La loi des Scouts de France (1920)

- 1- Le scout met son honneur à mériter confiance
- 2- Le scout est loyal à son pays, ses parents, ses chefs et ses subordonnés
- 3- Le scout est fait pour servir et sauver son prochain
- 4- Le scout est l'ami de tous et le frère de tout autre scout
- 5- Le scout est courtois et chevaleresque
- 6- Le scout voit dans la nature l'œuvre de Dieu : il aime les plantes et les animaux
- 7- Le scout obéit sans réplique et ne fait rien à moitié
- 8- Le scout est maître de soi : il sourit et chante dans les difficultés
- 9- Le scout est économe et prend soin du bien d'autrui
- 10- Le scout est pur dans ses pensées, ses paroles et ses actes.

La loi des Guides de France (1923)

- 1- La guide met son honneur à mériter confiance
- 2- La guide est loyale à son pays, ses parents, ses chefs et ses subordonnés
- 3- La guide est faite pour servir et sauver son prochain
- 4- La guide est bonne pour tous et sœur de toute autre guide
- 5- La guide est courtoise et généreuse
- 6- La guide voit l'œuvre de Dieu dans la nature : elle aime les animaux
- 7- La guide obéit sans réplique et ne fait rien à moitié
- 8- La guide est maître de soi : il sourit et chante dans les difficultés
- 9- La guide est économe et prend soin du bien d'autrui
- 10- La guide est pure dans ses pensées, ses paroles et ses actes.

SCOUTISME, QUESTION SOCIALE ET ANTICOMMUNISME CATHOLIQUE

1-Anticommunisme et question sociale chez les Scouts de France et les Guides de France

L'Église catholique nourrit, sinon de la haine, en tout cas une vive inquiétude, largement partagée, du sommet (les encycliques font autorité⁴²) jusqu'à la base, vis-à-vis du socialisme révolutionnaire. Xavier Vigna parle même d'effroi [Vigna, 2016]. Le socialisme était condamné depuis le XIXe siècle par le pape. Le 7 mai 1919, les cardinaux et archevêques français réitérèrent la condamnation du « socialisme collectiviste ». Celle-ci est reproduite dans les différentes éditions des *Semaines diocésaines*. En 1922, le père Louis Jalabert, directeur de la revue des *Études* et éminent archéologue, met en garde ses lecteurs (dont les cadres des Scouts de France) contre la propagande communiste et le rôle inquiétant qu'y joue le Komintern⁴³. Le titre de l'article, « Une menace pour la civilisation, la propagande rouge » exprime bien le sentiment du danger que fait peser le communisme sur la société. Pour les catholiques, le communisme est un concurrent direct dans ce qui est présenté comme une lutte d'influence « décisive pour l'avenir du monde » [Tranvouez, 1986, p.77]. Au sein de l'Église, les textes du pape et des évêques tendent à figer une bipolarisation internationale [Palau, 2016]. D'un côté, le camp communiste, de l'autre, le camp des chrétiens. Les reportages sur la banlieue du père Lhande ont aussi une belle audience et celui-ci fait de l'évangélisation de ses quartiers une arme contre le communisme [Bonafox, 2014]. Enfin plusieurs brochures circulent au sein du monde catholique, en particulier issues de l'Entente Internationale anticommuniste qui trouve, en la personne de Gustave Gautherot, un relais déterminé. Toutefois, sa revue *La Vague rouge* ou sa brochure de 1927 sur « Les Jeunesses communistes et les groupes d'enfants » n'ont pas eu un grand retentissement auprès des catholiques français [Roulin, 2010]. L'audience limitée a pu jouer à la marge, il n'en reste pas moins que cette production s'inscrit dans un contexte antibolchévique. Le même procédé éditorial est alors utilisé, consistant à créer l'indignation par une compilation d'extraits de la presse communiste sans commentaire, alignés et censés parler d'eux-mêmes.

L'attitude plus combative du Saint-Siège à partir de 1930 et la question de la « main tendue » (1936) attisent les condamnations motivées, mais aussi les débats internes, dont René Rémond, Paul Christophe ou Philippe Chenaux ont bien rendu compte [Rémond, 1979 ; Christophe, 1986 ; Chenaux, 2009]. Si certains autour des revues *Sept* ou *Esprit* sont prêts à jouer le jeu du Front populaire, la très grande majorité répond Non possumus. Lucide, Marc Scherer⁴⁴ dans *Communistes et Catholiques* (1936), fait remarquer que la jeunesse est particulièrement investie par les communistes. Et le cardinal Maglione⁴⁵ adresse une lettre secrète le 4 mars 1936

⁴² Léon XIII critique dans *Rerum novarum* la doctrine de la propriété collective et Pie XI dans *Quadragesimo anno*, dénonce l'athéisme et le matérialisme du communisme. [Pelletier, 2018].

⁴³ Louis Jalabert, Une menace pour la civilisation, la propagande rouge, *Études*, juillet 1922, p. 57-67, Gallica.

⁴⁴ Marc Scherer (1908-1980), secrétaire général de la JEC, Jeunesse Etudiante Chrétienne.

⁴⁵ Cardinal Luigi Maglione (1877-1944), nonce apostolique à Paris de 1926 à décembre 1936.

à Mgr Cholet⁴⁶ pour l'alerter sur la tendance des communistes à s'insinuer dans la jeunesse sous prétexte d'actions humanitaires communes.

Le rejet en 1936 de la « main tendue » de Maurice Thorez s'explique par l'enracinement de ce discours anticommuniste [Fouilloux, 2008]. L'encyclique *Divini Redemptoris* de Pie XI (19 mars 1937) vient à point nommé pour donner une armature doctrinale à l'anticommunisme catholique [Chenaux, 2009]. Le texte se veut pourtant positif et, bien que la doctrine communiste soit effectivement critiquée, le pape expose une nouvelle fois la doctrine sociale de l'Église et termine par un appel aux communistes, car, selon lui, ils courent à la catastrophe. Échaudés par une dizaine d'années de luttes et d'invectives, les responsables scouts et guides, qui, pour la très grande majorité, s'inscrivent politiquement à droite (mélangeant le catholicisme social au conservatisme) ne sont pas enclins à un tel rapprochement.

Sans doute existe-t-il une part de méconnaissance chez les cadres des mouvements ou dans le clergé. Elle est alimentée par la crainte et un mélange assez particulier de volonté conquérante et missionnaire et de peur d'une concurrence, souvent surestimée, en tout cas élevée en véritable spectre antagoniste. L'Action populaire diligente une grande enquête sur le communisme. Pour cela, elle envoie un questionnaire dans les diocèses en juin 1936 (15 000 exemplaires) et publie une synthèse rédigée par le père E. Delaye à partir du millier de réponses reçues (éditions Action populaire/Spes) [Tranvouez, 2011]. Le Révérend Père avait publié aux éditions Spes un ouvrage didactique, *Pour connaître le communisme*, en novembre 1936, dont l'objectif était bien d'informer, « exposer » selon l'auteur, la doctrine communiste. Les éditions Spes, qui éditaient également des manuels des SdF et des GdF, avaient à cœur non seulement d'assurer la diffusion de la pédagogie catholique, et singulièrement celle des jésuites, mais aussi d'alerter sur la menace communiste tout aussi bien que celle du fascisme [Rocher, 2010]. Dans l'enquête du père Delaye, il apparaît selon les témoignages recueillis par l'auteur que les militants communistes sont des gens médiocres intellectuellement et moralement, mais dévoués et, surtout, qu'ils sont les seuls à investir les quartiers populaires. Il pointe du doigt avec pertinence, lucidité et nuance, les causes qui ont permis au communisme de s'étendre : la crise économique, la dureté des conditions de travail des ouvriers et l'attitude du patronat. Les patrons sont sévèrement jugés, et le jésuite s'attarde à dénoncer leur attitude non seulement éloignée de la justice sociale, mais surtout hostile à la CFTC et à la JOC. Cette dernière est la seule légitime pour reprendre en main la jeunesse ouvrière. Son anticommunisme est d'ailleurs fermement réaffirmé, y compris en 1936-1937 [Coco, Debès, 1989].

Le scoutisme n'est même pas cité dans l'enquête (comme du reste dans celle de Scherer qui, lui aussi, s'intéresse uniquement à la JOC). Pourtant, les jésuites de l'Action populaire ne le méconnaissent pas. Si plusieurs témoignages donnent aux militants communistes plus d'importance qu'ils n'en ont, ils évoquent bien souvent, au désarroi du père Delaye, l'attitude défensive ou de peur des catholiques. Il faut donc des militants avertis, fiers et formés. Les différents témoignages du terrain révèlent non seulement l'inquiétude face à la montée du communisme (dans un contexte de victoire du Front populaire), mais aussi une certaine fascination qu'exercent sur eux le dévouement des militants communistes et leurs techniques de propagande. Ils ont aussi l'intérêt d'exhumer ce que recouvre le communisme pour des catholiques

⁴⁶ Monseigneur Jean Cholet (1862-1952), évêque de Cambrai.

bretons, parisiens, ou du sud-est de la France. C'est moins l'idéologie marxiste qui est pointée du doigt que l'athéisme des militants communistes et leur rejet de la famille.

Pour les catholiques, il y a une continuité entre communisme, socialisme et anticléricalisme. La confusion est récurrente. Est-elle sciemment entretenue ? La focalisation sur la propagande athée montre qu'une part du peuple catholique reste marqué par l'ambiance anticléricale du début du siècle, quand bien même le gouvernement Herriot a déjà reculé en 1925, et que le Front populaire n'a pas de politique particulière en ce domaine (ce que lui reprochent d'ailleurs des libres penseurs en 1937 et en 1938). Les témoignages catholiques évoquent Lorulot, de son vrai nom André Roulot, libre-penseur et anarchiste, véritable bête noire, et seule personnalité mentionnée. Ils dénoncent dans la foulée des journaux et des réunions qui permettent de propager l'athéisme et l'anticléricalisme. Les deux termes sont distingués, le premier désigne une attitude vindicative contre le catholicisme et les catholiques, et non plus seulement contre les curés. L'imaginaire du « sans dieusisme » tel qu'il est évoqué et médiatisé au sein du catholicisme est symétrique de l'imaginaire anticlérical et athée que Jacqueline Lalouette a repéré dans ses études sur la Libre Pensée. On y trouve la même idée d'un complot, le sectarisme et le vocabulaire de l'emprise [Lalouette, 2001 ; Lalouette, 2002].

Dans le bulletin paroissial de Lambazellec (Bretagne) qu'Yvon Tranvouez a analysé, on s'attarde moins sur la doctrine que sur les méfaits concrets du communisme, en particulier les persécutions. Il montre également que les paroissiens sont habitués à ce que soient distingués les mauvais militants (des « meneurs », des « apaches ») des « braves types » qui ont été endoctrinés malgré eux. Il s'agit là d'un topo, car nous retrouvons la même distinction dans les textes du père Lhande au sujet de la banlieue parisienne, dans les bulletins catholiques du Lot-et-Garonne analysés par Frédéric Knerr [Knerr, 2017] et bien évidemment dans ceux des SdF. Le brave militant, c'est l'âme détournée du droit chemin et qu'il faut donc sauver. Le thème de la séduction est très présent et il renvoie à une culture chrétienne bien spécifique, celle du péché et du démon tentateur. Le bon chrétien est celui qui sait résister au séducteur et au chemin du péché sur lequel il entraîne la personne trop faible qui succombe à la tentation. Les « meneurs de Moscou », les « moscoutaires » ou les « commis voyageurs du bolchevisme » sont toujours agressifs. RM Lhopital⁴⁷, alors adjoint du Commissaire fédéral des Scouts de France, utilise l'argument en évoquant les communistes qui jouent des frustrations des ouvriers. Le communisme est une pseudo-religion dont les prédicateurs manient des idées creuses. La dévalorisation est systématique et les activités des « Enfants de Lénine » ne sont que de vulgaires exhibitions⁴⁸.

Au cours des années 1920-1930, le scoutisme catholique s'en tient à une conception paternaliste, qui ignore, sciemment, mais aussi par manque de culture sociologique et par anti-intellectualisme, la structuration de la société en classe sociale concomitante de l'industrialisation plus franche depuis la Belle époque. Pour les cadres

⁴⁷ René-Michel Lhopital (1885-1960), ingénieur des Mines, officier pendant la Grande guerre, il devient officier d'ordonnance du maréchal Foch en 1919. Il adhère aux Scouts de France au début des années 1920 et devient Commissaire général en 1932 (il quitte cette fonction en 1936). Le 6 février 1934, il est blessé au cours de la manifestation.

⁴⁸ Père Lhande, p. 305, *Le Christ dans la banlieue*, *Etudes*, juillet 1928.

des SdF et des GdF, le but du scoutisme catholique est bien d'assurer la paix sociale (Lhopital dans *Le Figaro*⁴⁹). Les SdF dénoncent le communisme pour son internationalisme et pour son matérialisme. En cela ils s'inscrivent dans le front du refus évoqué par Yvon Tranvouez [Tranvouez, 1986]. Baden-Powell a lui-même spécifié l'incompatibilité entre la méthode scout et le communisme [Mills, 2011]. Non sans une certaine naïveté, René-Michel Lhopital se demande dans *Le Figaro* en 1927 d'où vient cette haine contre la bourgeoisie, qui, selon lui, ne l'a pas méritée. Le reniement de la lutte des classes est largement partagé par des cadres nourris de la doctrine sociale de l'Église. Il est pourtant surprenant que certains d'entre eux qui occupent les responsabilités nationales, et en particulier les aumôniers, ne soient pas un peu plus informés des travaux des membres de l'Action populaire⁵⁰. Mais la doctrine sociale est mal connue, comme en atteste une enquête menée par la rédaction du journal *À la Page*, hebdomadaire pour les jeunes lancé le 27 mars 1930 au sein de la Maison de la Bonne Presse. Dans tous les numéros du 19 novembre 1935 au 3 mars 1936, un encart est consacré à l'enquête intitulée « Les catholiques connaissent-ils la doctrine sociale catholique ? ». Quatre questions ont été posées aux lecteurs et la rédaction publie des extraits des réponses qui sont rédigées presque exclusivement par de jeunes gens et de jeunes filles appartenant à l'un des mouvements de l'Action catholique spécialisée (JAC, JOC, JIC ou JEC) ou à un cercle d'études. Deux réponses le sont par une guide du Mans et un scout des Vosges⁵¹. Dans l'ensemble, ces jeunes ont été sensibilisés à la doctrine sociale parce qu'ils sont membres de ces mouvements. Ils constatent à peu près tous qu'elle est méconnue des autres jeunes et peu ou pas du tout enseignée au sein des établissements de l'enseignement libre. La rédaction ne pointe pas seulement du doigt les institutions catholiques et conclut que « l'ignorance presque générale » est certes due à « l'insuffisance de l'enseignement », mais aussi au « peu de goût pour cette étude dans la masse des jeunes attirés par le sport, le jeu, le cinéma, l'agitation politique »⁵². Ces témoignages expriment enfin le besoin et le désir des jeunes de concrétiser, par l'action, la doctrine sociale. Ils sont lucides et comprennent assez bien que les autres jeunes ne soient pas aptes à « ingurgiter » des textes théoriques, ou n'en aient pas envie.

C'est pourquoi les témoignages d'engagements concrets ont plus d'effets. C'est le cas de Madeleine Delbrêl, qui sensibilise les cadres SdF féminins aux différentes réalités sociales. Ancienne cheftaine de louveteaux (8-12 ans) et engagée dans la formation des cheftaines, Madeleine Delbrêl choisit de s'installer à Ivry-sur-Seine en 1932 avec deux autres jeunes femmes pour vivre à la manière de Charles de Foucauld. Dès mars 1934, elle relate son expérience dans la *Revue des Jeunes* [François, Pitaud, 2014, p. 108]. Son expérience, et ce qu'elle traduisait du catholicisme social en acte, est connue au moins de quelques chefs et cheftaines [Marroun, 2024].

⁴⁹ René-Michel Lhopital, Le communisme et la jeunesse, *Le Figaro*, 28 juillet 1927, Gallica.

⁵⁰ Ainsi, dès 1921, le père Desbuquois démontre la légitimité des classes sociales [Droulers, 1981].

⁵¹ La guide a été sensibilisée au sein d'un cercle d'étude, comme le scout, qui, dans sa réponse, laisse entendre que sa troupe ou son clan (il ne le précise pas, mais nous penchons plutôt pour le clan au regard des activités qui étaient attendus des Routiers et de l'âge moyen des répondants (vingtaine d'années) a suivi les cours sociaux de l'ACJF. *À la Page*, n° du 21 janvier 1936, Gallica.

⁵² *À la Page*, n° 28 janvier 1936, Gallica.

La méthode scout est censée transcender les clivages sociaux. La réalité les détrompe dès la fin des années 1920. S'ils s'accrochent à l'existence de troupes ou de compagnies populaires comme symbole de cette plasticité sociale de la méthode, les deux mouvements recrutent surtout au sein de la bourgeoisie et des classes moyennes urbaines. Du reste, les troupes populaires avaient d'abord été créées parce que les curés de paroisse attachés à leur patronage avaient laissé les secteurs dits de conquête au jeune mouvement. « Les jeunes ouvriers sont dynamiques et ont soif d'une formation qui les élève », écrit Lhopital. Il ne faut pas « qu'ils soient guidés par de « mauvais bergers » ». Le communisme est considéré comme un mouvement néo-mystique qui veut faire des jeunes « des soldats de la guerre sociale »⁵³. Sur le fond l'article n'innove pas. L'idée que les militants communistes détournent les jeunes et sont de faux prophètes est présente dans d'autres publications catholiques ou scout⁵⁴. L'anticommunisme scout trouve aussi des relais dans les romans *Signe de Piste*, notamment dans le roman de Pierre Fuval, *Le mystère du lac de Laffrey*, publié en 1939.

⁵³ Le communisme et la jeunesse, article de René-Michel Lhopital, *Le Figaro*, jeudi 28 juillet 1927, p. 1 et 2, Gallica.

⁵⁴ Un article de Jacques Guérin-Desjardin (1894-1982), commissaire national des Éclaireurs Unionistes de France (protestants), publié en mai 1934 dans la revue du mouvement *Le Lien*, reprend la même ligne. Guérin-Desjardin y dénonce d'abord le climat ambiant en France propice aux idées reçues, aux jugements inexacts et à l'intolérance, en particulier stimulée selon lui par les partis politiques. Pour illustrer cette atmosphère il revient sur un épisode mouvementé qu'il a vécu le mois précédent. Il devait donner au Mans une conférence sur le Scoutisme devant 250 personnes en présence de représentants de tous les autres mouvements (Scouts de France, Guides de France, Éclaireurs de France (neutre), Eclaireuses) ainsi que ceux d'établissements scolaires. Dès le début une cinquantaine de militants communistes a interrompu la manifestation aux cris de « Scouts fascistes ! Des Soviets partout ». Pendant 25 minutes ils « étouffèrent tous les mots que je tentais de prononcer ». Guérin-Desjardin insiste sur le choix du public de ne pas user de la violence pour se débarrasser des opposants. L'auteur consacre un long passage à un militant communiste à l'allure de chic type incapable d'écouter les explications, « persuadé que tous les bourgeois veulent exploiter les prolétaires, ignorant tout de nos Jamborees, nous confondant avec de prétendues jeunesses fascistes », qui était en réalité devenu la proie de meneurs. Il y a dans le scoutisme une récurrence de l'argumentation, une circulation de celle-ci et les thématiques s'enracinent donc au mi-temps de la décennie 1930. Guérin-Desjardin est pourtant moins politiquement engagé à droite que Lhopital, et en août 1936 il répond favorablement à la demande du ministre de la justice du Front Populaire pour participer à la réforme de l'administration pénitentiaire pour jeunes délinquants. Il consacra le reste de sa vie professionnelle à l'éducation surveillée.

2-1929-1936 : dénoncer les imitateurs

La thématique de l'imitation est amplement mobilisée par la presse catholique ou celle de la droite. Il y a eu deux campagnes médiatiques, la première en 1929 à l'occasion de l'agrément obtenu par la Fédération des Pionniers, la seconde entre 1934 et 1937 (on peut y ajouter un article de la *Nouvelle revue des jeunes* du 15 septembre 1932)⁵⁵. Ces campagnes sont motivées par le contexte politique général, mais surtout par la prise de conscience que les communistes redoublent d'efforts (jusqu'alors dispersés selon Max Turman qui rédige l'article de *Ouest Éclair*⁵⁶) pour capter la jeunesse. Pour la droite et les catholiques, le danger est maintenant bien réel, car il est bien présent. D'autant plus que les communistes ont compris l'intérêt d'organiser et d'éduquer les enfants : « plutôt que de nous en indigner (...), reconnaissons qu'ils sont des psychologues et des organisateurs remarquablement intelligents », signale Raymond Millet du *Temps*⁵⁷. Et Max Turman, professeur à l'Université de Fribourg, écrit : « Avec beaucoup de perspicacité, les dirigeants communistes ont reconnu que, pour entraîner à leur suite les masses populaires, il ne suffisait pas d'aller pérorer dans les réunions publiques ou d'organiser des manifestations plus ou moins tumultueuses ». Et d'ajouter assez significativement « les communistes gagnent à leurs idées la jeunesse afin d'y recruter des adhérents enthousiastes qui seraient des meneurs de demain ». La tension est perceptible.

La première campagne est donc portée par *L'Avenir* (17 mars 1929)⁵⁸ et *Le Journal* (17 janvier 1929). Les journalistes des deux quotidiens de droite dénoncent l'octroi de l'agrément aux Pionniers, ce « qui est proprement ahurissant », car ils bâtissent « une organisation qui a pour but avoué de former des révolutionnaires, de les entraîner à la guerre civile » (*L'Avenir*)⁵⁹. Les Pionniers constituent un danger, car ils sont antimilitaristes et révolutionnaires. A. François qui signe l'article de *L'Avenir* reprend pratiquement mot pour mot l'argumentaire de L.B. qui, dans *Le Journal*, s'appuie lui-même sur celui qu'Henri Sellier⁶⁰ a développé à la tribune du Conseil Général de la Seine où, à la fin de 1928, il y eut un premier débat de même nature (le Conseil Général a voté l'agrément par 40 voix contre 26). Présentés par les communistes comme des associations sportives, les Pionniers sont pour leurs détracteurs des militants politiques. Pour terminer leur démonstration, les deux journalistes reproduisent des extraits du chant « La Marche des Pionniers rouges », qui, pour eux, se passent de commentaire tant les paroles sont explicites (elles sont vindicatives) :

⁵⁵ « Les Pionniers en URSS » par Jean-René Louis, *La Nouvelle revue des jeunes*, 15 septembre 1932, Rétronews. *La Nouvelle revue des jeunes*, Organe de pensée catholique et française, d'information et d'action, remplace la *Revue des jeunes* en 1929.

⁵⁶ « Les efforts de propagande des communistes auprès de la jeunesse » par Max Turman, *L'Ouest Éclair* (édition de Rennes), 7 mai 1934, Rétronews. *L'Ouest Éclair*, quotidien régional lancé en 1899.

⁵⁷ « Liges et groupements, Les Jeunesses communistes » par Raymond Millet, *Le Temps*, 23 avril 1935, Rétronews. *Le Temps* est un quotidien conservateur, lancé en 1861.

⁵⁸ « Sport et révolution » par A. François, *L'Avenir*, 17 mars 1929, Rétronews. Quotidien paraissant à partir de 1919.

⁵⁹ « Sport et révolution » par A. François, *L'Avenir*, 17 mars 1929, Rétronews.

⁶⁰ Henri Sellier (1883-1943), sénateur de la Seine, maire de Suresnes de 1919 à 1941. Il sera ministre de la Santé sous le Front populaire.

« Nous fracassons les vitres
 Nous badigeonnons les portes de goudron
 Nous aboyons sur les grandes routes
 Boum ! et c'est tout
 Nous irons rendre visite aux bourgeois
 Nous leur briserons les os
 Boum ! et c'est tout
 Nous aurons raison de toutes les filles
 Sans oublier les vieilles femmes
 Boum ! et c'est tout
 Le Parti communiste est notre père
 La section féminine des soviets est notre mère
 Boum ! et c'est tout »

La seconde campagne médiatique se déploie d'abord dans le contexte de l'immédiat après 6 février 1934, alors que les socialistes et les communistes se mobilisent et que se dessine sinon une entente, en tout cas une convergence. La répétition de certains arguments dans diverses sources suggère que la documentation de base est partagée (principalement le dossier de l'Action populaire du 15 février 1934 et le numéro des *Cahiers du contre-enseignement prolétarien*). On la retrouve dans *La Croix* du 17 mai 1934⁶¹, *l'Ouest-Éclair* du 7 mai 1934, *Le Temps* du 23 avril 1935, *La Croix* en 1936, le bulletin *l'Action populaire*, le livre de Claude Lenoir⁶² sur le scoutisme, un article de Marie Diémer publié dans *La cheftaine* du 15 janvier 1936 (organe des cadres des Guides de France)⁶³ et repris dans la Semaine diocésaine de Cambrai. Nous pouvons y ajouter le livre de T. Ferlé⁶⁴, *Le communisme en France*, publié en 1937 et qui contient sur les Pionniers rouges « quelques pages précises » [Gauthé, 1997, p. 277].

Que ce soit en 1929 ou en 1934-1937, les journalistes constatent tous que les Pionniers s'apparentent extérieurement aux scouts. Par trois fois d'ailleurs, le succès de ce dernier est rappelé (*L'Avenir*, *La Nouvelle revue des jeunes*, *L'Ouest Éclair*). Pour le prouver, ils détaillent les statuts, insistant particulièrement sur la tenue, la devise, la loi. « Les communistes ont même emprunté, si l'on peut dire, aux Éclaireurs leur devise "Sois prêt". Bref, c'est du plagiat du moins en apparence »⁶⁵. Comme en 1929, quelques exemples récurrents ont sans aucun doute renforcé les convictions des lecteurs. Encore qu'il ne soit pas impossible qu'en réalité cela ait joué, surtout auprès

⁶¹ « Education communiste » par J.M., *La Croix*, 17 mai 1934, Rétronews. Quotidien créé en 1880.

⁶² Aumônier du groupe Scouts de France du collège Stanislas, il est diplômé d'études supérieures de philosophie. Pour le chapitre qu'il consacre aux Faucons rouges et aux Pionniers, Claude Lenoir utilise plusieurs sources : le dossier de l'Action populaire de février 1934, un second dossier de l'Action populaire du 15 février, 15 mars et 15 juin 1936 ; *Le Cahier du contre enseignement prolétarien* consacré à la jeunesse, le numéro de La Vague rouge de février 1928 (le numéro de cette publication anticommuniste est très documenté).

⁶³ Il est publié également dans *La semaine religieuse de Cambrai* du 18 avril 1936. Ce qui montre bien que le scoutisme est conçu comme un rempart au communisme au sein d'une partie du clergé.

⁶⁴ Pseudonyme de Ferdinand Teulé (1909-1975), journaliste à la Documentation catholique de 1931 à 1939. Son livre est préfacé par G. Gautherot sénateur et animateur en France de l'Entente internationale anticommuniste. Notice Teulé Ferdinand. Pseudonyme : FERLÉ T. par Jean Maitron, version mise en ligne le 30 novembre 2010, dernière modification le 25 septembre 2012.

⁶⁵ « Sport et révolution » par A. François, *L'Avenir*, 17 mars 1929, Rétronews.

des cadres du scoutisme ou de quelques parents plus avertis. On met en garde donc contre une organisation qui décalque la méthode scoutie qui a fait ses preuves (puisque les effectifs scouts sont en progrès). Outre le détail des statuts, c'est l'exemple des colonies de vacances qui est repris partout, en particulier celui de la colonie d'Alès qui, à Sète, a fondé une section de pionniers (*Le Temps, La Croix, L'Ouest Éclair*).

Car si le contenant ressemble au scoutisme, le contenu en est très différent et c'est là que réside le danger. Cependant, en 1934-1935, ce n'est pas l'antimilitarisme qui est pointé du doigt, mais l'athéisme. On trouve dans *Mon Camarade* de « virulentes diatribes contre le clergé » (*La Croix*)⁶⁶. Derrière le masque de la vertu (celle d'avoir adopté le scoutisme) se cache donc le « sans-dieuisme » : « on s'applique par-dessus tout à combattre toute idée religieuse, car les agents bolchevistes se sont rendu compte que la religion garantie le plus solide ordre social équitable » (*L'Ouest Éclair*)⁶⁷. Même tonalité chez Jean-René Louis qui conclut : « plus complet que le scoutisme, le mouvement pionnier ? Non certes, car son matérialisme foncier mutile de façon pitoyable cet idéal profondément humain parce que spirituel et religieux que le scoutisme met au cœur de ses jeunes membres »⁶⁸.

Alors que les Pionniers avaient bien été cernés en 1934, ce sont surtout les Faucons rouges qui sont l'objet d'une série d'articles redondants. Le mouvement de jeunesse socialiste, à qui les catholiques donnent une importance disproportionnée au regard de ses effectifs et de son implantation, amalgame en lui toutes les initiatives de la gauche, en particulier celles qui « se sont emparées de nos méthodes » [Lenoir, 1937, p. 162-164]. La confusion entre Faucons rouges et Pionniers révèle l'inquiétude des catholiques lorsque s'amorce la dynamique de rassemblement de la gauche. Le gouvernement de Léon Blum et sa politique favorable à l'éducation de la jeunesse populaire (en particulier les Auberges de Jeunesse) a pu donner l'impression d'un soutien effectif à cette République des enfants que forment les Faucons rouges. Il apparaît clairement ici que des documents et des arguments circulent, incarnant très concrètement cette forme de contagion complexe que nous avons évoquée en introduction.

Évidemment les articles ont pour objet de dénigrer ces tentatives d'imitation et d'en révéler les vraies intentions, éloignées de la seule perspective éducative prêtée aux SdF et aux GdF. Ainsi Claude Lenoir peut-il écrire « qu'ils sont venus au scoutisme parce qu'ils ont vu une méthode puissante », mais ils « l'ont déformé » en sous-estimant le rôle de la famille et en se consacrant « à la même besogne de noyautage prolétarien et de groupement en organisation de classe ». C'est bien la lutte des classes qui est aussi visée parce qu'elle nie la recherche de la paix sociale et de la réconciliation internationale, missions portées par le scoutisme [Lenoir, 1937, p. 165].

Dans son article intitulé « Scoutisme et communisme » (mais consacré aux Faucons rouges), Marie Diémer présente ce qu'elle considère comme un décalque du scoutisme. Elle propose donc de répondre au défi que ce mouvement constitue en opposant à cet « idéal tronqué » un véritable esprit scout. L'un des témoignages recueillis par les jésuites de l'Action populaire au cours de leur enquête sur le communisme menée entre 1936 et 1937 indique que les Pionniers forment un

⁶⁶ « Education communiste » par J.M., *La Croix*, 17 mai 1934, Rétronews.

⁶⁷ « Les efforts de propagande des communistes auprès de la jeunesse » par Max Turman, *L'Ouest Éclair* (édition de Rennes), 7 mai 1934, Rétronews.

⁶⁸ « Les Pionniers en URSS » par Jean-René Louis, *La Nouvelle revue des jeunes*, 15 septembre 1932, Rétronews.

« étrange scoutisme »⁶⁹. Le journaliste de *La Croix* qui consacre 4 articles au sujet en novembre et décembre 1936,⁷⁰ voit dans le mélange de socialisme et de méthode scout un moyen de retirer les éléments populaires des troupes catholiques.

Ces campagnes médiatiques disent bien que ce sont deux visions du monde qui s'affrontent, que la jeunesse en est clairement l'enjeu parce qu'on a conscience dans les deux camps qu'elle est l'avenir, et le vivier des futurs cadres. Les articles ou mentions de l'ennemi perpétuent des attitudes, des sentiments, des préjugés. Elles nourrissent un éthos et un imaginaire. Dès lors, catholiques et communistes partagent les uns vis-à-vis des autres les mêmes obsessions, le même imaginaire du complot (Komintern et Moscou contre Papauté et jésuites), la même conviction d'un combat qui oppose deux systèmes moraux, deux visions du monde inconciliables. Le combat trouve dans les quartiers populaires des métropoles françaises un premier terrain d'affrontement.

⁶⁹ p. 58.

⁷⁰ *La Croix*, n° 1^{er} octobre ; n°15 octobre ; n° 12 novembre ; n° 10 décembre, Gallica.

LE NOUVEAU TEMPS DES MILITANTS ET DES MILITANTES

1-La structuration d'un âge de la vie et d'une identité

Cette guerre froide qui ne dit pas son nom s'exprime au sein des villes grandes ou moyennes. Les fêtes, les kermesses, les compétitions sportives, les défilés sont autant de manières de se montrer à la population et d'occuper l'espace. Cette visibilité permet de donner à voir son dynamisme, sa force, sa légitimité. Autour de la paroisse et de son église ou de la mairie communiste, les jeunes et les enfants sont mobilisés dans l'expression d'un attachement communal qui s'ajoute à l'attachement à la patrie. Ce jeu d'échelle assumé intègre donc la jeunesse à la communauté nationale [Fourcaut, 1988 ; Faure, 1991 ; Autrement, 1992]. Occuper le terrain par la présence physique participe de la stratégie de la riposte [Knerr, 2017].

Le défilé ou la manifestation permettent d'occuper l'espace de la rue, l'espace de la République. Depuis les travaux de Danielle Tartakowsky, nous savons combien ces rituels ont joué un rôle essentiel dans la construction d'un groupe et dans l'expression des usages partisans ou festifs. Ils ont une force émotionnelle et fusionnelle indéniable. « Ils se déroulent sur des "lieux saints" visant à affirmer ou à construire l'identité du groupe, lui permettent d'afficher et parfois de constituer sa puissance (mur des Fédérés, statue de Jeanne d'Arc) » [Tartakowsky, 1997]. Les enfants et les jeunes des organisations communistes sont présents lors des grandes fêtes commémoratives, comme c'est le cas des 900 enfants (de Paris et de Vitry) réunis au mur des Fédérés en juin 1933 [Mercier, 2000, p. 63]. L'année suivante, 10 000 enfants investissent le même endroit⁷¹. La victoire du Front populaire est un moment fort pour les JC qui participent à Paris comme en province aux défilés du 24 mai et du 14 juin [Whitney, 2009, p. 206 ; Tartakowsky, 1997]. La parade est très à la mode chez les SdF et les GdF. *L'Ouest Éclair* évoque ainsi les scouts et les guides qui « font impression par leur splendide tenue et leur sens de la discipline » au cours du défilé organisé en l'honneur de Jeanne d'Arc le dimanche 12 mai 1929⁷². Et nous pourrions multiplier les exemples. L'élaboration de pédagogies en dehors de l'école joue un rôle essentiel. Tout comme celle d'un imaginaire structurant, de symboles, d'images que les journaux se chargent de médiatiser. Ils sont un miroir du bon scout, de la bonne guide, du bon jeune communiste, un modèle à suivre, le catalyseur de leur vision de la jeunesse [Saint Aubin, 1994 ; Sanchez, 2008 ; Harang, 2021]. Ils participent avec les discours des responsables à la création d'une identité assignée et imaginée. Chanter, jouer, marcher, participer à un défilé devant des spectateurs, avoir conscience de « faire masse », autant de rituels qui saisissent les jeunes et sollicitent leurs émotions. Le rôle de l'implicite dans la consolidation d'un éthos, sinon, générationnel, en tout cas de groupe de pairs, est essentiel [Muxel, 2011]. L'uniforme scout est l'expression même de cette identité, de la méthode scoute. Les Pionniers communistes adoptent eux aussi une tenue distinctive et au sein des JC, la question est posée au cours du comité central du PC du 25 mai 1936 par Marcel Gitton : « pourquoi pas des uniformes pour la jeunesse communiste ? ».

⁷¹ *L'Avant-garde*, 2 juin 1934 [Sanchez, 2008, p.150].

⁷² *L'Ouest-Eclair*, « En l'honneur de la Sainte de la Patrie, Paris a célébré hier la fête nationale de Jeanne d'Arc avec un éclat exceptionnel », n°10059, lundi 13 mai 1929, Gallica.

Cette structuration complète un discours sur la jeunesse, ce qu'elle est, mais surtout son rôle dans la construction de l'avenir, son rôle social. La conviction que la jeunesse a un pouvoir de régénération de la société est promue par Léo Lagrange tandis que les responsables des SdF et des GdF sont persuadés que leur mouvement respectif est une réponse au déclin de la France. Il l'est aussi, bien que basé sur l'idéologie communiste, par les JC et les Pionniers. La période révèle aussi comment des deux côtés, on a cherché à élaborer une identité propre dont les aspects pédagogiques devaient en être l'incarnation et le moyen de la pérenniser. Chez les communistes, il faut trouver un équilibre entre les aspects éducatifs et les aspects politiques. L'enjeu est de déterminer ce que doit être une éducation communiste. Les militants se déchirent au sujet du contenu de l'éducation, car plusieurs d'entre eux sont aussi proches de l'Éducation nouvelle, en particulier des instituteurs. Ils rejettent la politique alors que d'autres ne conçoivent l'éducation que dans cette perspective [Mercier, 1999]. Ils n'apportent pas de réponse immédiate à la question de savoir s'il existe une pédagogie prolétarienne, ou si des propositions pédagogiques peuvent être adaptées à un groupe social particulier. Cette cécité est entretenue par le respect de la ligne soviétique qui, à partir de 1927, considère l'éducation nouvelle comme une utopie réactionnaire [Bazin, Pichon-Bonin, Simoniello, 2017]. Du reste, là encore, la correspondance avec les catholiques est troublante, puisque Pie XI, dans l'encyclique *Divini illius magistri* (31 décembre 1929) la condamne lui aussi pour son excès de naturalisme et sa volonté d'affranchir la jeunesse. L'encyclique est une véritable charte de l'éducation catholique [Guttierrez, 2017] dont le but est de former l'homme tout entier. Pour le pape, cette éducation s'inscrit dans la logique de l'intégralisme qui semble être une réponse à l'émergence d'une société profane autonome. L'intégralisme est avant tout un projet social et moral de concrétisation d'une théologie et d'une ecclésiologie. Ses promoteurs envisagent de quadriller l'espace comme l'existence humaine [Famerée, 2013]. Le considérer comme antimoderne serait une erreur, particulièrement en matière d'éducation.

2-La structuration de la figure du militant : un modèle pour les jeunes

Scouts, guides ou JC partagent une même conception de l'ouvrier et de l'habitant de la banlieue. Nous retrouvons ici ce que Richard Hoggart avait écrit au sujet des conceptions marxistes « éprouvant pitié et condescendance pour le travailleur aliéné qui n'a pas pris conscience de son aliénation, combine les déformations de perception et réussit généralement à donner et à se donner une vue totalement faussée de la classe ouvrière » [Hoggart, 1970, p.41]⁷³. Les années 1920 voient donc, au sein de l'Église, le modèle de l'homme et de la femme d'œuvre se perpétuer, quoiqu'il s'agisse alors de son chant du cygne. L'échauffement spirituel [Pierrard, 1988] qui caractérise le catholicisme français est porté par une théologie de l'Incarnation et la doctrine du Corps mystique. Le catholique participe à la vie de la cité, car il est un membre actif de ce corps. Action apostolique et action sociale se mélangent. Les jésuites et les Dominicains y sont bien engagés et ils sont aussi présents au sein du scoutisme masculin. Le père Sevin, son fondateur, jésuite, fréquente l'Action populaire, tout comme le père Maurice Rigaux (1875-1952)⁷⁴ qui fonde une troupe à Noisy-le-Sec et qui donne des leçons sur la question sociale aux chefs venus se former au camp-école de Chamarande [Laneyrie, 1992]. Le scoutisme est avant tout un mouvement d'éducation et il n'a pas pour tâche prioritaire l'action apostolique et sociale. Il n'en reste pas moins que l'esprit est là, qu'on décèle par la négation de la lutte des classes et l'obsession de l'utilité sociale.

Ce type d'échauffement est bien présent chez les JC ou chez les Pionniers, il n'est pas spirituel, mais idéologique. Il suffit de lire les sources pour mesurer que « c'est toute une grille d'interprétation qui est diffusée par l'institution, notamment par la voix de précepteurs qui ont formé des générations de militants passés sur les bancs de l'école du parti » [Ethuin, 2003, p. 146]. Encore qu'il faille prendre en compte le communisme aux couleurs du local capable de s'adapter aux cultures ouvrières [Hastings, 1991].

La banlieue participe donc à forger un nouveau modèle type offert en exemple aux jeunes : le militant. Missionnaire rouge ou catholique, le militant est dévoué à sa tâche, prêt à répandre la bonne parole et il incarne, dans les deux cas, une virilité ou une féminité moderne sans pour autant déroger aux conceptions genrées plus traditionnelles. L'élaboration de cette figure idéale typique rend bien compte de cette relation conflictuelle qu'entretiennent scoutisme et jeunesses communistes organisées. Mais, attentif aux actes et aux discours, nous décelons en réalité un même processus qui conduit à formaliser une éducation dont l'objectif est de former des cadres, un type d'homme (et de femme, lire plus loin), qui a vocation à prendre des responsabilités au sein du mouvement et surtout ensuite dans une structure adulte (le Parti, l'Église) et la société. C'est le père Forestier qui l'exprime le mieux lorsqu'il écrit dans *Le Chef* en mars-avril 1925 (article « Élite ou grand nombre ») et encore dans *La Revue des*

⁷³ Ouvriers et ouvrières regroupent en 1936 en France 6 070 000 personnes, soit environ 14.59 % de la population totale du pays cette année (41 600 000) et 29.96 % de la population active (20,26 millions).

⁷⁴ Il est l'auteur de *Pour nos garçons : À la découverte du monde social, les six boucles du lasso*, Paris 1937 aux éditions Spes.

jeunes en décembre 1934, « Le Scoutisme pédagogie » : « Le scoutisme doit constituer une élite. Mais il ne s'adresse pas à une élite toute faite. Système d'éducation totalitaire, il veut susciter, de la masse, une élite. Moyen de formation, il pourra descendre très bas chercher ses adeptes, mais ce sera pour les faire monter très haut ». Marie Diémer⁷⁵ partage les mêmes conceptions : « Nous croyons tout simplement que les obligations mêmes du guidisme ne le rendent accessible qu'au petit nombre. À une aristocratie au sens étymologique du terme, les meilleurs » (*Carnet de la Cheftaine*, 1938, publié après sa mort). Le guidisme n'est donc pas réservé aux jeunes filles d'une classe sociale, mais forme bien lui aussi une élite. Dès lors les deux mouvements s'emploient à éditer des manuels de pédagogie et surtout à organiser des stages de formation à Chamarande pour les SdF et à Argeronne pour les GdF dans le but d'assurer la diffusion de l'orthodoxie scoute-guide (les méthodes, les imaginaires). Dès l'entre-deux-guerres ils s'attachent aussi à dénoncer les mauvaises pratiques qui entachent le scoutisme, en particulier celle du drill et celle du bizutage, qui favorisent le militarisme pour la première, les excès malsains et immatures pour la seconde.

Les responsables communistes ne disent pas autre chose. Ce modèle transparaît assez bien dans plusieurs documents des années 1925-1932. Alors qu'en 1925, il reprend en main les Groupes communistes d'enfants et lance les Pionniers, Georges Galpérine n'a pas de mots assez forts pour dénoncer les mauvaises habitudes prises au sein des Ententes, Groupes et sous-groupes, en particulier l'alcoolisme et la grossièreté. Cette dernière lui est insupportable, au point qu'il y revient deux fois, car elle fait plus de mal que de bien à la cause. « Croyez-vous que c'est l'éducation révolutionnaire ? ». Assurément non, selon l'auteur. Elle contrevient à la formation des cadres « nécessaires ». La grossièreté est l'expression de la médiocrité et de la bêtise de certains éducateurs qui l'entretiennent chez les enfants dont ils ont la charge. Autant de tares qui laissent entendre que la bonne éducation doit être une éducation policée, un moyen de contenir et dériver les instincts primaires et l'immaturité, de s'élever aussi par la connaissance. Somme toute, se dégage de la prose de Galpérine, l'image du bon militant, d'un éthos de combat et d'engagement, d'un chic type. Deux exemples extrêmes lui apparaissent : on fait chanter l'Internationale aux enfants, sans qu'ils comprennent les paroles, ou on leur fait crier des injures à l'adresse de leurs adversaires (Entente du Nord, Entente de Gironde). Le comble pour lui est d'avoir laissé un enfant faire « ses besoins naturels sur le porche d'une église, croyant faire un acte révolutionnaire » (sous-groupe parisien)⁷⁶. Raymond Guyot ne dit guère autre chose en 1932 dans un rapport sur les faiblesses des JC. « Les arguments employés (par les JC contre les JS et la JOC) consistent à les injurier, à les traiter d'ennemis, mais non à démontrer et à expliquer ». Il demande d'ailleurs que cessent les descentes dans les meetings et les bagarres avec les JS et les JP (Jeunesses Patriotes, ligue d'extrême droite). Comme dans le scoutisme, ce militant forme une élite et celle-ci est puisée dans la masse, selon ce qu'expliquent le 18 août 1928 les membres du SG de la JC aux groupes des Pionniers : « les militants actifs de la Fédération doivent être

⁷⁵ Marie Diémer (1877-1938) : fondatrice des Infirmières visiteuses de France, de l'école des surintendantes d'usine et d'une école sociale, elle participe aussi à la fondation des Guides de France.

⁷⁶ On ne peut pour autant l'accuser d'être favorable à l'Église catholique dans la mesure où il est clairement engagé dans le mouvement de la Libre Pensée. En 1931, il fonde avec Jean Baby, l'Association des Travailleurs sans Dieu.

notre armature ». Des deux côtés, ce militant est engagé, mais il doit aussi détromper l'image négative que l'ennemi se fait de « nous ». Le militant est tendu vers le progrès, la construction d'une nouvelle société, la chrétienté sociale ou la société révolutionnaire, son physique entretenu par les exercices et poli par les bonnes manières incarnant la cause elle-même. L'injonction à mener un travail de transformation de soi se mêle à celle de transformation de la société.

3-Émancipation et normes de genre

La question des jeunes filles n'apparaît pas explicitement au sein des JC avant le milieu des années 1930. Comme le constatent Anne Mathieu et Guy Palavret, « Le combat des femmes n'est pas perçu comme distinct de celui des hommes, pour peu qu'ils soient eux aussi assujettis » [Mathieu, Palavret, 2007]. La lutte des classes sociales opprimées l'emporte, et elle englobe celle de l'émancipation des femmes. Dès sa naissance, le parti prône l'égalité des sexes et s'oppose à la répression de l'avortement [Bard, 2001, p. 85-86].

Le congrès constitutif de l'UJFF de décembre 1936 permet aux principales responsables, Danielle Casanova, Jeanne Vermesch⁷⁷ et Claudine Chomat⁷⁸ d'expliquer la bonne conception de ce qu'est un mouvement féminin⁷⁹. Elles révèlent en même temps leur vision de la femme et celle qu'elles combattent. En priorité, il faut mettre fin au modèle de la femme-objet. Les jeunes femmes exposées en vitrine, qui doivent attirer le client (et la cliente) dans les grands magasins parisiens à force de sourires, sont érigées en contre-modèles. Si la famille est valorisée, c'est qu'elle apparaît menacée par des conditions de travail indignes. Quant à l'éducation, elle tend à faire des femmes, des êtres timides et réservés, incapables de prendre des responsabilités. C'est justement ce contre quoi veut lutter l'UJFF. « Nous voulons leur faire prendre conscience de leur valeur, les préparer à leur rôle social et familial ». Cet intérêt pour la famille a été impulsé dès 1935 et plusieurs articles de *l'Avant-garde* y ont été consacrés. Le cadre organisationnel est favorable à l'autonomie des filles tout en prenant en compte les préventions parentales. Les normes de genre sont respectées, les positions avant-gardistes sont mises en sourdine. Au niveau local, l'Union est organisée en foyer et l'entraide sociale en constitue le premier objectif. Les JC restent toutefois mixtes. Le magazine de l'UJFF, *Jeunes filles de France* complète cette thématique par celle des loisirs et du sport. Des articles donnent des conseils pour le camping. Il s'agit, avec ces activités, de promouvoir un modèle de femme moderne et émancipée. Mais cette émancipation n'empêche pas les dirigeantes du mouvement de consolider les normes de genre. Il suffit de lire Danielle Casanova : « Les jeunes filles sont naturellement sensibles, généreuses, capables de beaucoup de dévouement. »⁸⁰ Et le numéro de février 1939 consacre deux pages à un article sur la natalité : « Pour sauver la famille française », signé Raymond Guyot⁸¹. Dans le même numéro, Luce Paris vante aux lectrices la qualité du salon des arts ménagers.

Du reste, *Jeunes filles de France* adopte le style de la presse commerciale féminine, en particulier le magazine *La Midinette* [Whitney, 2009]. Des conseils de coiffure ou de maquillage y sont dispensés. Des articles dédiés aux affaires de cœur y

⁷⁷ Jeanne Vermesch ou Jeannette Vermeersch (1910-2001), adhère au PC en 1927 et membre du Secrétariat de la Jeunesse communiste du Nord avant d'entrée à la direction nationale en 1932. Elle est en couple avec Maurice Thorez à partir de 1934.

⁷⁸ Claudine Chomat (1915-1995), sténodactylo, elle obtient ensuite un diplôme d'aptitude commerciale. Dès 1932, elle est secrétaire du rayon de Saint-Étienne. Elle adhère au PC en 1934 et participe à la fondation de l'UJFF. Elle se marie avec Victor Michaut en 1937.

⁷⁹ *L'Union des Jeunes Filles de France, pour le bien-être, la paix et l'entraide sociale*, rapports présentés au congrès constitutifs de l'UJFF, 26-27 décembre 1936, Paris, Archives Pandor, u-bourgogne.

⁸⁰ *Jeunes Filles de France*, juin 1939, n°37, p.8.

⁸¹ *Jeunes Filles de France*, février 1939, n° 33.

ont une place importante, participant ainsi à la promotion d'un idéal féminin et de couple (monogame et hétérosexuel). Claudine Chomat incarne bien ce modèle. Fine, souriante, le couple qu'elle forme avec Victor Michaut, jeune homme un peu dégingandé, est l'incarnation du modèle conjugal⁸². C'est aussi ce modèle qui est au cœur de la pastorale du mariage catholique et qui est présenté aux routiers et aux guides aînées [Harang, 2018].

Au fil des écrits se dessine le prototype de la bonne jeune fille. Le foyer d'Ivry, nommé « La vie est à nous », est cité en exemple. Ses adhérentes ont su décorer leur local avec « tout ce qui fait la grâce et le charme des jeunes filles françaises : des fleurs !... et une machine à coudre !...Il est bien souhaitable que chaque foyer possède sa machine à coudre »⁸³. Cela doit permettre aux adhérentes de se confectionner des vêtements ou d'en offrir à des enfants dans le besoin. Un autre foyer est lui aussi cité en modèle, celui de Beauchamp Paris-Nord. Dans son cas, ce sont les cours de sténodactylo que la dirigeante a organisés qui paraissent aux dirigeantes nationales un bon exemple de ce qu'il faut faire.

Le guidisme, selon Albertine Duhamel⁸⁴, a pour mission de faire « des filles suivant la tradition française, des sœurs, des épouses, des mères dignes de ce nom et dont le devoir premier commence à la maison »⁸⁵. La femme doit assurer l'éducation des enfants et en même temps assurer la stabilité de la famille. Dès lors la complémentarité entre l'homme et la femme est mise en avant. Le chanoine Cornette⁸⁶ la rappelle en mars 1924 lors des promesses des premières cheftaines et des premières guides parisiennes : « Scoutisme et Guidisme sont complémentaires (...), mais sont identiques dans leur âme. (...) Le scout est pour le dehors, la guide est pour le dedans. (...) Le Scout, c'est la clé de voûte de la maison. Les vertus que lui prescrit sa loi : loyauté, générosité, pureté sont le ciment de l'édifice. La Guide sera à la fois l'ornement et l'âme de cette maison par les vertus complémentaires qu'elle apportera et qui sont les résultantes de l'observance de sa loi : devoir, dévouement, esprit de sacrifice »⁸⁷.

Le règlement d'octobre 1924 explique que les brevets « permettront aux Guides de remplir (...) leurs devoirs de chrétienne, de Française, de mère de famille, de directrice d'œuvre, de maîtresse de maison ». Une guide qui passe ses examens sait qu'ils lui permettront d'acquérir des compétences féminines essentielles, car « une guide doit maîtriser cet art de bien vivre et de vivre mieux, qui est celui de la femme. Conservez les traditions qui ont fait le bon renom de la ménagère française »⁸⁸. Cette conception conduit à considérer que les femmes ont certaines caractéristiques

⁸² Témoignages et photographies sur le site Internet de Marie-Claude Hugues-Michaut, fille de Claudine Chomat et Victor Michaut.

⁸³ *L'Union des Jeunes Filles de France pour le bien être, la paix et l'entraide sociale*, rapports présentés au Congrès constitutif de l'UJFF, 26-27 décembre 1936, par Danielle Casanova, Jeanne Vermesch, Claudine Chomat, p. 37, Archives Pandor, u-Bourgogne.

⁸⁴ Albertine Duhamel (1871-1937), vice-présidente de la Sauvegarde de l'Enfance à l'Hôtel de Ville de Paris pendant la Première guerre mondiale et Secrétaire des Patronages féminins de Paris. Elle fonde les Guides de France en 1923.

⁸⁵ Rapport du 20 janvier 1925, Archives des Scouts et Guides de France.

⁸⁶ Antoine-Louis Cornette (1860-1936), ordonné prêtre en 1887, curé de la paroisse Saint-Honoré d'Eylau, il est l'un des fondateurs des Scouts de France en 1920.

⁸⁷ Discours du chanoine Cornette en mars 1924 au cours de la cérémonie des promesses des premières cheftaines et des premières guides parisiennes. Cité par Harang, 2021, p. 47

⁸⁸ Carnet guide de 2e classe d'Andrée Veyre, guide de France à Grenoble, 1936, Musée nationale de l'Éducation.

psychologiques naturelles. N'y-at-il pas une conception plus ouverte de la vocation de la femme, dont les dirigeantes ont tout à fait conscience, ne serait-ce parce qu'elles même en sont l'incarnation ? Loulou Navaranne⁸⁹ explique que le guidisme a donné confiance aux filles et les a rendues « plus indépendantes ». « Les méchantes langues nous accusaient d'être des garçons manqués...cela était absolument faux ! », ajoute-t-elle. L'accusation un peu facile trahit l'inquiétude de voir les filles déborder les assignations de genre. Le guidisme est bien un mouvement au féminin, créé par des femmes pour des filles. Qu'il soit lié à ses débuts à des structures féminines de la conservation ou à un catholicisme social aux mains des femmes bourgeoises et citadines n'empêche pas qu'il contribue à l'autonomie des filles. Elles sortent de la maison. Elles ont des activités dans lesquelles « il y a une place pour l'aventure à égalité avec les garçons » (Loulou Navaranne). D'ailleurs, le *Livre de camp* de 1939 consacre tout un chapitre aux activités physiques et ses rédactrices conseillent aux cheftaines de « réserver un moment dans la journée pour des jeux remuant dehors ou une bonne marche ». L'entretien du corps est donc prescrit aux jeunes filles pour des raisons d'hygiène, mais aussi parce qu'il concrétise les valeurs morales qu'elles doivent suivre. « Vous avez le devoir de travailler au développement harmonieux de vos forces physiques », explique-t-on aux guides dans le manuel *Carnet guide* de 2e classe (1936) et plus loin : « Une bonne santé, un corps vigoureux et résistant à la fatigue vous permettront de bien accomplir votre devoir d'état et de rendre service aux autres »⁹⁰. Les conseils de la page suivante prouvent bien qu'il s'agit de lier le corps et l'âme de la femme : « surtout, soyez propre, nette, c'est le secret de l'élégance ». Les responsables des Guides de France rappellent à leurs guides de 2e classe (jeunes filles de 13-14 ans) que leur tenue ne doit pas être négligée ni s'apparenter à celle d'un garçon manqué. L'attention portée au vêtement conjugue autant le souci de préserver la morale que les identités sexuées. Conseils récurrents qu'on retrouve à la même époque (1936) sous la plume de l'abbé Jacques Lorenzo, aumônier scout de la paroisse Saint-Dominique du XIVe arrondissement de Paris, puis curé d'Ivry-sur-Seine à partir de 1934. Dans ce haut lieu du catholicisme social, où l'affrontement avec les œuvres de jeunesse laïques et communistes est monnaie courante, le curé, veillant à la bonne organisation des cercles d'études et des patronages, invite les filles à bien s'habiller « à égale distance de la bigote et de la mondaine évaporée (...) » [Houbre, 2001]. Les conseils très précis sont la traduction concrète des valeurs morales féminines : modestie, tempérance (vertu cardinale), pudeur. La modestie revient constamment au cours de l'entre-deux-guerres, car elle sied parfaitement à l'essence de la femme et à sa conduite en société. Ainsi, dans le *Livre de camp des Guides de France* de 1939, les rédactrices conseillent aux cheftaines d'adapter la tenue lors des activités physiques : « elle doit être aussi légère que possible : une tunique de couleur claire, retenue à la taille, est bien préférable à des maillots de bain ou des shorts collant au corps, car il faut permettre à la peau de respirer ».

⁸⁹ Guide à Montpellier au cours des années 1930. Témoignage dans [Cheroutre, Cholvy, 1989]

⁹⁰ Carnet guide 2e classe, édition 1936, ayant appartenu à Andrée Veyre, guide à Grenoble. Musée National de l'Éducation.

L'expérience antérieure des principales animatrices du guidisme ne pouvait qu'orienter le mouvement dans ce sens⁹¹. La méthode en elle-même est potentiellement subversive, même si le premier devoir de la guide est à la maison. Les responsables comme les jeunes guides en avaient-elles conscience ? Les responsables guides voulaient donner aux femmes leur véritable place, différente, égale et complémentaire à celle des hommes. Le mouvement féminin a dès sa naissance sa propre identité. Elle tient moins à une pédagogie originale qu'aux fondatrices. Toutes ces femmes appartiennent à un réseau d'institutions et d'associations qui a pour dénominateur commun la promotion féminine et le catholicisme social [Cheroutre, 1988 ; Harang, 2021]. La paroisse de Plaisance⁹² à Paris est un lieu de rencontres aussi bien que l'École normale sociale ou l'Union Féminine Civique et Sociale. Elles appartiennent à la même génération. Ce sont des femmes d'une quarantaine d'années, déjà bien engagées dans la société et dans l'Église. Elles sont aussi moins soumises à un homme parce que la plupart sont célibataires ou veuves. Paradoxalement, les Guides de France sont, à leur création, beaucoup moins cléricale que leur homologue masculin. Le clergé masculin ne participe guère au fonctionnement du mouvement, laissant aux femmes une certaine autonomie, en particulier dans la création pédagogique et la formalisation d'un esprit guide. La personnalité d'Albertine Duhamel a sans doute joué aussi. Petite, le chignon sévère et l'air décidé, des yeux bleus pénétrants, elle sait s'imposer. C'est dire que les Guides de France vont permettre à de jeunes femmes, catholiques sincères, de trouver un espace d'autonomie et d'émancipation qu'elles n'auraient pas eues ailleurs, en particulier dans les patronages. Les Guides de France peuvent-elles être considérées comme des féministes ? Le terme de féminisme recouvre toute une nébuleuse d'associations (au moins 140 à l'époque), politiquement divisées et engagées dans plusieurs combats, dont le plus significatif est celui du droit de vote (on parle encore de suffragisme) [Ripa, 1999, p. 116]. Alors féministes ? Oui, elles le sont. D'abord parce que la plupart des fondatrices et des dirigeantes sont engagées dans la promotion de l'enseignement et/ou de la formation professionnelle féminine. Elles le sont dans l'organisation même du mouvement. Il est aux mains des femmes. Beaucoup de responsables guides ont un emploi, ce qui peut atténuer le premier devoir de la guide qui est à la maison. Elles sont féministes, enfin, parce qu'elles le disent elles-mêmes. Et surtout, elles l'expriment dans la revue *Cheftaine*, en 1938 en particulier, à travers une série d'articles intitulée « Propos sur le féminisme » et dans lesquels on peut lire des analyses sur les études ou sur le droit de vote (en écho à la loi du 18 février 1938 qui accorde aux femmes mariées la capacité civile). Certes apolitique, le mouvement n'en dénonce pas moins les lois qui font que la femme est « à la merci de son mari et des caprices de celui-ci ».

⁹¹ Andrée Butillard (1881-1955) fondatrice de l'École normale sociale en 1911 puis de l'UFCS en 1925, Marie Diémer (1877-1937) et Renée de Montmort (1881-1960) fondatrices des Infirmières visiteuses de France en 1914 et de l'École des surintendantes d'usine en 1917. Lire Diebolt, 1999 ; Fayet-Scribe, 1990 ; Rault, 2009 ; Langlois, 2008.

⁹² Paroisse du quartier populaire de Plaisance où s'est installée Andrée Butillard. Elle participe avec Aimée Novo à la création de l'Institut Séculier Notre-Dame du Travail en 1917 qui rassemble des laïques consacrées. Anne-Marie de Demandolx y crée une compagnie qui rassemble de jeunes ouvrières des maisons de couture. Elle entre à l'Institut Notre-Dame du Travail.

4-La Garçonne ou le mauvais féminisme

Tout au long des années 1920, il y a une inquiétude latente que les jeunes filles se « garçonnent ». En 1922, le roman de Victor Margueritte, *La garçonne*, avait défrayé la chronique. Son héroïne fumait en public et séduisait les hommes. Elle affichait une liberté en société qui tranchait avec la réserve attendue des femmes, particulièrement dans la bourgeoisie. La mode de la garçonne s'impose : cheveux coupés au carré, abandon du corset, robes qui dévoilent les mollets. Mais elle effraye, car elle sape l'ordre genré. En 1925, l'Église catholique est mobilisée dans une croisade pour la modestie. Au sein du guidisme, le modèle est celui de la jeune fille habillée de manière simple, mais avec goût, laissant éventuellement apparaître mollets et avant-bras (mais pas de décolleté pour les adolescentes). Les dessins qui accompagnent les manuels des Guides de France sont assez éloquents. Ils présentent de manière récurrente une jeune fille (14-15 ans), délicate, vive et légère, taille fine, aux cheveux coupés à la mode, vêtue d'un chemisier et d'une jupe (*Carnet de la guide*, 1936). Les photographies témoignent du respect de cet uniforme, mais aussi la part d'accommodement, en particulier lors des camps d'été. Les trois jeunes femmes qui sont à la tête de l'UJFF partagent le même avis. Danielle Casanova expose ces convictions au congrès des JC à Marseille en 1936 à l'occasion de la grève des midinettes de 1935. Ces « jeunes femmes communistes luttent pour une vie heureuse, mais elles n'ont rien de la femme rêche et acariâtre ni du garçon manqué. Elles font de la politique et restent charmantes »⁹³.

Pour autant, la bête noire de l'éducation catholique est la gémiation. Il faut en préserver les garçons et les filles. Entre 1926 et 1933, des catholiques sont mobilisés contre le gouvernement d'Édouard Herriot qui souhaite rassembler les garçons et les filles du même âge au sein d'une même classe (la gémiation), dans les communes rurales de plus de 500 habitants [Pezeu, 2020 ; Verneuil, 2014 ; Teinturier, 2013]. Le projet a été motivé autant par le désir de réaliser des économies que par des considérations pédagogiques. Il était en effet difficile de bien préparer les grands au certificat d'études dans des classes uniques où l'instituteur devait également s'occuper des élèves du cours préparatoire. Plusieurs revues ou associations catholiques, en particulier l'Union des Associations Catholiques des Chefs de Famille et la Fédération Nationale catholique, tentent alors de mobiliser les Français. *La Documentation catholique* et la revue *École et Famille* dénoncent les menées de « nos adversaires (Ligue de l'Enseignement, syndicats cégétistes et communistes d'instituteurs, avec l'appui de l'administration et du ministère de l'Instruction publique) » qui « font ces temps-ci un effort considérable pour généraliser la coéducation des sexes »⁹⁴. Cependant, les inquiétudes portent essentiellement sur les conséquences néfastes que pourrait avoir la gémiation en tant qu'elle faciliterait les relations entre garçons et filles et brouillerait les différences naturelles entre eux.

⁹³ *Jeunes filles de notre pays*, rapport de Danielle Casanova, VIII^e congrès de la Fédération des JC, Marseille, 18-22 mars 1936, p. 25, Archives Pandor, u-Bourgogne.

⁹⁴ *La Documentation catholique* n° 23 (1930) et la revue *École et Famille* (n° avril 1927, septembre-octobre 1927, novembre 1929, puis encore 1936-1937 (à partir du n°11 de mai 1936)). Les revues mettent en doute la légalité de la gémiation et donnent aux parents des conseils pour s'y opposer (absence scolaire, pétition), Archives CNAEF, Boite 541 SGEC.

L'Union des Associations Catholiques des Chefs de Famille est particulièrement virulente contre cette promiscuité qu'elle considère comme immorale et qui tend à déchristianiser les jeunes. Les arguments sont relayés par la FNC et des évêques (de Nantes, du Puy, de Clermont, de Moulins, de Séez) dans le but de mobiliser les parents. Dans la *Semaine catholique de Séez* de novembre 1927, Joseph Perret, président diocésain de l'Union catholique des Chefs de Famille, alerte les chefs de famille sur la promiscuité « très dangereuse pour la vertu »⁹⁵ des enfants de 10-13 ans. *La Documentation catholique* et la revue *École et Famille* considèrent que « la jeune fille a besoin d'apprendre à l'école la couture et les soins du ménage » [Rogers, Thebaud, 2010, p.78]. De son côté, Pie XI condamne toute coéducation des sexes fondée sur « un naturalisme négateur du péché originel » (encyclique *Divini illius Magistri*, 1929). SdF et GdF adhèrent pleinement à ce discours. Cependant, dès 1922, le scoutisme masculin accepta que de jeunes filles soient responsables des unités de louveteaux. En 1926, le commissariat au Louvetisme est confié à une femme, Louise de Grangeneuve, cheftaine de district à Bordeaux et assistante au camp-école de Chamarande (centre de formation des chefs et des cheftaines) [Scaillet, 2007, p. 88].

Or, les organisations communistes et socialistes en font, ou en feraient un élément central de leur éducation⁹⁶. C'est l'un des principaux reproches que des catholiques expriment dans l'enquête de l'Action populaire. La gémination est donc liée à la conviction que le communisme est néfaste parce qu'il déstructure non seulement la famille, mais aussi, et plus profondément l'ordre de la Création. Il est contre nature. Les témoignages cités dans l'enquête de l'Action populaire dénoncent la mixité qui règne dans les colonies de vacances ou les différentes structures de jeunesse communistes. Ce serait pour certains la cause de l'échec des colonies, car les parents n'y sont pas favorables⁹⁷. Or à la même époque, Danielle Casanova constate au congrès des JC de mars 1936 que les Jeunesses Communistes ont peu d'adhérentes, car les parents rechignent à accepter que leur fille fréquente une organisation mixte. C'est pour elle une des raisons qui conduit à organiser une structure féminine autonome.

Dans le scoutisme catholique, la séparation entre les deux mouvements est clairement établie. Et rien n'est fait pour promouvoir des activités communes. Au contraire, l'Union préconise la collaboration entre les garçons et les filles. Toutefois, pas question de tout mélanger. L'UJFF insiste pour qu'il y ait un local distinct pour ses adhérentes, car, si JC et UJFF doivent faire régner la fraternité « et la plus franche camaraderie, excluant toute vulgarité », les jeunes filles doivent « se sentir à l'aise, au milieu d'amies qui pensent comme elles » (p. 39).

⁹⁵ *Semaine catholique de Séez*, novembre 1927. Archives du diocèse de Rouen.

⁹⁶ Seuls les milieux de l'Éducation nouvelle sont acquis à la mixité, ainsi que quelques pédagogues et quelques enseignants proches des milieux socialistes. Ils voient dans la mixité un postulat de base de l'éducation des enfants, gage d'un bon développement de la société démocratique. Pour le reste, les expériences de mixité sont rares. Les Auberges de jeunesse laïques ouvrent aux garçons et aux filles, mais le public est constitué de jeunes gens et de jeunes filles, et non d'adolescents. De leur côté, les Faucons rouges, mouvement de jeunesse socialiste ouvert aux 6-16 ans, dérivé du scoutisme et créé en France en 1930 (5000 adhérents en 1936), font de la mixité un axe de leur méthode dont le but est une éducation prolétarienne, civique et militante. L'article 5 de la loi des Faucons rouges est ainsi très clair : « Nous, filles et garçons de la classe ouvrière, voulons être élevés ensemble ».

⁹⁷ « Une enquête sur le communisme », Action populaire, 1937, p.58.

Sous la plume des responsables des deux mouvements, nous retrouvons la même défiance vis-à-vis du féminisme. Il est le mauvais exemple de ce que doit être l'engagement des femmes. « Nous ne sommes pas des féministes arrogantes tirant vanité de leur participation à la vie politique du pays », dit encore Danielle Casanova (p. 17). L'UJFF est donc le mouvement qui doit permettre aux jeunes filles de sortir de ce carcan éducatif et professionnel. Jeanne Vermesch enfonce ainsi le clou en évoquant l'état de santé déplorable des jeunes travailleuses qui seraient pour un peu plus de la moitié d'entre elles mal nourries. Quant au travail, faute de formation adaptée, il est jugé abrutissant, ce qui entraînerait ensuite une mauvaise occupation du temps libre (fréquentation excessive du cinéma et des bals). Outre la reprise d'une revendication déjà présente depuis des décennies au sein de la gauche (journée de 8h, des loisirs sains), c'est bien les conditions de travail qui sont considérées comme la cause des problèmes et non une mentalité ou une culture sociale [Corbin, 2009]. Le thème des mauvais loisirs est partagé par les Guides de France. Mais la cause n'est pas tout à fait la même. Pour l'UJFF, le travail abrutissant et la mauvaise alimentation en sont responsables, alors que, pour les catholiques, c'est une mauvaise éducation morale qui conduit les jeunes filles à aller 4 fois par semaine au cinéma et à abuser d'excitants. Le rapport de la JOCF cité par Vermesch est la preuve pour l'UJFF que les conséquences sont bien partagées par celles qui veulent agir, quand bien même l'abus de café ne serait pas lié selon elle à une morale déficiente, mais parce qu'il permet de tromper la faim. Que faire alors quand on est une jeune fille communiste ? Collecter des vivres et des vêtements pour les enfants de familles durement touchées par le chômage, lutter contre les taudis, constituer des bibliothèques, développer les maisons de vacances, autant d'activités qui tranchent avec les activités purement politiques de la décennie précédente.

Il y a là un mélange de tradition (la femme est par essence vouée à la famille et à l'action sociale) et d'émancipation. Opposées idéologiquement, l'UJFF et les Guides de France ont en réalité la même conception de la femme, en parlent de la même façon et se rejoignent dans la mise en œuvre d'une éducation féminine. Leur connivence est perceptible dans les héroïnes modèles présentées en exemple aux jeunes filles où se croisent femmes de lettres (Mme de Sévigné ou Mme de Staël)⁹⁸ et aventurières (Maryse Bastié, Adrienne Bolland, Maryse Hiltz ou Hélène Boucher)⁹⁹. Danielle Casanova évoque au congrès de Marseille le cas des femmes avocats, ingénieurs, médecins, aviatrices, et bien sûr celui de Marie Curie et d'Irène Joliot-Curie¹⁰⁰. Les responsables guides vont également mettre à l'honneur des femmes engagées, actives et aventureuses, assez éloignées de la réalité de la condition féminine. Les guides trouvent donc de quoi s'inspirer auprès d'infirmières ou d'espionnes, d'aviatrices surtout (Léonie Vanhoutte, Geneviève Hennet de Goutel, Hélène Boucher).

⁹⁸ Casanova, p.7, Archives Pandor, u-Bourgogne.

⁹⁹ *Idem*.

¹⁰⁰ *Jeunes filles de notre pays*, rapport au VIIIe congrès de la Fédération des Jeunesse communistes, Marseille, 18-22 mars 1936, p. 9, Archives Pandor, u-Bourgogne.

À L'ASSAUT DE LA BANLIEUE

1-La banlieue : une terre de mission catholique

L'intérêt pour les quartiers populaires est une déclinaison d'un élan missionnaire dynamisé moins par les missions étrangères que par un éthos où fusionnent le catastrophisme (la société court à sa perte), le catholicisme social et la volonté de réaffirmer une éducation catholique. Comme le note Yvon Tranvouez, la fortune du thème de la « nouvelle chrétienté » a lieu au cours des années 1930 [Tranvouez, 1989, p.118]. « Les Scouts de France ont un certain nombre de troupes dans les faubourgs et les environs de Paris. Il serait de la plus haute importance nationale d'établir en face de la ceinture de troupe rouge une ceinture de troupe d'ordre », écrit le commandant Lhopital dans *Le Figaro*¹⁰¹. Rien n'exprime mieux la confrontation que cette remarque qui puise aussi dans l'imaginaire du cordon sanitaire face au péril communiste. Le père Lhande ne dit pas autre chose aux lecteurs des *Etudes* à propos des habitants ouvriers : « sur ces âmes froissées, rudoyées par l'échec de leurs expériences, une mystique exerce assurément plus d'influence qu'un avantage matériel. Voilà pourquoi les deux grandes puissances qui se partagent aujourd'hui les faveurs populaires, dans la banlieue et les faubourgs, sont la pseudo-religion communiste d'une part, et, d'autre part, la religion tout court »¹⁰². Dès lors, la banlieue se substitue aux contrées lointaines ultra-marines. Comme toute terre vierge, elle est disputée par des ennemis, en l'occurrence les communistes. Cela donne lieu à un récit non seulement sur la banlieue, mais aussi sur les résidents qui y habitent et sur les méthodes sociales utilisées pour les atteindre [Poulat, 1960]. La misère transparaît de tous les paragraphes du père Lhande : taudis, chaussée de terre boueuse, manque d'hygiène, enfants livrés à eux-mêmes par des parents qui travaillent ou qui sont malades. Le tableau est noir. La banlieue n'est ni la ville, ni la campagne, mais bien cet espace abandonné par les pouvoirs publics.

La banlieue et les faubourgs deviennent de nouvelles terres de mission. Plusieurs cadres des Guides de France sont engagées dans la paroisse Notre-Dame du Travail dans le 14^e arrondissement ou dans celle de Plaisance. L'action du Moulin-Vert de l'abbé Jean Violet à Vitry-sur-Seine [Gardet] ou celle de Madeleine Delbrêl à Ivry-sur-Seine est suivie par les Scouts de France et les Guides de France [Langlois, François, 2008]. Etienne Fouilloux parle même d'une véritable fascination qu'Ivry-sur-Seine exerce sur certains catholiques qui s'y investissent à partir des années 1930 [Fouilloux, 2008]. Le livre du père Lhande sur la banlieue fait sensation¹⁰³ [Bonafoux, 2014]. Il est complété par une série d'articles dans les *Etudes*. Il n'est pas inintéressant de s'arrêter sur certains aspects des textes du père Lhande. Le prêtre rend compte de ses visites des différentes communes dans une sorte de carnet de voyage. Les curés sont présentés comme de véritables défricheurs et bâtisseurs, inlassablement dévoués aux populations dans des conditions matérielles précaires. Les bâtiments sont des entrepôts, des amas de planches de bois, des gourbis très éloignés des églises de centre-ville ou de villages. On est ici dans un autre monde où la misère matérielle n'est

¹⁰¹ René-Michel Lhopital, Le communisme et la jeunesse, *Le Figaro*, 28 juillet 1927, Gallica.

¹⁰² Père Pierre Lhande, Le Christ dans la banlieue, *Etudes*, juillet 1928, Gallica.

¹⁰³ *Le Christ dans la banlieue*, Plon, 1927, 279 p. et une série d'articles dans les *Etudes* entre 1926 et 1928.

que l'expression visible d'une misère morale. Dans les pages de ces textes se dessinent l'image du missionnaire, le corps mû par une énergie virile et un ascétisme en partie contraint par les sacrifices. Il est plus proche de son frère d'outre-mer que du curé de paroisse. Le missionnaire incarne la masculinité catholique assez proche des critères de l'aventurier : endurant, sobre, dynamique, capable de résister physiquement au climat et aux maladies. La religieuse est plus volontiers associée à la maternité et à la transmission (l'enseignement), puisqu'elle est une femme [Rogers, 2014]. Agents civilisateurs, elles sont celles qui inculquent les bonnes manières. Les moyens mobilisés mélangent action sociale, action éducative et évangélisation, comme dans les stratégies missionnaires ultra-marines. Philippe Delisle [Delisle] évoque la place de choix de la figure du missionnaire dans la BD franco-belge des années 1930-1950. Les années 1930 constituent l'âge d'or de la presse missionnaire diffusée dans les patronages et les établissements scolaires avec un coefficient de lecteurs élevé. La « mission française et chrétienne » dans les colonies, « caractérise aussi la doctrine coloniale de la quasi-totalité des manuels de 1920 à 1959 » de l'école libre [Freyssinet-Dominjon, 1969, p.249]. Il n'est donc pas surprenant que Madeleine Delbrêl et ses compagnes fassent du père de Foucauld leur modèle [Rault, 2009]. Les enfants sont des « apaches » ou des « sioux », termes qui renvoient aux bandes délinquantes des fortifs du début au XXe siècle, mais aussi aux sauvages des contrées de l'Ouest américain [Perrot, 2007]. Le terme « sauvage », qui est plutôt employé sous la plume des missionnaires d'outre-mer, revient à plusieurs reprises, comme dans le cas des « sauvageonnes » d'Athis-Mons. Celles-ci « se civilisent chaque jour et gagnent en gentillesse sous l'influence de leurs deux gentilles institutrices »¹⁰⁴.

À la même époque, le peau-rougisme, qui avait eu la faveur de bien des fondateurs des Scouts de France, est finalement considéré comme un modèle inopportun par le père Sevin. Celui qu'il propose est celui du missionnaire. La banlieue est bien une terre de mission et plus généralement le scoutisme a pour but de reconquérir une France laïcisée. Le pape Pie XI n'avait-il pas justifié en 1925 cette orientation en s'exclamant à l'adresse des scouts venus en pèlerinage à Rome : « Soyez les chevaliers de l'Action catholique » ! Le père Sevin n'ignore pas que, si le chevalier peut plaire aux enfants et aux jeunes de la bourgeoisie, il ne dit rien à ceux des milieux populaires. L'Indien est pour eux nettement plus attrayant. L'article de 1922 est d'ailleurs une réponse à un chef de Lille qui demandait des précisions pour la mise en œuvre de la pédagogie. Faire du Peau-Rouge le premier scout sous le prétexte qu'il est proche de la nature, qu'il maîtrise des techniques woodcraft ou d'orientation et qu'il vit des aventures c'est fausser l'assise catholique du mouvement. Le père Sevin accepte qu'il y ait chez les Indiens des vertus, mais les vertus ne peuvent être naturelles sans la Grâce. Les Scouts de France peuvent bien utiliser ce folklore pour satisfaire ce que Sevin appelle « le goût inné chez l'enfant de l'extraordinaire ou du romanesque », les chefs ne doivent pas les y encourager.

La banlieue c'est la brousse, c'est la Chine « qui entoure Paris », pouvait-on lire dans le *Courrier du Rosaire* en 1899, expression reprise par le père Lhande dans *L'Église dans la banlieue*¹⁰⁵. Le catholicisme social s'enrichit d'une lecture territoriale [Coeuré, 2007]. Sur le terrain, les curés ont bien conscience des enjeux. L'Église ne découvre pas le monde ouvrier et l'encyclique *Rerum novarum* de 1891 a donné un

¹⁰⁴ Le Christ dans la banlieue, *Études*, juillet 1928, p. 183, Gallica.

¹⁰⁵ *Études*, janvier 1927, p. 406, Gallica.

« coup de fouet » (et une armature théorique) aux initiatives qui ont émergé dès les années 1830. La dynamique sociale se double d'une dynamique éducative. Les curés investissent beaucoup de leur énergie dans l'organisation de patronages pour les enfants. Les activités de loisirs complètent la formation religieuse. Mais dans les quartiers populaires, les curés ont aussi ouvert des cours du soir, des vestiaires ou des cantines et ils sont soutenus par des laïcs ou des religieuses (en particulier les Sœurs de Saint-Vincent de Paul) [Brejon de Lavergnée, 2018]. Cet engagement social est associé à la charité [Boissonnat, 1999]. Celle-ci est conçue comme l'Amour de Dieu donné à l'homme et la manière de la recevoir. La charité englobe toutes les vertus. Le témoignage du père Pierre Lhande fourmille de référence à la charité chrétienne et les jeunes y sont associés. C'est encore elle que le père Doncoeur¹⁰⁶ [Avon, 2001] met en avant comme moteur de la lutte contre le chômage au cours d'une conférence prononcée dans la Cathédrale de Reims le 15 janvier 1932¹⁰⁷. À cette date, il est devenu le mentor de la jeunesse catholique, en particulier de la branche aînée des Scouts (La Route, 17-21 ans), mais aussi de celle des Guides (Les Guides aînées, 17-21 ans). Déjà en 1927, il intervenait auprès des élèves de l'École Saint François de Salles de Dijon et leur donnait la tâche de reconstruire la Cité¹⁰⁸. En décembre 1926, il est avec des scouts à Savigny-sur-Orge pour célébrer Noël auprès des enfants et des jeunes¹⁰⁹. Depuis 1926, des routiers parisiens organisent des Noëls dans des quartiers populaires (à Juvisy en 1926, à Malakoff en 1927 et à Goussainville en 1928). Ils présentent un spectacle, parfois ils apportent des cadeaux, puis ils participent à la messe de minuit.

La concurrence avec le communisme n'est donc pas seulement idéologique. Involontairement, presque naïvement, les sources exposent le gouffre social entre les jeunes de la bourgeoisie et les habitants des banlieues populaires. Car ce sont systématiquement de jeunes étudiants qui apportent leur aide à l'animation des patronages ou des œuvres aux côtés des curés et des religieuses de la congrégation Saint-Vincent de Paul. Le modèle du XIXe siècle a la vie dure. Des volontaires des Grandes Écoles viennent instruire « les petits sauvages » de Bobigny. À Neuilly-Plaisance et sur le plateau d'Avron, de jeunes gens du groupe des Conférenciers populaires du collège Saint-Louis-de-Gonzague ont donné des conférences les jeudis soir de l'année 1926. Une d'entre elles était sur le scoutisme catholique, donnée par Pierre-Louis Levesque (1904-1989), qui avait adhéré au mouvement dès 1923. En 1926, il assistait le père Sevin lors du camp de formation de Chamarande. L'entre-soi n'est certes pas brisé, mais les efforts ne sont pas vains et quelques troupes, meutes ou compagnies sont créées comme à Rungis, Gentilly, Nanterre, ou dans le quartier de la Villette. Dans les grandes villes de province également des troupes sont ouvertes en banlieue à Rouen, à Saint-Étienne [Laneyrie, 1989], au Creusot, à Alès, à Carmaux, dans des zones industrielles du Nord et de l'Est ou encore à Lyon¹¹⁰.

¹⁰⁶ Le père Doncoeur a l'ambition de rénover la jeunesse et la chrétienté, de retrouver le lien organique entre le spirituel et le temporel que la République aurait, selon lui, distendu.

¹⁰⁷ *Église de Reims*, vie diocésaine, n° du 1^{er} mars 1932, p. 43, Gallica.

¹⁰⁸ La tâche d'une génération, *Bulletin de l'École Saint-François de Sales*, 19 février 1927, n°9, p.129-132, Gallica.

¹⁰⁹ L'Église dans la banlieue, père Lhande, *Études*, n° janvier 1927, p.172, Gallica.

¹¹⁰ Annuaire des Scouts de France, 1930, 241 p., Archives des Scouts et Guides de France.

2-Protéger et s'insérer dans la banlieue rouge : le rôle des jeunes communistes

Contrée lointaine pour les catholiques, la banlieue est un espace à fortifier pour les communistes [Fourcaut, 1980 ; Bellanger, 2020]. Ce sont de véritables espaces libérés, selon la formule de Sylvain Boulouque [Boulouque, 2007]. La JC s'intègre dans le dispositif de prise en main d'une commune conquise. Quant aux Pionniers, nous l'avons évoqué, plus haut, ils sont implantés surtout dans la banlieue rouge parisienne : Ivry, Villejuif, Viry, Clichy, Choisy, Orly. Ils s'intègrent dans l'ensemble des œuvres développées tout à la fois comme vitrine de la nouvelle société à bâtir et comme rempart protégeant le peuple de la bourgeoisie capitaliste. L'idéal et la stratégie d'action font du militant la figure modèle de la jeunesse communiste. L'usine est alors le lieu privilégié pour leur mission, au moins jusqu'au milieu des années 1930. Lors des discussions au sein du bureau régional parisien du 10 février 1931, en présence de Pierre Célor et Pierre Semard, Jean Charrière¹¹¹ évoque la nécessité de bien faire comprendre aux jeunes militants l'importance d'investir les syndicats et les secteurs industriels pour y côtoyer les jeunes ouvriers¹¹². Il cite surtout les secteurs des métaux et du bâtiment. Dans une lettre envoyée par la direction parisienne aux responsables du bureau régional du Languedoc, datée du 28 mars 1933, il est rappelé que les jeunes doivent être les animateurs de toutes les activités ouvrières¹¹³. Les galibots, trieurs et lampistes sont ici désignés comme les « premiers rangs de la bataille ». Les brochures fourmillent de ce genre de propos.

Mais ces missionnaires doivent se distinguer des missionnaires chrétiens. Ils sont laïcs et leur motivation relève bien de l'idéologie communiste. Le laïcisme est alors conçu comme une lutte contre la religion. Au début des années 1930, les jeunes communistes sont invités à lire les brochures de la collection antireligieuse éditée par le Bureau d'édition, en particulier deux numéros : *Le rôle social de l'Église* (n° 1, 1932) de Jean Baby et *La charité chrétienne* (1905) de Paul Lafargue, réédité en 1936¹¹⁴ qui avait été initialement publié en 1905 et réédité en 1936. Jean Baby y fustige la charité qui est un « grand danger », car elle sert à domestiquer les travailleurs. Elle est contraire à la solidarité. Encore en 1936, lors du congrès national des JC de Marseille, alors que les jeunes communistes sont invités à s'investir dans les actions sociales pour pallier les effets de la crise, les responsables tiennent à bien faire la distinction : « Charité ? Non : solidarité ! », car la charité est bourgeoise et tend à calmer la colère des « miséreux » alors que la solidarité prépare à l'action, selon Léonce Granjon¹¹⁵. Et Danielle Casanova¹¹⁶ explique que les actions d'aide sociale auxquelles devaient s'engager les membres de l'Union des Jeunes Filles de France naissante ne sont pas

¹¹¹ Pierre Celor (1902-1957), est alors un des secrétaires du Comité Central, Pierre Semard (1887-1942), après avoir été Secrétaire général du PC en 1924, reste membre du Bureau politique, Georges Jean Charrière (1908) est secrétaire de la 4^e Entente (Paris) des Jeunesses communistes.

¹¹² Procès-Verbal du Bureau régional du 10 février 1931, document dactylographié de 23 pages, p. 10 et 11, Archives Pandor, u-bourgogne.

¹¹³ Lettre dactylographiée de 3 pages du 28 mars 1933, Archives Pandor, u-bourgogne.

¹¹⁴ Paul Lafargue (1842-1911).

¹¹⁵ *Vive l'Union de la Jeunesse Française !*, rapport présenté au VIII^e congrès de la Fédération des jeunesses communistes de France, 1936, p. 26, Archives Pandor, u-Bourgogne.

¹¹⁶ Danielle Casanova (1909-1943), dentiste, militante communiste, membre de la direction des Jeunesses communistes à partir de 1934, chargée de créer l'Union des Jeunes Filles de France.

synonymes de charité, car elle est humiliante et qu'elle « enchaîne la jeunesse ». L'entraide sociale au contraire, incarne l'expression d'une « solidarité sociale qui reconforte »¹¹⁷. Danielle Casanova insiste encore en 1939 dans *Jeunes Filles de France* : « Nous ne faillirons pas à notre mission ! »¹¹⁸. L'argument irrigue les JC puisqu'il est repris dans un tract de la cellule de la Mutualité datée de 1934. Selon eux, l'amour du prochain sert en fait à maintenir le contrôle des patrons. Le raisonnement puise dans la logique de la lutte des classes : l'Église est l'alliée objective du capitalisme et ses valeurs servent à empêcher la classe ouvrière de s'exprimer et surtout de se libérer. Sans être au cœur de l'idéologie, ni même de l'éducation à transmettre, la lutte antireligieuse renforce donc l'éthos communiste d'une part, conduit, d'autre part, à faire des mouvements catholiques des ennemis. Elle se lie à cette éducation à la solidarité qui doit se concrétiser en particulier chez les Pionniers. Dans la note du 18 août 1928, on demande aux Pionniers de soutenir les malheureux enfants prolétaires, en particulier leur permettre de partir en vacances. En 1925, Galpérine proposait que les pupilles soient amenés dans un quartier bourgeois afin de le comparer à un quartier populaire, puis d'en tirer les conclusions sur les inégalités réelles. Les Pionniers sont invités à leur tour en 1928 à mener une enquête en ce sens.

La banlieue n'en est que plus fortement le terrain de l'affrontement, réel ou fantasmé. La mentalité des jeunes responsables communistes, façonnée par la lutte des classes, les conduits donc à distinguer leur propre modalité d'action de celle qui est assimilée à l'ennemi, la bourgeoisie et l'Église. Le poids des œuvres catholiques les oblige à l'élaboration d'un vocabulaire spécifique et à un discours concurrentiel.

¹¹⁷ *La jeunesse à l'assaut du vieux monde...*, rapport présenté au VIII^e congrès de la fédération des JC de France par Raymond Guyot, 1936, p. 27, Archives Pandor, u-Bourgogne.

¹¹⁸ N°37, juin 1939, p. 8.

3-Une masse populaire indifférente ou à peine effleurée

Les organisations de jeunesse communistes, socialistes ou catholiques (en particulier ici la JOC-F) ont assuré en partie l'organisation des jeunes ouvriers. Jusqu'aux années 1930, ces derniers sont dévalorisés, soumis aux corvées et à des bizutages dans les usines. Ils touchent un salaire d'apprenti et n'ont pas la capacité d'élire leur délégué. Leur sociabilité en dehors de l'usine se réduit essentiellement à la fréquentation des cafés [Pierrard, 1987 ; Sanchez, 2008].

D'un côté comme de l'autre, les efforts n'ont pas réussi à atteindre la masse des jeunes ouvriers. Les effectifs des JC et des Pionniers restent très réduits, jusqu'à l'embellie des années 1936-1939. Leur assise territoriale est elle-même contractée, pour l'essentiel en banlieue parisienne. Galpérine le constatait dès 1925, les jeunes eux-mêmes semblent indifférents aux mouvements de jeunesse communistes. L'austérité de la formation et des activités, la difficulté de trouver des cadres compétents, une inadéquation aussi entre la formule et les attentes des jeunes ouvriers se conjuguent pour réduire leur portée.

Le scoutisme, féminin comme masculin, malgré une croissance continue tout au long de l'entre-deux-guerres, ne fait guère mieux auprès du public ouvrier et plus globalement populaire (si on y ajoute les jeunes des emplois de manœuvres ou du tertiaire non qualifiés ainsi que les salariés agricoles). Après avoir connu quelques ouvertures d'unité dans des paroisses populaires, la croissance concerne surtout les enfants et les jeunes des classes moyennes et de la bourgeoisie. Comme avec les JC, le scoutisme est tributaire du nombre de cadres (les chefs et les cheftaines), de leur motivation, de leur dynamisme. Ajoutons les difficultés matérielles qui pèsent fortement sur l'organisation locale : trouver un lieu de réunion et l'entretenir, le coût du matériel de camping pour le scoutisme... Dans certains cas, ce sont les aumôniers qui ont créé les unités de recrutement populaire mues par leur adhésion au catholicisme social. Mais la naissance de la JOC en 1927, bientôt suivie de sa déclinaison féminine, va attirer les énergies du clergé pour cette forme d'action sociale en milieu ouvrier. Dès lors, c'est la JOC qui apparaît plus légitime à les encadrer.

Nous aimerions reprendre la réflexion d'Hoggart que nous avons cité plus haut. Elle permet d'aborder un aspect essentiel : la proposition pédagogique, les activités, la sociabilité que proposent ces structures répondent-elles aux attentes des jeunes ouvriers ? Autrement dit, sont-elles adaptées à des formes de sociabilité et à un capital culturel socialement situé ? Autrement dit, ces méthodes conviennent-elles mieux à des adolescents déjà « prédisposés », que ce soit sur le plan spirituel ou idéologique ? « Innombrables sont les témoignages de militants communistes empruntant au registre de l'évidence, de la nécessité, pour rendre compte de leur engagement dans les rangs partisans » [Ethuin, 2003, p. p. 148]

D'ailleurs le succès trouve aussi une partie de son explication dans les mêmes causes qui en expliquent les échecs. C'est la motivation de quelques cadres qui permet de rassembler des jeunes et de constituer un rayon JC ou une troupe scout. C'est l'intérêt bien compris des parents qui facilite l'adhésion de tel ou tel jeune. Philippe Laneyrie souligne avec justesse que certaines mères de milieux populaires ont réalisé que l'inscription de leur fils au scoutisme pouvait être bien plus qu'une simple distraction. Cela peut constituer un véritable investissement, offrant une sécurité morale et un réseau de relations [Laneyrie, 1991, p. 353]. Le succès des JC (moins des Pionniers) après 1936 est aussi lié à la compréhension par des adultes que le

mouvement s'inscrit dans une dynamique de luttes sociales dont on perçoit les fruits, au moins autant que l'attrait des activités sportives et ludiques.

Enfin, il est toujours difficile de bien mesurer l'investissement réel des adolescents et des jeunes mobilisés. À cet âge, l'indolence, parfois, l'immaturité aussi nuance l'intérêt pour une formation sociale et un engagement qui la concrétise. Les témoignages, qu'ils soient catholiques ou communistes, laissent entendre que la motivation était principalement axée sur les activités récréatives ou sportives ainsi que sur le plaisir de se retrouver entre amis. Les mémoires de militants évoquent le passage par la JC « au détour, comme un instant fugace » [Boulouque, 2004 p. 7 ; Manassis, 2023]. C'est aussi vrai de bon nombre d'anciens scouts ou d'anciennes guides, même si tous ces mouvements ont indéniablement généré des cadres syndicaux, associatifs, d'entreprises.

4-Culture historique et acculturation républicaine

Jean-François Sirinelli considère que l'entre-deux-guerres est une période d'enracinement d'une culture historique commune, qui se mue volontiers en roman national [Sirinelli, 2021]. L'école y joue un rôle fondamental. Elle trouve des relais auprès des institutions périscolaires. Les colonies de vacances, les Auberges de jeunesse, le scoutisme, par la pratique du camp d'été et de la randonnée, ont fait découvrir les petites patries comme la grande à leurs jeunes membres. Cette culture historique commune est aussi véhiculée par les JC. En cela, ils jouent leur partition dans cet enracinement. Les deux ont un grand sens de l'histoire. Celle-ci est conçue comme une clé d'explication du présent. L'histoire sert de modèle édifiant à destination des jeunes afin de les insérer à leur tour dans le projet de construction de la nouvelle société. Quelle est celle du socialisme ou celle de la Chrétienté, la visée intégraliste est évidente. Un régime d'historicité commun est élaboré, qui lie le passé au futur. La chaîne du temps est ainsi ininterrompue et l'anamnèse n'est pas figée dans la commémoration, mais dynamique, car productrice de sens.

Les JC mettent donc l'accent sur la révolution et les luttes sociales. Marie-Cécile Bouju emploie l'expression « historiographie komintérienne » pour désigner les éditions de livres d'histoire à partir de 1925 [Bouju, 2012]. Si la révolution de 1917 et l'histoire immédiate de l'URSS servent de référence jusqu'en 1935, les cadres enchâssent les luttes dans l'histoire de France. Dans un rapport de septembre 1925 envoyé à l'ICJ, Galpérine peut écrire à propos du travail effectué auprès des pionniers : « on leur expose les dates révolutionnaires le 1^{er} mai, le 14 juillet, Octobre »¹¹⁹. Les Pionniers sont eux-mêmes abreuvés de cette histoire au moins jusqu'en 1936. Le journal *Mon Camarade* consacre en avril 1935 la rubrique tenue par Jeanne Fanonnel¹²⁰ « À travers l'Histoire » aux batailles ouvrières (février 1848, révolution de 1917) ou à la Commune racontée par Jean Baby (mai 1935). À partir de 1936, ce sont des fictions historiques qui prennent le relais, mais qui ont en commun d'évoquer la misère du petit peuple (Gavroche de Victor Hugo, Charles Dickens).

L'histoire du mouvement ouvrier est celle qui permet de former les militants. Le front uni de la jeunesse préconisé en 1935 doit se faire « dans la lignée de Bara ou de 1871 »¹²¹. Jeanne Vermesch évoque les grandes dates de l'histoire fixant une geste populaire faite de luttes : la Révolution française, les Canuts, la loi de 1884. Globalement, le premier héros du panthéon communiste est le peuple [Poirrier, 1991]. Le Front populaire est alors un aboutissement et un commencement. La répétition fixe dans la mémoire quelques hauts faits qui construisent une culture historique communiste, non pas une alternative distincte du roman national, mais un roman national décentré. L'inflexion communiste porte aussi sur la culture régionale à partir de 1936, mais surtout de 1937. Les journaux communistes locaux ouvrent une rubrique dédiée [Poirrier, 1991] et les photographies des jeunes congressistes de l'UJFF en tenue régionale abondent dans le magazine *Jeunes Filles de France*. Le compte rendu

¹¹⁹ Rapport dactylographié de Galpérine sur le mouvement d'enfants en France, à l'ICJ, septembre 1925, 10 pages.

¹²⁰ Jeanne Fanonnel (1889-1982), institutrice.

¹²¹ Charte d'unité de la jeunesse laborieuse, résolutions de la JC, 1^{er}-3 mars 1935, Archives Pandor, u-Bourgogne.

déjà cité d'un des leaders de la Fédération Paris de la JC est symbolique de cette réorientation qui tend à lier un peu plus les jeunes communistes avec le patrimoine historique national et local.

C'est la chrétienté médiévale idéalisée qui sert de modèle aux Scouts de France. Dès le numéro 1 du journal *Scout de France*, le ton est donné. Un chevalier en cotte de mailles tient par les épaules un scout en uniforme. George Goyau, écrivain et membre du comité protecteur, signe un article dans *Le Correspondant* du 25 janvier 1921, au titre évocateur : « Une chevalerie : le scoutisme catholique ». Il écrit : « le scoutisme peut devenir un instrument de formation morale et de reformation morale, comme le fut au Moyen-âge la chevalerie, et la religion qui créa l'esprit de chevalerie ne fera que suivre ses propres traditions en travaillant à féconder l'esprit du scoutisme ». Le nom de scout a été préféré à celui d'éclaireur, car il provient du vieux français « escoute » que le chroniqueur Froissart (XIV^e s.) cite à plusieurs reprises. La France médiévale est une société d'ordre telle que le rêve de nombreux responsables. Le père Sevin écrit en juin 1922 dans *Le Chef* : « la chevalerie, institution d'origine militaire, n'atteint son apogée et son maximum de rendement moral que lorsque l'Église l'eut pleinement adoptée et sanctifiée. [...] N'ayant pas fait de coupures et de réserves dans cet héritage, nous pouvons dire : Tout ce qui est chevaleresque est nôtre [...]. Cependant, une restriction est à faire. Si l'âme de la chevalerie revit dans le scoutisme catholique, peut-on soutenir que les pratiques de notre vie de campeurs rustiques, tout ce qui constitue la trame de nos journées scoutées, connaissance de la nature, forestage, secourisme, orientation, nous viennent des preux d'autrefois, et qu'ils y soient nos modèles ? M'est avis qu'ils n'en avaient que médiocre souci, et leur métier était de guerre. [...]. Le modèle du scout, en ce sens c'est le colonial, l'explorateur, le missionnaire : un père De Foucauld, par exemple, pour ne citer qu'un nom récent et retentissant ».

Cette spiritualité catholique et chevaleresque est donc traduite en actes. Le nom des provinces renvoie à une organisation territoriale d'avant la Révolution. Les écussons, le choix de la croix potencée, la croix de Jérusalem, celle des Croisades, le cérémonial de la Promesse proche de l'adoubement, sans compter les dessins de Pierre Joubert¹²², c'est tout un environnement culturel dans lequel les jeunes sont plongés. Sur près de 300 groupes en 1930, 26 se nomment Jeanne d'Arc et 21 Saint-Louis. Bayard revient aussi souvent. Les Guides de France ne dérogent pas à la règle et Jeanne d'Arc est également une figure héroïque et modèle.

Il faut souligner que les deux mouvements ont contribué également à la redécouverte des petites patries en exhumant légendes locales et chants folkloriques. La randonnée et les connaissances techniques favorisent la connaissance du pays par le vécu concret au camp. L'étude du paysage, des rites et coutumes des provinces afin de passer les épreuves de classe et certains badges font des éclaireurs et des guides de véritables ethnologues et géographes. Une des épreuves du brevet « nature et civisme » consiste en effet à retrouver et à présenter un chant folklorique ou une vieille coutume provinciale. L'éducation civique fait l'objet d'épreuves de classe (aspirant, 2^e et 1^{re} classe) : « connaissance de l'histoire du drapeau », de la Marseillaise, « connaître

¹²² Pierre Joubert (1910-2002), membre des SdF. Il devient l'illustrateur des revues et des ouvrages du mouvement à partir de 1927, et celui des romans *Signe de Piste* à partir de 1937.

l'histoire de France », « choisir un grand Français (missionnaire, chevalier, savant, artiste) et raconter son histoire ». Le brevet citoyen est octroyé si le scout peut évoquer les institutions de la III^e République, des départements et les provinces de l'ancienne France. Les épreuves de classe et le brevet mettent également l'accent sur le régionalisme. Scouts et Guides sont d'ailleurs amenés à parcourir la France et à en connaître physiquement les paysages, les climats, la faune et la flore.

Mue par un patriotisme affiché et par une sensibilité prononcée pour l'ordre d'Ancien Régime, les Scouts de France et les Guides de France n'en sont pas moins apolitiques. Si la grande histoire nationale ou internationale sert à transcender l'engagement ou l'éducation, les deux mouvements n'en oublient pas l'ancrage local. Ces deux mouvements sont globalement attachés à un ordre civique fondé sur les hiérarchies naturelles. Si les cadres n'expriment pas d'opinions très claires sur le régime idéal, leurs inclinations les portent vers une république conservatrice avec à sa tête un vrai chef. Ils partagent plus clairement un rejet de la politique politicienne, celle qui bavarde, bref une forme d'antiparlementarisme. De leurs côtés, Pionniers et JC sont alignés sur l'idéologie communiste. La forme du régime républicain est donc clairement mauvaise, car bourgeoise. Seule la démocratie populaire sur le modèle de celle mise en œuvre en URSS incarne le régime idéal. Si leurs valeurs sont différentes de celles des républicains, les mouvements servent de matrice de comportements compatibles avec ceux attendus du citoyen [Denquin, 1996]. Les mouvements ont aussi joué leur partition dans la socialisation républicaine démocratique par le fonctionnement associatif. Les réunions, la prise de parole, le débat, les Assemblées générales, les conseils des chefs et des cheftaines ou ceux des comités centraux locaux ou nationaux pour les communistes sont autant de facettes de pratiques, certes très encadrées, qui acclimatent les jeunes à une forme de démocratie. Toutefois cet apprentissage a des limites. Les JC comme le scoutisme-guidisme sont des mouvements centralisés. Chez les communistes, elle est mise en œuvre dès le départ, mais surtout avec la bolchevisation imposée à partir de 1924. Les directives viennent d'en haut. Chez les Scouts de France et les Guides de France, elle l'est surtout à partir de 1930. La forme fédérative s'estompe au profit d'une organisation nationale plus centralisée. Les échelons intermédiaires (districts et provinces (régions chez les Guides)) conservent un peu d'autonomie et de capacité d'adaptation à la réalité locale, mais ont surtout comme rôle de s'assurer de la formation des cadres et du respect de l'orthodoxie pédagogique, comme les Équipes des Jeunesses communistes.

S'ACCLIMATER À L'HEURE DU MONDE OU L'OMBRE PORTÉE DE LA GUERRE

1-Antimilitarisme

Les études de Stéphane Audouin-Rouseau [Audouin-Rouseau, 2004] et de Manon Pignot [Pignot, 2012] ont mis l'accent sur l'impact de la guerre sur les enfants. Mobiliser aussi ceux qui étaient sujets d'une propagande spécifique, affectés par l'absence de leur père, et qui ont ainsi vécu le conflit directement. Qu'en est-il, la paix retrouvée ? Le pacifisme communiste s'inscrit dans une stratégie de conquête du pouvoir que Georges Vidal résume ainsi : « en temps de paix, affaiblir la défense nationale ; en temps de guerre, provoquer son effondrement afin de s'emparer du pouvoir » [Vidal, 2004]. S'entrecroise donc la volonté de lutter contre le militarisme, la nécessité de se positionner face aux autres mouvements de jeunesse et donner à la jeunesse communiste une assise idéologique. Le pacifisme permet ainsi de prendre le contrepied d'un patriotisme qui a conduit à la guerre. Il permet de donner du sens à un récit en construction, celui de la lutte des classes, en associant bourgeoisie et militarisme.

Jusqu'en 1935-1936, le PCF tente de subvertir la défense nationale, sans grand succès, et, malgré un appareil clandestin du parti dédié, une rubrique dans *l'Humanité* (« Dans l'armée ») et la création de quelques cellules dans des casernes. Les jeunes militants sont invités à mettre en place des actions auprès des conscrits dans la lutte antimilitariste¹²³ afin de « désagréger l'armée bourgeoise »¹²⁴. Dès leur création, les JC se sont engagées contre la mobilisation et le service militaire [Castaing, 1971]. Par la suite, en particulier à l'occasion de la guerre du Rif, les mots d'ordre sont réactivés. En 1925, lorsque Galpérine tente d'organiser les Groupes communistes d'enfants et surtout les Pionniers, il considère que la lutte contre la guerre (en particulier à ce moment-là, « celle du Maroc ») fait partie intégrante de l'éducation à leur délivrer¹²⁵. Trois ans plus tard, le bureau des JC envoie une lettre à chaque responsable en province dans laquelle sont exposés les moyens techniques (affectation d'un militant spécifique, matériel de propagande) pour organiser la campagne antimilitariste¹²⁶. La 14^e semaine internationale de la Jeunesse (2 au 9 septembre) la même année, doit être l'occasion d'une mobilisation contre « la guerre impérialiste et la préparation militaire »¹²⁷. La récurrence des efforts finit par enraciner cette dimension auprès des militants et des sympathisants¹²⁸, quand bien même les actions peuvent être limitées, comme le constate André Ferrat le 2 juillet 1932 : « les grandes manœuvres aériennes

¹²³ *Au pas de charge camarade*, Résolutions du Comité Central de la Fédération des Jeunesses communistes, André Marty, chef des Jeunesses communistes, 1931, p. 14, Archives Pandor, u-bourgogne.

¹²⁴ *Toi aussi, tu es un soldat rouge !*, p. 19, Fédération Nationale des Jeunesses communistes, 1930, Archives sur le site Internet Pandor, u-bourgogne.

¹²⁵ Rapport dactylographié de 10 pages, septembre 1925, de Galpérine, au nom de la commission nationale. Archives Pandor u-bourgogne.

¹²⁶ Lettre type du 21 avril 1928 envoyée à Georges Roudil de Lyon ; Maurice Moreau de Limoges ; Gaston de Lille ; à A. Givaudan de Marseille ; à Armand Didier de Nancy.

¹²⁷ Document dactylographié du SG de la Fédération des JC de France à tous les groupes de Pionniers, 18 août 1928.

¹²⁸ Encore en décembre 1936, des pionniers ont mené une campagne contre les jouets guerriers. *La Jeune Garde*, organe des jeunesses socialistes de la Seine. Rétronews.

n'ont pas donné lieu à l'action qu'on pouvait espérer, pas de progrès depuis 2 ans »¹²⁹. C'est l'occasion pour les JC et les Pionniers de reprendre leur lutte contre le scoutisme. Celui-ci est donc associé au militarisme, et c'est ce discours qui étaye les critiques communistes.

Pierre Lesage¹³⁰ évoque l'existence d'un camp scout près de Luchon où « les enfants font tout simplement la guerre » et au cours duquel les curés prononcent des discours contre l'URSS¹³¹. À qui fait-il référence exactement ? Peu importe, l'intention est là, associer scoutisme et militarisme. « Les curés prêchent la guerre sainte contre l'Union soviétique », écrit encore Marceau. Le discours est rodé : l'Église est pour la guerre, les communistes sont pour la paix. Le scoutisme catholique est alors réduit à une préparation militaire. Dans la brochure *Brisons la botte du militarisme*, écrite par Raymond Guyot en 1933, le scoutisme catholique est particulièrement visé. Il est associé à l'impérialisme, car il a participé activement à l'Exposition universelle coloniale de Vincennes de 1931. Selon le responsable communiste, le général Guyot de Salins¹³², chef des scouts, certifie lui-même dans le journal *l'Armée Moderne* (15 décembre 1931) que la méthode scout est une efficace préparation militaire et patriotique (p. 12 et 13). L'affirmation est donc irréfutable puisqu'elle vient du grand chef lui-même. Les responsables du scoutisme s'évertuent à rappeler que leur mouvement et la méthode ne peuvent pas être assimilés à une préparation militaire. Mais la confusion est facile. Des officiers sont chefs de troupe, de district ou cadres nationaux. Aux yeux du grand public, l'uniforme, les activités de plein air, le sens de la hiérarchie et le goût du défilé se confondent avec les usages de l'armée. Le journal *La Presse* publie, le 16 juillet 1927, une lettre du commandant Byrd adressée au commandant Lhopital et qui le félicite en précisant qu'il n'hésiterait pas « à prendre avec moi pour mon expédition polaire, un boy-scout », car ils feront de « bons aviateurs et de grands amateurs d'expéditions »¹³³.

Le thème est largement diffusé en province. À l'occasion du Jamboree scout de 1929, le journal des communistes de l'Aube, *La Dépêche de l'Aube* du 18 août 1929, publie un article ironique intitulé « Les GDV¹³⁴ au Jamboree ». Après avoir présenté la carrière militaire de Robert Baden-Powell, « vieille baderne de 72 ans », l'auteur de l'article, Raymond Guyot lui-même qui utilise alors son pseudonyme Marc Murmy¹³⁵, signale que la délégation française est emmenée par un officier, le commandant René-Michel Lhopital. Il ajoute que le maréchal Lyautey¹³⁶, « dont le nom évoque l'assassinat de milliers de soldats français et de paysans marocains dans le Riff en 1925 », a honoré la délégation de sa visite. Une citation du journal *Scout de France* du 15 juillet 1929 démontre que la mobilisation communiste est justifiée. On y apprendrait aux scouts

¹²⁹ Note confidentielle d'André Ferrat, 2 juillet 1932.

¹³⁰ Pierre Lesage (1917-2003), originaire de Tarbes, il devient Secrétaire régional après avoir été membre des Jeunesses communistes en 1933. Très actif dans la mobilisation pour l'Espagne républicaine, cet ouvrier mouleur-fondeur est réputé pour ses qualités d'orateur.

¹³¹ *Sous la botte du militarisme*, brochure du Parti communiste, p. 10 et 11, Archives Pandor, u-bourgogne.

¹³² Arthur Guyot de Salins (1857-1936), général, chef scout des Scouts de France 1922-1936.

¹³³ *La Presse*, Les boys-scouts à l'honneur, n°4535, samedi 16 juillet 1927, p. 4, Gallica.

¹³⁴ Gueules de Vaches : expression argotique qui désigne les officiers et les sous-officiers.

¹³⁵ Il utilise ce pseudonyme à partir d'octobre 1928, le précédent ayant été identifié par la police. Raymond Guyot a détourné le nom de Paavo Nurmi, coureur de fond finlandais sans lien avec le communisme, mais qui s'était distingué par ses records, notamment aux JO de 1924 à Paris.

¹³⁶ Hubert Lyautey (1854-1934), président d'honneur du scoutisme à partir de 1927.

que la Russie soviétique doit être considérée « avec dégoût et mépris ». Dans la suite de l'article, Marc Murmy invite les jeunes ouvriers scouts à mener la lutte révolutionnaire à l'intérieur des troupes¹³⁷. La charge est sans nuance et assez mal renseignée sur la réalité des adhérents du scoutisme catholique.

Selon Georges Vidal, le temps fort des mobilisations communistes se situe entre 1929 et 1933, le 1er août, à l'occasion de la Journée internationale d'action contre la guerre impérialiste et pour la défense de l'URSS. Des actions sont alors menées contre les manœuvres aériennes en zones urbaines [Vidal, 2004]. Les différents mouvements de scoutisme ont, en effet, été associés en 1931, aux exercices militaires à Nancy et à Metz dans le cadre de la défense passive. *L'Humanité* du 27 novembre 1931 consacre un encadré en première page aux manœuvres à Metz, avec une photographie montrant des scouts en action (simulation de secours aux blessés). Le texte est sans ambiguïté : « Depuis quelques jours à Metz des manœuvres civiles ont lieu. C'est-à-dire que, ainsi que le montre notre cliché, boy-scouts, pompiers et flics font des répétitions d'attaque par les gaz pour préparer l'opinion publique. Travailleurs alerte ! »¹³⁸. Enfin, un jeu de cartes postales reprend la thématique, dont une qui fait explicitement référence aux manœuvres de Metz de novembre 1931 et sur laquelle on voit des scouts défiler avec un masque à gaz. C'est dans ce contexte que les auteurs du numéro des *Cahiers du contre-enseignement prolétarien* consacré aux mouvements de jeunesse et aux patronages¹³⁹ ciblent particulièrement le scoutisme en reprenant une trame narrative qui avait déjà été utilisée au tout début des années 1920. Celle-ci associe le scoutisme à la bourgeoisie capitaliste, militariste et répressive, donc l'ennemi du prolétariat ouvrier. Des scouts n'ont-ils pas hésité, selon les auteurs des *Cahiers*, à renseigner les gendarmes en utilisant des sifflets pour leur indiquer l'emplacement de manifestants pacifistes à Dijon ? Que s'est-il passé exactement ? Les manifestants (5000 selon *L'Humanité*¹⁴⁰) protestaient contre la guerre à l'occasion des exercices présidés par le maréchal Pétain (alors inspecteur général de la défense aérienne), et organisés du 7 au 10 juillet 1932 (simulation de bombardement, exercice de couvre-feu)¹⁴¹. Les heurts se sont multipliés et ont fait 22 blessés, ce qui explique que la presse communiste ait relayé l'information [Tartakowsky, 1997]. Du reste, des manifestants empêchèrent les scouts de réaliser les opérations de secours prévues dans le déroulé des exercices de défense passive¹⁴². *Le Progrès de la Côte d'Or*, journal républicain radical, n'en fait pas mention, mais souligne en revanche que « les scouts, les guides, les éclaireurs unionistes et d'anciens éclaireurs de France [ont] fait de leur mieux pour la réussite de l'expérience de défense passive »¹⁴³.

¹³⁷ « Les GDV au Jamboree », *La Dépêche de l'Aube*, 18 août 1929, Site Internet Retronews, site de presse de la BNF.

¹³⁸ *L'Humanité*, vendredi 27 novembre 1931, Gallica.

¹³⁹ Les *Cahiers de contre-enseignement prolétarien*, Les organisations d'enfants, tome I, patronages, scoutisme, n° 13, juin 1933, Bureau d'édition, Archives Gauthé.

¹⁴⁰ « À Dijon, 5000 travailleurs manifestent contre les manœuvres aériennes et se battent contre les forces de police », *L'Humanité*, 9 juillet 1932, Gallica.

¹⁴¹ *Le Progrès de la Côte d'Or*, journal républicain radical. Il couvre les manœuvres aériennes dans ses numéros 189 (jeudi 7 juillet), 191 (samedi 9 juillet) et 192 (dimanche 10 juillet), Rétronews. À Chatillon-sur-Seine, un petit groupe dont une quarantaine de jeunes a bravé dans le calme le couvre-feu, mais a obtempéré quand les gendarmes leur ont demandé de rentrer.

¹⁴² *L'Humanité*, 9 juillet 1932, Gallica.

¹⁴³ N°192, dimanche 10 juillet 1932, Rétronews.

« Scoutisme école de guerre » reste le thème majeur de la dénonciation communiste, comme l'indique encore un tract édité par la cellule de la Mutualité des JC de 1934¹⁴⁴. Les mots d'ordre venus d'en haut sont bien relayés à la base. En 1932, Victor Brachelet (1883-1953) le maire de Somain, interrompt avec quelques militants une procession de scouts accompagnés du cardinal Liénart (à l'occasion d'un rallye provincial) aux cris de « À bas les scouts, À bas la préparation militaire, À bas la guerre ! ». Brachelet est, semble-t-il, particulièrement belliqueux. Cette intervention avait sans doute pour but de réaffirmer sa position face à de jeunes militants communistes qui s'étaient plaints de lui en mai 1930. Brachelet avait voulu organiser une fête de musique que les jeunes militants jugeaient d'inspiration bourgeoise¹⁴⁵. Toujours est-il que la procession scout est malmenée. C'est en tout cas ce que rapporte la revue *Le Chef*, revue des cadres SdF. Brachelet invite ensuite Lhopital à un débat contradictoire dans un café au cours duquel Lhopital tente, avec succès selon les sources scout, de démontrer que le scoutisme est justement un mouvement pacifique. *La Dépêche de Lille* qui relate l'événement, salue le chef scout qui a su tenir tête au chef communiste dans « cette citadelle révolutionnaire ». C'est l'occasion pour le père Sevin d'expliquer aux chefs comment mener un débat dans de bonnes conditions¹⁴⁶. L'ennemi, c'est le communiste, et le débat, une bonne formation civique.

Le récit de Georges Sadoul « Histoire d'un Boy Scout », publié dans *Mon Camarade* de juillet 1935,¹⁴⁷ constitue la synthèse parfaite de tout ce narratif. Récit édifiant pour le Pionnier rouge, il se divise en deux parties. La première met en scène la rencontre entre 20 scouts catholiques et deux Pionniers, un garçon et une fille d'à peine 13 ans. Ces derniers sont physiquement malmenés par les scouts et injuriés. En passant, la pureté des Pionniers est mise à l'épreuve par la brutalité des scouts. Le chef scout termine la confrontation par une déclaration méprisante à l'égard des Pionniers, les traitant de lâches, de sauvages et de Peaux-Rouges. Nous avons pu évoquer plus haut ce que signifie cette référence ainsi que la présence dans la presse catholique de ce type de confrontation, évidemment inversé (la violence communiste face au pacifisme scout). Mais le plus intéressant est contenu dans la suite. Georges Sadoul poursuit son histoire en décrivant un grand jeu organisé par ces scouts de la troupe Sainte-Thérèse de Lisieux menés par un certain Hubert et leur aumônier et qui consiste à jouer à la guerre dans le bois de Saint-Cloud, preuve que le scoutisme est une école de guerre (d'ailleurs des scouts protestants sont invités à y participer). Vient ensuite la description assez longue du jeu, au cours duquel les scouts creusent des tranchées et surtout « en remuant la poussière, on faisait de véritables nappes de gaz asphyxiant et les scouts, pour se protéger, se servaient de leur foulard comme de masque à gaz ». Cette référence n'est sans aucun doute pas anodine et renvoie donc aux exercices du début de la décennie que nous venons de rappeler. De nouveau l'association des scouts aux exercices militaires vient rappeler aux Pionniers que c'est leur méthode qui est la plus saine, qu'ils sont bien pacifistes. D'autre part, référence explicite aux exercices militaires et à la photographie de scouts portant un masque à

¹⁴⁴ Tract PCF, 1934, Archives du Réseau Baden-Powell.

¹⁴⁵ L'épisode est rapporté par Yves Le Maner dans la notice du Maitron consacrée à Victor Brachelet.

¹⁴⁶ *Le Chef*, juin 1932, n°94, Archives des Scouts et Guides de France.

¹⁴⁷ « Histoire d'un Boy Scout », par Georges Sadoul, *Mon Camarade*, n°12, juillet 1935, Gallica.

gaz qui a circulé dans la presse, elle l'est aussi à l'attaque des gaz, un des aspects les plus terrifiants de la Grande Guerre.

Le récit prend ensuite un tour tragique, puisque la terre des tranchées s'effondre sur de jeunes scouts. C'est la panique et tout le contenu manichéen se révèle : l'aumônier endormi qui ne fait rien, les techniques scoutistes inutiles (Hubert veut réanimer les victimes sans succès), les deux bons ouvriers qui passent par là et qui sont les seuls compétents pour déblayer la terre. Le drame aboutit à son paroxysme quand on sort du piège deux scouts décédés. Cette histoire occupe la page de droite et celle de gauche est titrée « Nous haïssons la guerre ». La phrase « Non la guerre n'apporte rien de bon pour les enfants de paysans et d'ouvriers » commence la rubrique consacrée à la vie des enfants pendant la Grande Guerre (évacuation, bombardement, pénurie, absence du père). Le montage est parfait : d'un côté des scouts qui jouent à la guerre, de l'autre les méfaits de la guerre.

En conclusion de ce paragraphe, nous pouvons remarquer l'antimilitarisme récurrent dans les organisations de jeunesse communistes. La répétition de l'argumentaire, qui associe scoutisme et guerre, a pu convaincre. Il permet aussi de mieux se définir et les quelques témoignages de *Mon Camarade* laissent entendre que les Pionniers y adhèrent, même si souvent cela se réduit au slogan « À bas la Guerre », parce que celle-ci, finalement est assez éloignée de l'horizon d'un adolescent de 13 ans au début des années 1930 (ce qui est assez vrai aussi des scouts). L'antagonisme est en tout cas bien réel et redouble donc entre 1931 et 1935. Il faut mettre en vis-à-vis cette campagne médiatique communiste autour du thème « scoutisme école de guerre » et celle des catholiques sur les Pionniers et les Faucons rouges, évoquée plus haut sur le thème « un scoutisme rouge athée, subversion de la méthode ».

2-Internationalisme et fraternité mondiale

La dimension internationale est au cœur des activités comme des discours de l'Internationale communiste des Jeunes. Les congrès mondiaux sont évoqués régulièrement, insérant donc la vie des rayons dans celle plus vaste de toutes les jeunesse communistes du monde. Pendant 15 ans, jusqu'au milieu des années 1930, les activités des Pionniers soviétiques ou la mise en œuvre des politiques culturelles ou éducatives en URSS sont présentées en France. Le modèle soviétique est évoqué à l'envi. L'Armée rouge ne fait pas la guerre, elle défend le mouvement révolutionnaire¹⁴⁸. Staline est « le chef aimé de la jeunesse mondiale » pour Raymond Guyot¹⁴⁹. De nombreuses brochures rédigées par des Soviétiques sont publiées en français. Les Pionniers soviétiques font l'objet d'articles réguliers qui en dressent l'éloge tout autant qu'ils les instituent aux yeux des Français comme l'exemple même de l'organisation de jeunesse communiste. Indéniablement, le regard se porte vers Moscou et l'URSS. La patrie du socialisme est aussi la patrie de la bonne formation des jeunes. Ainsi, en 1929, une brochure évoque les Pionniers et le 1^{er} congrès des enfants prolétariens, organisé à Moscou les 23 et 24 août. La jeunesse soviétique est une jeunesse heureuse, comme Maurice Thorez le souligne dans son discours au congrès de l'UJFF, le 20 mai 1939 : « de nombreuses jeunes filles soviétiques s'adonnent aux joies de l'aviation et du parachutisme »¹⁵⁰. Au même congrès, on fait la lecture d'une adresse des jeunes filles d'URSS à celles de France. Raymond Guyot souhaite qu'on alerte les jeunes en 1933, car la guerre antisoviétique rôde¹⁵¹. Le philosoviétisme est très prégnant. L'évocation des congrès renforce la conviction que l'engagement des jeunes doit aussi avoir une résonance internationale. Comment, concrètement ? Ce n'est pas clairement identifié, mais cette récurrence des références assure toutefois une ouverture réelle et la diffusion d'une forme d'éducation à la solidarité internationale qui trouve par deux fois un terrain d'engagement : lors de la guerre du Rif, puis lors de la guerre civile espagnole.

L'anti-impérialisme¹⁵², outre qu'il dénonce la colonisation, permet de présenter des territoires outre-mer, surtout le Maroc dans la seconde moitié des années 1920. Toutefois, l'engagement contre la guerre du Rif trouve peu d'échos à la base, et l'appel des JC aux jeunes conscrits n'est guère suivi [Poggioli, 2020]. C'est donc un monde d'inégalités, de luttes et de domination qui apparaît au fil des articles. La grande affaire à partir de 1936 est la guerre d'Espagne. « La France est « électrisée par l'événement ». L'Espagne est au cœur des meetings de la gauche » [Vigreux, 2016]. Les jeunes y sont activement sensibilisés. C'est donc les intégrer dans une dimension internationale particulière dans laquelle l'antifascisme n'est plus de l'ordre de

¹⁴⁸ *Toi aussi, tu es un soldat rouge !*, brochure des JC 1930, 28 pages, Archives Pandor, u-Bourgogne.

¹⁴⁹ *La voie du Salut de la jeune génération*, Archives Pandor, u-Bourgogne.

¹⁵⁰ L'émouvant discours de Maurice Thorez, *Jeunes filles de France*, n°37, juin 1939, p. 4, Gallica.

¹⁵¹ *Brisons la botte du militarisme*, Archives Pandor, u-Bourgogne.

¹⁵² Dès septembre 1924, les JC sont mobilisées contre la guerre du Rif. Cette mobilisation s'intensifie après que la France a envoyé son armée au printemps 1925. Si le colonialisme est assimilé à l'impérialisme, la mobilisation est aussi associée à l'antimilitarisme que nous avons évoqué plus haut [Quashie-Vauclin, 2009, p. 37-38]. L'exposition coloniale de Vincennes de 1931 donne de nouveau lieu à une mobilisation qui vise surtout à en dénoncer le caractère impérialiste. La contre-exposition est mise en avant, sans véritable succès [Ruscio, 2009].

l'incantation, mais une réalité sanglante. C'est un appel à la mobilisation pour aider les républicains espagnols, mais surtout le Front populaire et la bonne civilisation. La brochure « L'héroïque jeunesse d'Espagne nous appelle » est ainsi éditée en 1936 par la Fédération des jeunesses communistes de France. En 1937 au IXe congrès des JC, les jeunes sont invités à soutenir l'Espagne Républicaine et ainsi défendre la paix¹⁵³. Des Pionniers de la Seine et des membres des Jeunesses socialistes ont ainsi collecté 900 francs pour un avion sanitaire. En outre, le thème de l'Enfance malheureuse est lui aussi récurrent. La guerre d'Espagne lui donne une actualité brûlante et ce sont 10 000 enfants espagnols qui sont accueillis en France. Cette amitié est largement valorisée, car elle est la solidarité en actes, la concrétisation de l'internationalisme, ce qui n'échappe pas à l'équipe de rédaction de la *Jeune Garde* dans sa rubrique en commun : « il faut que la Jeunesse espagnole sache que tous les jeunes prosos sont avec elle dans la lutte »¹⁵⁴.

Les jeunes filles de l'UJFF sont également mobilisées¹⁵⁵. « Avec ardeur, les foyers de jeunes filles ont collecté des dizaines de milliers de francs, tricoté des vêtements chauds pour les miliciens et pour les enfants espagnols », expliquent Jeanne Vermesch, Danielle Casanova et Claudine Chomat au cours du congrès constitutif de l'UJFF de décembre 1936¹⁵⁶. En 1938, une brochure spéciale intitulée « L'Espagne et nous », service d'information du comité franco-espagnol, est éditée afin de donner aux militants de quoi alimenter leurs discussions¹⁵⁷. Encore au début de 1939, les adhérentes de l'UJFF peuvent lire dans *Jeunes filles de France*¹⁵⁸ un article sur le massacre de Santa-Coloma et un second de Danielle Casanova intitulé « Scènes de souffrances à la frontière des Pyrénées », complété d'une photographie de femmes avec leurs enfants, destinée à « émouvoir les jeunes militantes ». Les communistes exaltent la solidarité internationale contre le danger fasciste. Certains vont traduire concrètement cet élan en rejoignant les Brigades internationales. Les JC ou les Pionniers ont-ils préparé leurs adhérents à prendre les armes ? Les motivations évoquées par Rémi Skoutelsky dans son étude sur les volontaires ne sont pas toujours très précises au-delà d'une solidarité brute, spontanée. Cependant, il constate que les structures de jeunesse ont pu préparer le terrain plus ou moins directement, puisque 49% à 58% des volontaires sont membres du PCF ou des JCF [Skoutelsky, 1997]. La médiatisation de la guerre d'Espagne est l'illustration de la lutte dans laquelle les jeunes communistes sont engagés. Celle-ci n'est plus de l'ordre du discours. D'une certaine façon, c'est l'histoire de la lutte des classes non plus dans l'ordre du discours, mais dans la réalité du temps présent.

Alors que, pour les jeunes communistes, l'heure du monde est tragique parce qu'elle est celle de la lutte, de la confrontation, pour les scouts, elle est festive et pacifique. Jamboree. Rassemblement festif. Ce nom s'est imposé au point de se

¹⁵³ *Au service de la jeunesse française*, brochure de 50 pages, IXe congrès de la Fédération des Jeunesse communistes de France, 11-14 juillet 1937, p. 15, Archives Pandor, u-Bourgogne.

¹⁵⁴ *La Jeune Garde*, 5 février 1937. Rétronews.

¹⁵⁵ Vive de le Ve congrès de l'Union des JC de la banlieue est de Paris, 19-20 juin 1937, p.9, Archives Pandor, u-Bourgogne.

¹⁵⁶ *L'Union des Jeunes Filles de France*, rapports présentés par Danielle Casanova, Jeanne Vermeersch et Claudine Chomat, 26-27 décembre 1936, Paris, p. 15, Archives Pandor, u-Bourgogne.

¹⁵⁷ Archives départementales de Seine Saint-Denis.

¹⁵⁸ *Jeunes Filles de France*, n°33, février 1939.

confondre avec son concept. Qu'importe dès lors sa véritable origine, Américaine pour certains, Zoulous pour d'autres, le terme évoque l'universalité du scoutisme. Fraternité et paix internationale ? Comment elles ont pu devenir synonymes de scoutisme ? Les Scouts de France et des Guides de France en semblent *a priori* assez éloignés tant par leur patriotisme affirmé que par un catholicisme intégral difficilement compatible avec l'œcuménisme et le dialogue interreligieux. Et leur anticommunisme avéré tend à rendre suspect le terme « international », car associé justement au régime de l'URSS et à son épigone français. Le mot est en fait compris par les responsables des Scouts de France et celles des Guides de France comme une relation entre les nations et non un effacement des nations au profit d'un mouvement à l'échelle mondiale. La dimension nationale et la dimension internationale sont complémentaires, et non opposées, comme la méthode éduque l'individu et l'individu dans la société (la nation représente l'individu, l'internationale, la Société des Nations). De la création du mouvement scout par Baden-Powell jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, cinq jamborees ont été organisés. En 1920, il s'est tenu à Londres (Olympia), puis en 1924 à Ermelunden, au Danemark, en 1929 à Birkenhead, au Royaume-Uni, en 1933 à Gödöllö, en Hongrie, et finalement en 1937 à Vogelenzang, aux Pays-Bas.

Baden-Powell part en tournée autour du monde en 1912 et il a l'occasion de voir que le scoutisme a été adopté dans plusieurs pays de cultures et de religions différentes. Il cherche alors à créer une fraternité scoute mondiale. La violence de la Première Guerre mondiale, son étendue, son cortège d'horreurs dissimulées derrière les mythes patriotiques ne lui ont pas échappé. L'anniversaire des dix ans du scoutisme donne l'occasion aux responsables du scoutisme britannique d'imaginer sans doute dès l'année 1916 un rassemblement festif. La guerre les oblige à en reporter la tenue. C'est ainsi que le premier Jamboree est organisé en 1920 à l'Olympia Hall de Londres, en Angleterre. Un Jamboree est avant tout un camp scout. On y campe en délégations pendant une dizaine de jours. La journée est remplie soit par des activités scoutiques traditionnelles (comme le travail du bois, la navigation ou la cuisine de trappeur), soit par des rencontres avec les autres scouts et les incontournables échanges de foulards ou de badges. Les temps forts qui rassemblent tout le monde s'effectuent dans de grandes arènes. Défilés des délégations, discours, spectacles alternent et exaltent la fraternité (en 1920, les Écossais donnent un spectacle tiré d'un épisode de la « Dame du lac » ; la délégation de la Jamaïque présente les costumes tribaux des Indiens arawaks). Baden-Powell, ainsi que tous les responsables des mouvements scouts, assigne aux jamborees le rôle privilégié de concrétiser l'éducation à la paix. Si bien qu'un diplomate anglais note en 1929 que le Jamboree est « la représentation vivante et active de la Société des Nations »¹⁵⁹. De même, Baden-Powell explique en avril 1933 : « Si la SDN veut atteindre son but qui est d'instaurer la paix, il est essentiel qu'elle ait derrière elle la volonté des peuples sur cette question »¹⁶⁰. Cette analogie n'a pas échappé à Marc Sangnier, apôtre catholique de la paix et initiateur des Auberges de Jeunesse. Son article titré « Les Scouts doivent être des travailleurs de la Paix », publié dans son journal *L'Éveil des Peuples*¹⁶¹ à l'occasion du Jamboree de 1933, milite pour que la méthode scoute soit tournée vers le service de la paix. Et d'ajouter que ces actions seraient le meilleur moyen de gagner les milieux prolétariens

¹⁵⁹ *Journal de Rouen*, juillet 1933, Archives départementales de Seine-Maritime.

¹⁶⁰ *Journal scout universel*, n°50, avril 1933, Bureau Mondial du scoutisme.

¹⁶¹ *L'Éveil des Peuples*, n°43, 27 août 1933, Gallica.

parce qu'elles assureraient une réconciliation entre les hommes, autrement dit un moyen de casser la théorie de la lutte des classes.

Les responsables scouts se posent alors comme les garants d'une bonne entente entre les jeunesse du monde. La réussite de l'entreprise est indéniable. En plongeant les garçons dans un monde clos, en permettant la rencontre de l'Autre, le Jamboree illustre concrètement la diversité du monde. La découverte réciproque est conçue par les dirigeants comme bien plus éducative que de longs discours ; en partageant jeux et spectacles, les garçons apprennent à mieux se connaître. Mentionner la SDN n'est pas juste un « truc » de journaliste. C'est aussi insister sur l'égalité de tous les membres de la fraternité scoute telle qu'elle s'exprime au cours des Jamborees.

Les responsables du scoutisme sont tous très attachés au patriotisme, que ce soit en France ou dans les autres pays, et *a fortiori* au sein du Bureau international fondé en 1920 par Baden-Powell (il devient le secrétariat de l'Organisation Mondiale du Mouvement Scout fondée en 1922). Le comte Téléki, chef de camp du Jamboree de 1933 (Gödöllö), écrit : « Les jeunes gens qui viennent chez nous [...] sont tous pénétrés de l'amour de leur patrie »¹⁶². Un aumônier Scout de France remarque ainsi à propos du Jamboree de 1933 : « Nous avons entendu, de-ci, de-là, des personnes qui ne connaissent pas bien les scouts, exprimer la crainte que ce grand rassemblement mondial (Gödöllö) provoque chez nos jeunes Français je ne sais quel pacifisme international et trompeur [...] néfaste à leur patriotisme. Quelle erreur ! Au Jamboree, chacun garde sa nationalité » [Chabrier, 1995].

Les Jamborees lient des identités nationales différentes, montrent que le scoutisme est unique et unifié par la méthode et l'idéal, mais qu'il prend en compte toutes les différences de religions et de cultures. De là, la valorisation des particularités culturelles à travers les spectacles ou les installations sous le couvert d'un uniforme et d'une loi commune. D'ailleurs, l'habitude est prise de construire un portique particulier à l'entrée de chaque camp de délégation. Certaines troupes n'hésitent pas à réaliser une véritable œuvre d'art. Quelques membres de la délégation française édifient une tour Eiffel de 16 mètres de haut avec 750 bâtons et un kilomètre de ficelle au cours du Jamboree de 1929 à Birkenhead. Les ouvrages souvenirs, tels que *The Jamboree Book* (1920) et le *Gödöllö Memorial Book* (1933) se plongent dans les détails des préparatifs. Ils insistent particulièrement sur le rôle des scouts dans l'édification des infrastructures, ce qui permet de mettre en avant le savoir-faire et l'économie des moyens. Au Jamboree de Gödöllö, les tribunes qui servirent à accueillir le public furent construites par douze éclaireurs charpentiers et l'installation électrique fut mise en place par soixante éclaireurs (qui plantèrent des centaines de poteaux et tendirent des kilomètres de câbles).

Les responsables des Guides de France sont restées très attachées aux liens qui les unissaient avec le guidisme anglais, puis avec tous les autres mouvements [Wittemans, 2015]. C'est pourquoi elles participent aux Conférences mondiales, dont la première se tient en 1920 (Lady Baden-Powell a créé le Girl Guide International Council l'année précédente). Renée de Montmort assure la fonction de commissaire internationale jusqu'en 1930 et elle a à cœur de faire rencontrer les guides françaises

¹⁶² Livre commémoratif du Jamboree de Gödöllö, Hongrie, 1933, Archives des Scouts et Guides de France.

et les éclaireuses européennes. En 1926, la directrice du service outre-mer du guidisme anglais, Katharine Furse, rédige un mémoire en faveur d'un organisme permanent. Elle obtient la création de l'AMGE (Association mondiale des guides et éclaireuses) en 1928 au cours de la 5^e conférence internationale guide. S'il n'y a pas d'équivalent au Jamboree pour les guides et les éclaireuses, quelques rassemblements d'importance symbolisent l'éducation au sens international. Ainsi, en 1924, la Conférence internationale qui a lieu à Foxlease réunit 1000 guides dans un camp. En 1939, 4000 guides et éclaireuses se retrouvent en Hongrie pour le premier camp mondial de l'AMGE nommé le Pax Ting (parlement de la paix). Cette éducation passe aussi par les épreuves de classe, car, pour devenir guide de 2^e classe, il faut savoir ce qu'est l'AMGE, le rôle de la Conférence mondiale (qui se réunit tous les trois ans). Elle doit enfin pouvoir décrire l'insigne mondial (un trèfle doré sur fond bleu qui symbolise les trois axes de la promesse et la paix).

Cette dimension internationale prend aussi la forme du colonialisme [Harang, 2010]. Le colonialisme, compris comme une adhésion au projet colonial français, est alors largement partagé par les Français, quels que soient leur milieu social et leur aspiration politique. Il n'est pas contestable pour les citoyens de la République que la France a eu intérêt à conquérir des territoires outre-mer (en Afrique et en Indochine) afin d'affirmer sa puissance et parce qu'elle avait aussi une « civilisation » à offrir à ceux qu'on appelle alors des indigènes. Il n'est pas contestable non plus que la France doive donc administrer un vaste empire rassemblant des colonies aux statuts divers, mais qui ont en commun de mettre les populations qui y vivent sous son autorité. L'attitude des Français, dont la quasi-totalité n'a jamais mis les pieds dans une colonie, oscille entre ce qu'on appelle le « racialisme » (la conviction qu'il y a différentes races humaines et que certaines sont supérieures aux autres) et un certain paternalisme (les colonisées sont vues comme de grands enfants dont il faut prendre soin et qu'il faut éduquer). Les Français sont aussi mobilisés en faveur des colonies lors d'événements particuliers, comme l'exposition coloniale de Marseille en 1922 et surtout celle de Vincennes en 1931 (8 millions de visiteurs). Les éclaireurs peuvent y entrer gratuitement s'ils sont en uniforme et une petite délégation d'éclaireurs de Madagascar put également s'y rendre. Le scoutisme et le guidisme baignent complètement dans cette « culture coloniale ». Le cardinal Lavigerie, fondateur des Pères Blancs est à l'honneur dans le scoutisme, mais il n'est pas le seul héros colonial. L'explorateur Savorgnan de Brazza, le maréchal Lyautey, résident général au Maroc, et surtout Charles de Foucauld sont exemplaires, car leur vie de catholique s'accomplit dans l'action qu'ils menèrent pour faire rayonner la « civilisation française et catholique ». Pour le scoutisme en France, Lyautey est d'abord un ami, membre du comité de patronage des Éclaireurs de France, puis président d'honneur des Éclaireurs de France, des Éclaireurs unionistes et des Scouts de France. Présent au gala du Trocadéro des Scouts de France le 12 décembre 1928, il préside encore la Conférence internationale sur le scoutisme colonial de 1934.

L'Empire a donc une valeur pédagogique que les responsables ne vont pas manquer de rappeler à commencer par Jacques Sevin qui développe longuement cette vision impériale dans un article de la revue *Le Chef*, intitulé « Colonialement, programme pour 1930 »¹⁶³. Jacques Sevin y explique que le mouvement doit retrouver

¹⁶³ 15 janvier 1930, 9^e année, n°69, Archives des Scouts et Guides de France.

l'esprit colonial pour poursuivre sa progression en France. Pour commencer sa démonstration, il évoque Lyautey : « Lors d'une conférence devant des lycéens d'Oran en 1907, il disait : « Je suis un colonial convaincu, non pas seulement par goût des aventures et des voyages, mais parce que j'ai découvert dans nos colonies la plus belle école d'énergie, où se forment et se renouvellent les caractères, comme dans un creuset ». La pratique coloniale du scoutisme, c'est donc la vie de plein air qui fait des garçons des hommes vigoureux ; mais aussi la connaissance des colonies françaises. « Tous ces peuples-là sont nôtres, sont nous, ils sont « la France des cinq parties du monde », et nous ne les connaissons pas », écrit-il encore, souscrivant ainsi à l'image de la plus grande France et à l'idée assimilationniste. Il n'est pas question de faire des coloniaux pour autant. Des missionnaires, si possible, mais le soutien à l'empire colonial n'a pas de but politique. Il suffit de feuilleter le manuel *Étapes*¹⁶⁴ de Pierre Delsuc¹⁶⁵ pour s'en convaincre. Il y a bien plus de pages consacrées à l'histoire de France, et particulièrement à la chevalerie, qu'à la colonisation. Et encore, celle-ci est abordée sous l'angle de l'aventure : la mission Baratier (mission d'exploration du Congo au Nil) est évoquée au début du chapitre consacré à la santé et aux exercices physiques pour introduire l'idée que ces exercices permettent de développer la force physique, la capacité de résister aux maladies, la coordination entre les différents membres du corps.

¹⁶⁴ Delsuc, Pierre. *Étapes*. 1938, 336 p., Musée National de l'Éducation.

¹⁶⁵ Pierre Delsuc (1902-1986), avocat, chef de groupe à Paris, il prend la responsabilité de la formation des chefs au sein des SdF au début des années 1930.

CONCLUSION

Une guerre froide ? Elle est bien réelle et précoce. En 1936, le journal *La Croix* qualifie la main tendue communiste de bluff. Dans le scoutisme, le communisme a toujours été condamné. Dans le communisme, le scoutisme est considéré comme un mouvement militariste, bourgeois et prônant l'individualisme. L'antagonisme a été stimulant. Du côté communiste, la fascination qu'exerce le scoutisme conduit à y puiser certaines méthodes pédagogiques. Les actions de solidarité orchestrées par les jeunes communistes interrogent la charité à concrétiser au sein de la branche aînée du scoutisme. Dès lors, la banlieue devient le terrain d'un affrontement fantasmé. Elle est une terre de mission où la pédagogie s'accomplit et où se forge le militant et la militante. La propre histoire institutionnelle influe sur ces deux jeunesses. La dynamique du catholicisme social interroge la méthode scout et ses finalités. Le revirement de la main tendue et du front uni contre le fascisme oblige à mieux intégrer les loisirs et les préoccupations pédagogiques au sein des jeunesses communistes. En cela, les années 1930 sédimentent des attitudes et des discours sur l'Autre. Et, comme souvent, définir l'Autre c'est aussi se définir soit.

Si la guerre froide est définie entre autres par sa dimension internationale, alors utiliser l'expression pour qualifier les relations entre scoutisme catholique et jeunesse communiste n'est pas galvaudée. Dès les années 1920, ils ont bien conscience que la lutte a une dimension transfrontalière. Les JC et les Pionniers regardent vers l'URSS, le modèle, et la lutte des classes à laquelle ils se doivent de participer est internationale. L'engagement contre le fascisme et auprès des Républicains espagnols galvanise cette ouverture au monde. De leur côté, les SdF et les GdF, bien qu'ils soient acquis au patriotisme, valorisent la fraternité mondiale scout à travers leurs revues ou la participation à des rassemblements. Leur adhésion à un catholicisme ultramontain renforce cette orientation.

Trois mouvements scandent cette période. Entre 1920 et 1927, d'une certaine façon c'est la préhistoire. Les mouvements s'organisent, se définissent, se dotent d'une pédagogie. Les relations sont inexistantes. L'enfantement se fait dans la douleur du côté communiste, dans l'allégresse du côté du scoutisme catholique. De 1927 à 1936, nous pouvons vraiment parler de guerre froide. La tension est réelle. Elle donne une couleur à un imaginaire social dont on peine à mesurer la profondeur de son enracinement dans la jeunesse. Avec l'avènement du Front populaire et la stratégie communiste de la main tendue s'ouvre une dernière phase paradoxale. Elle est marquée par un apogée caractérisé par le rayonnement et la croissance des effectifs des mouvements. Le choix d'offrir une éducation ludique et civique tout à la fois, en dehors de l'école s'impose au-delà des motivations partisans. Toutefois, la compétition n'a pas disparu d'autant plus que le scoutisme catholique, comme une grande partie des catholiques, a refusé la main tendue des communistes.

Nous avons également montré que jeunes communistes et jeunes scouts, garçons et filles, ont été éduqués et socialisés au sein des structures de jeunesse. Un âge de la vie a pris plus de consistance sans doute, il a été mieux intégré à la République aussi. Par l'infusion du patriotisme dans le scoutisme, par la réappropriation d'une histoire nationale populaire dans les jeunesses communistes à partir des années

1930 (et surtout 1935-1936), par l'utilisation du folklore régional enfin, les jeunes rejoints par ces mouvements ont intégré la France républicaine. Ici la contagion complexe a permis de relever les interactions : le mouvement, l'école, l'effet contexte socioculturel. Par la participation aux activités, par la prise de responsabilités au sein du mouvement (congrès, jeu des conseils dans le scoutisme...), ces jeunes ont été acclimatés à une forme d'autonomie, tempérée par la centralisation et le sens de la hiérarchie. D'une certaine façon, les filles ont aussi bénéficié de ces petits pas. Elles aussi ont pu sortir camper. Elles ont appris à prendre des responsabilités, même si les assignations de genre n'ont pas disparu. L'acquisition de savoir-faire et de savoir-être a formé des militants et des militantes, un type d'hommes et de femmes.

La Seconde Guerre mondiale mettra à l'épreuve la signification de l'engagement et de l'éducation de ces jeunes ainsi que celle de leur utilité. Ils devront choisir entre accepter le régime de Vichy, rester passifs ou s'engager dans la résistance. Si, à la Libération, des velléités de rapprochement ont pu exister entre les mouvements de jeunesse, l'entrée officielle, cette fois-ci, dans la Guerre froide, a ravivé les tensions, en particulier dès le mois d'août 1947 à l'occasion du Jamboree de la Paix et du Festival mondial de la Jeunesse.

BIBLIOGRAPHIE

- Audouin-Rouzeau, S, (2004), *La guerre des enfants, 1914-1918*. Paris : A. Colin, 252 p.
- Autrement, (1992), *Banlieue rouge 1920-1960, années Thorez, années Gabin : archétype du populaire, banc d'essai des modernités*, n°18, octobre
- Avon, D, (2001), *Paul Doncoeur sj. Un croisé dans le siècle*, Paris, Ed. du Cerf
- Bard, C, (2001), *Les femmes dans la société française au 20^e siècle*, Paris : Ed. A.Colin, 285 p.
- Barré, M, (1995), *Célestin Freinet, un éducateur pour notre temps*, Mouans-Sartoux, Publications de l'École Moderne Française
- Baubérot, A, (2011), L'enfance en rouge et noir. Colonies de vacances communistes et catholiques à Ivry-sur-Seine dans l'entre-deux-guerres, dans Bantigny, L ; Baubérot, A, (dir.), *Hériter en politique. Filiations, générations et transmissions politiques (Allemagne, France et Italie, XIXe-XXe siècle)*, Paris : Ed. PUF, p.111-122
- Baubérot, A, (2003), Aux sources des scoutismes français. Les protestants et la méthode de Baden-Powell, dans Cholvy, G (dir.), *Le Scoutisme, un mouvement d'éducation au XXe siècle. Dimensions internationales*, Montpellier, Publications de l'université Paul Valéry, 2003, p. 27-42.
- Baubérot, A, (2001), La Nature éducatrice. La pédagogie du camp dans les mouvements de jeunesse protestants », *Ethnologie française*, tome XXXI, n°4, octobre-décembre, p. 621-629.
- Baubérot, A, (1997), L'Invention d'un scoutisme d'inspiration protestante, les Éclaireurs Unionistes et les Unions Chrétiennes de Jeunes Gens, *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, tome 143/III, juillet – août – septembre, p. 371-435.
- Bazin, J ; Pichon-Bonin, C ; Simoniello, A, (2017), Image, éducation et communisme, 1920-1930 Introduction, *Histoire@Politique*, n° 33, septembre-décembre
- Bellanger, E, (2020), Devenir une « ville rouge » en banlieue parisienne et le rester, *Le Mouvement social*, n°272, p. 81-108
- Boissonnat, J ; Grannec, C, (1999), *L'aventure du christianisme social*, Paris : Ed. Bayart/Desclée de Brouwer, 156 p.
- Bonafoux, C, (2014), Le père Lhande, jésuite-reporter de la banlieue, *Chrétiens et sociétés*, 21, p. 147-168
- Bouju, M-C, (2012), L'Histoire dans la culture militante communiste en France, 1921-1939, *Cahiers du CRHQ*, p. 1-23
- Bouju, M-C, (2007), *Les maisons d'édition du PCF, 1920-1956*, Fondation Gabriel Péri, Nouvelles Fondations, 2007/3, n°7-8, p. 260-265
- Boulouque, S, (2007), Etendre le communisme : cercles concentriques, couronnes extérieures et enclaves rouges. Les frontières du monde communisme en Europe occidentale des années 1920 aux années 1950, dans Coeuré, S et al., *Frontières du communisme*, Paris : Ed. La Découverte, p. 27-41
- Boulouque, S, (2004), Les Jeunesses communistes : structures d'organisation, appareil et implantation, *Communisme*, n°76-77, p. 7-26
- Bouneau, C, (2009), *Socialisme et jeunesse en France, 1879-1969, acteurs-discours-moments et lieux*, Pessac : Ed. Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 662 p.
- Brejon de Lavergnee, M, (2018), *Le temps des cornettes, histoire des Filles de la Charité, XIXe-XXe siècle*. Paris : Ed. Fayard, 700 p.

- Brunet, J-P, (1980), *Saint-Denis, la ville rouge : socialisme et communisme en banlieue ouvrière, 1890-1939*, Paris : Ed. Hachette, 462 p.
- Buton, P ; Büttne, O ; Hastings, M, (2014), *La guerre froide vue d'en bas*, Paris : Ed. CNRS, 382 p.
- Castaing, F, (1971), Aux origines des Jeunesses communistes de France, *Le Mouvement social*, janvier-mars, n°74, p.47-73
- Chabrier, C, (1995), *L'adoption du scoutisme par l'Église catholique en France, pendant l'entre-deux-guerres : pour des Scouts catholiques ou des Catholiques scouts ?* Mémoire de maîtrise sous la direction de F-G Dreyfus, Paris IV
- Chenau, P, (2009), *L'Église catholique et le communisme en Europe (1917-1989), de Lénine à Jean-Paul II*, Paris : Ed. Cerf, 383 p.
- Cheroutre, M-T, (2002), *Le scoutisme au féminin, les Guides de France 1923-1998*, Paris : Ed. Cerf, 623 p.
- Cheroutre, M-T ; Cholvy, G, (1989), *Scoutisme féminin et promotion féminine 1920 – 1990*. Journée d'étude du 22 Avril 1989 organisée par le GRECO 2, Mentalités et croyances contemporaines, Paris : Ed. Les Guides de France, 79 p.
- Cheroutre, M-T (1988), Guidisme et patronage, dans Cholvy, G, *Le patronage, ghetto ou vivier ?*, Paris : Ed. Nouvelle cité, p. 277-293
- Cholvy, G, dir. (2003), Le scoutisme dans l'histoire du XXe siècle, dans *Le Scoutisme, un mouvement d'éducation au XXe siècle, dimensions internationales*. Actes du colloque international de Montpellier, 21-23 septembre 2000 ; Montpellier : Ed. Publications Montpellier 3, pp.5-12
- Cholvy, G, (2002), *Le scoutisme, un mouvement d'éducation au XXe siècle, dimensions internationales*, Montpellier : Ed. Université Paul Valéry, p. 143-156
- Cholvy, G, (1999), *Histoire des organisations et mouvements chrétiens de jeunesse en France (XIXe – XXe siècle)*. Paris : Ed. Cerf, 399 p.
- Cholvy, G, (1994), Le Scoutisme, *Quel type d'hommes ? Quel type de femmes ? Quel type de chrétiens ?*, Paris : Ed. Cerf, 511 p.
- Cholvy, G, (1985), *Mouvements de jeunesse chrétiens et juifs : sociabilité juvénile dans un cadre européen 1799-1968*. Paris : Ed. Cerf, 419 p.
- Christophe, P, (1979), *1936 Les catholiques et le Front populaire*, Paris : Ed. Ouvrières, 304 p.
- Coco, J-P ; Debés, J, (1989), *1937, L'élan jociste, le dixième anniversaire de la JOC-Paris-juillet 1937*, Paris : Ed. Les Editions Ouvrières, 186 p.
- Cœuré, S, (2007), Endiguer le Bolchévisme ? La double frontière dans le répertoire de l'anticommunisme (1917-1941), dans Cœuré, S et al., *Frontières du communisme*, Paris : Ed. La Découverte, p. 42 à 63
- Cohen, Y, (1989), *Les jeunes, le socialisme et la guerre, Histoire des mouvements de jeunesse en France*, Paris : Éd. l'Harmattan, 253 p.
- Combeau, Y, (2021), *Toujours prêts, histoire du scoutisme catholique en France*, Paris : Ed. Cerf, 354 p.
- Corbin, A, (dir.), (2009), *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris : Ed. Champs Histoire, 624 p.
- Coutrot, A, (1981), Les mouvements de jeunesse en France dans l'entre-deux-guerres, *Les Cahiers de l'animation*, 2e trimestre, n°32, p.30-45
- Delporte, Christian, (1991), Les jeunesses socialistes dans l'entre-deux-guerres, *Le Mouvement social*, n°157, octobre-décembre, p. 33-66

- Demeulenaere-Douyère, C, (2003), Un précurseur de la mixité : Paul Robin et la coéducation des sexes, *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 18, p. 125-132
- Denquin, J-M, (1996), *Science politique*, PUF, 527 p.
- Diebolt, Evelyne, (1999), Les femmes engagées dans le monde associatif et la naissance de l'Etat providence, *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 53, pp. 13-26
- Droulers, P, (1981), L'Action populaire et les Semaines Sociales de France 1919-1939, *Revue d'Histoire de l'Église de France*, juillet-décembre, tome LXVII, n°179, p. 227-252
- Dupont, N, (2014), Jeunesse(s), *Le Télémaque*, n°46, p. 21-34
- Ethuïn, N, (2003), De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990), *Politix*, vol. 16, n°63, pp. 145-168
- Fabre, R, (1994), Les mouvements de jeunesse dans la France de l'entre-deux-guerres, *Le mouvement social*, Juillet/Septembre n ° 168, p. 9-30
- Famerée J, (2013), Le catholicisme ou la tentation de l'intégralisme, *Revue théologique de Louvain*, 44^e année, p. 365-387
- Faure, A, (dir.), (1991), *Les Premiers banlieusards. Aux origines des banlieues de Paris (1860-1940)*, Paris : Ed. Créaphis
- Fayet-Scribe, S, (1990), *Associations féminines et catholicisme. XIXe-XXe s. De la charité à l'Action sociale*. Paris : Ed. Ouvrières, 211 p.
- Ferlé, T, (1937), *Le communisme en France, organisation*, Paris : Ed. La Bonne Presse
- Fontaine, A, (1966), *Histoire de la guerre froide Tome I, de la Révolution d'octobre à la guerre de Corée*, Paris : Ed. Fayard, 579 p.
- Fouilloux, E, (2008), La « main tendue » et ceux qui l'ont prise, dans *Les chrétiens français entre guerre d'Algérie et mai 1968*, Paris : Ed. Parole et Silence, p. 145-174
- Fouilloux, E, (2008), Des chrétiens à Ivry-sur-Seine (1930-1960), dans *Les chrétiens français entre guerre d'Algérie et mai 1968*, Paris : Ed. Parole et Silence, p. 175-192
- Fourcaut, A, (dir.), (1988), *Un Siècle de banlieue parisienne (1959-1964)*, Paris : Ed. L'Harmattan, 317 p.
- Fourcaut, A, (1986), *Bobigny, banlieue rouge*, Paris, Éd. Ouvrières-FNSP, 215 p.
- Freyssinet-Dominjon, J, (1969), *Les manuels d'histoire de l'école libre 1882-1959 de la loi Ferry à la loi Debré*, Paris : Ed. Armand Colin, 295 p.
- Gardet, M, (2004), *Jean Violet et l'apostolat laïc, les œuvres du Moulin-Vert (1902-1956)*, Paris : Ed. Beauchesne, 358 p.
- Gauthé, J-J, (1997), *Le scoutisme en France, inventaire de la bibliographie et des sources*, Montpellier : Ed. Centre régional d'histoire des mentalités, 437 p.
- Giovaninetti, M, (2009), *50 ans au cœur du système communiste : Raymond Guyot, un dirigeant du PCF*, thèse de doctorat d'histoire, Paris-XIII,
- Giroux, B, (dir.), (2022), *Voir, Juger, Agir, Action catholique, jeunesse et éducation populaire (1945-1979)*, Rennes : Ed. PUR, 219 p.
- Guérin, C, (1997), *L'Utopie Scouts de France*, Paris : Ed. Fayard, 578 p.
- Guignard-Perrein, L, (1982), *Les Faucons rouges 1932-1950*, Thèse de doctorat sous la direction de René Rémond, Université Paris X Nanterre, 225 p.
- Guttierrez L, (2017), Convertir les éducateurs chrétiens à l'éducation nouvelle : l'action éditoriale du père François Chatelain dans les années 1930, *Transversalités*, n°141, pp. 73-89
- Harang, C-E, (2021), *L'aventure par nature, 100 ans des Scouts et Guides de France*, Paris : Ed. PIF, 300 p.

- Harang, C-E, (2018), *Jeunes filles et jeunes gens catholiques de la garçonne au mariage pour tous*, Paris : Ed. L'Harmattan, 403 p.
- Harang, C-E, (2010), *Quand les jeunes catholiques découvrent le monde. Les mouvements catholiques de jeunesse de la colonisation à la coopération, 1920-1991*, éditions du Cerf, 440 p.
- Hastings, M, (1991), *Halluin la Rouge, 1919-1939. Aspects d'un communisme identitaire*, Lille : Ed. Presses universitaires de Lille, 440 p.
- Hoggart, R, (1970), *La culture du pauvre. Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Editions de Minuit, 423 p.
- Houbre, G, (2001), *Le corps des jeunes filles de l'Antiquité à nos jours*. Paris : Ed. Perrin, 327 p.
- Kergomard, P ; François, P, (1983), *Les Éclaireurs de France de 1911 à 1951*, 380 p.
- Knerr, F, (2017), Propagande catholique et anticommunisme rural. Un militantisme clérical aux marges du politique durant l'entre-deux-guerres dans les diocèses du Sud-Ouest (Agen-Bordeaux), *Histoire, monde et cultures religieuses*, 2017/2, n°42, p. 69-84
- Kotek, J, (1998), *La Jeune Garde. La jeunesse entre KGB et CIA (1917-1989)*, Paris : Ed. Seuil, 420 p.
- Kriegel, A, (1966), Le Parti communiste français sous la Troisième République (1920-1939). Évolution de ses effectifs, *Revue française de science politique*, 16^e année, n°1, pp. 5-35
- Lagrée J-C, (2002), Les jeunes se désintéressent-ils de la politique ? *Agora débats/jeunesses*, 30, Jeunes, engagement et démocratie. pp. 94-107
- Lalouette, J, (2002), Communisme et Libre pensée durant l'entre-deux-guerres : L'Union des libres penseurs révolutionnaires de France et l'Association des Travailleurs sans Dieu, dans Girault, J, (dir.), *Des communistes en France (années 1920-années 1960)*, Paris : Ed. de la Sorbonne, p. 423-440
- Lalouette, J, (2001), *La Libre pensée en France 1848-1940*, Paris : Ed. A. Michel, 636 p.
- Laneyrie, P, (1991), Catholicisme social et évolution du mouvement des Scouts de France en région Stéphanoise, dans Durand, J-D ; Comte, B ; Delpal, B ; Ladous, R ; Prudhomme, C, *Cent ans de catholicisme social à Lyon et en Rhône-Alpes*, Paris : Ed. Les Editions Ouvrières, p. 343-357
- Laneyrie, P, (1989), *Le scoutisme catholique dans la région urbaine de Saint-Étienne, éléments d'histoire sociale*, Saint-Étienne : Ed. CRESAL, 135 p.
- Laneyrie, P, (1985), *Les Scouts de France, l'évolution d'un mouvement des origines aux années 80*, Paris : Ed. Cerf, 453 p.
- Langlois, C ; François, G, (2008), La jeunesse d'une assistante sociale : de la poésie au scoutisme, *Érès, « Vie sociale »*, N° 3, p. 3-18
- Lenoir, C, (1937), *Le scoutisme français*, Paris : Ed. Payot, 263 p.
- Leroy, A, (2007), *Un siècle de scoutisme*, Paris : Ed. Hors collection, 169 p.
- Manassis, D, (2023), *Les secrétaires régionaux du Parti communiste français (1934-1939). Du tournant antifasciste à l'interdiction du Parti*, Dijon : Ed. Editions universitaires de Dijon, 336 p.
- Mathieu, A ; Palavret, G, (2007), Avant-propos, dans Féminisme et communisme, *Aden*, 2007/1, n°6, p. 11-14
- Maurin, E, (2004), *Le ghetto français, enquête sur le séparatisme social*, Paris : Ed. Seuil, 94 p.

- Mercier, L, (2002), Pionniers et Faucons rouges. Des scoutismes rouges dans la France de l'entre-deux-guerres ?, dans Cholvy, G, *Le scoutisme, un mouvement d'éducation au XXe siècle, dimensions internationales*, Montpellier : Ed. Université Paul Valéry, 2002, p. 143-156
- Mercier, L, (2000), Les Écoles enfantines du Parti communiste français, Groupes communistes d'enfants et Pionniers (1921-1933), *Cahiers d'histoire*, n°79, p. 57-75
- Mercier, L, (1999), Enfance et Parti communiste français : le scoutisme rouge 1921-1933, dans Fridenson, P, *Avenirs et avant-gardes en France, XIXe-XXe siècles*, p. 342-356
- Mercier, L, (1998), Enfance et Parti communiste français 1920-1939, *Cahiers d'histoire*, n°71, p. 109-122
- Mills, S, (2011), Be prepared : Communism and the politics scouting in 1950s Britain, *Contemporary British History*, 25 : 3, p. 433
- Moulin, L, (1975), *Les socialisations, société, Etat, parti*. Gembloux : Ed. Duculot, 200 p.
- Muxel, A, (2011), *La politique au fil de l'âge*, Paris : Ed. Presses de Science Po., 312 p.
- Muxel, A, (2001), *L'expérience politique des jeunes*, Paris : Ed. Presses de Science Po., 192 p.
- Ory, P, (2016), *La belle illusion, Culture et politique du Front populaire*, Paris : CNSR, Biblis, 1037 p.
- Palau, Y, (2016), La guerre civile espagnole et les catholiques français, entre exacerbations de la controverse et confirmation des clivages internes, *Mille neuf cent, Revue d'histoire intellectuelle*, 2016/1, n°34, p. 91-108
- Pelletier, D, (2018), Les catholiques français et le marxisme, des années 1930 au « moment 68 », dans Ducange, J-N et al., *Marx, une passion française*, La Découverte, p. 306-319
- Percheron, A, (1993), *La socialisation politique*. Paris : Ed. A.Colin, 226 p.
- Perrot, M, (2007), Dans le Paris de la Belle Époque, les « Apaches », premières bandes de jeunes, *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2007/1, n°67, pages 71 à 78
- Pierrard, P, (1988), *Les laïcs dans l'Église de France*, Paris : Ed. Les Editions Ouvrières, 294 p.
- Pierrard, P, (1987), *Enfants et jeunes ouvriers en France, XIXe – XXe siècle*, Paris : Ed. Ouvrières, 225 p.
- Pignot, M, (2012), Génération Grande guerre : expériences enfantines du premier conflit mondial, *Le Télémaque*, 2012/2, n°42, p. 75-86
- Poggioli, M, (2020), La campagne française contre la guerre du Maroc ou le difficile apprentissage de la bolchevisation (1924-1926), *Le Mouvement Social*, 2020/3 (n° 272), pages 59 à 80
- Poirrier, P, (1991), Les Heures Bourguignonnes : une relecture communiste de l'histoire locale (1937-1939), *Sources, travaux historiques*, n°27, p. 71
- Poulat, E, (1960), La découverte de la ville par le catholicisme français contemporain, *Annales Economies, sociétés, civilisations*, n°6, p. 1166-1179
- Prudhomme, C, (1996), De l'aide aux missions à l'Action pour le Tiers Monde, *Le mouvement social*, octobre-novembre, n°177, p. 9-28
- Quashie-Vauclin, G, (2011), La jeunesse dure longtemps. Quarante ans d'historiographie des organisations de jeunesse communistes françaises, *Cahiers d'histoire*, p. 195-227

- Quashie-Vauclin, G, (2009), *L'Union de la Jeunesse Républicaine de France, 1945-1956, entre organisation de masse de jeunesse et mouvement d'avant-garde communiste*, Paris : Ed. L'Harmattan, 262 p.
- Rault, M, (2009), Femmes missionnaires en banlieue rouge, *Histoire et missions chrétiennes*, 2009/1, n°9, p. 43-55
- Rémond, R, (1979), *Les Catholiques dans la France des années 1930*, Paris : Ed. Cana, 270 p.
- Rioux, J-P ; Sirinelli, J-F, (dir.), (1997), *Histoire culturelle de la France, Le Vingtième Siècle*, t. 4. Paris : Ed. Seuil, 408 p.
- Ripa, Y, (1999), *Les femmes actrices de l'Histoire, France 1789-1945*, Paris : Ed. A. Colin, 240 p.
- Rocher, P, (2010), Une reconquête éducative catholique par le livre : l'Action populaire et les éditions SPES (1922-1960), dans Condette, J-F, (dir.), *Éducation, Religion, Laïcité (XVIe-XXe s.). Continuités, tensions et ruptures dans la formation des élèves et des enseignants*, Lille : Ed. Publications de l'Institut de recherches historiques du Septentrion, p. 479-507
- Rogers, R, (2014), Congrégations féminines et diffusion d'un modèle scolaire français : propositions pour une histoire transnationale, *Pro-Posições*, janvier-avril, v.25, pp. 55-74
- Rogers, R ; Thébaud, F, (2010), *La fabrique des filles, l'éducation des filles de Jules Ferry à la pilule*. Paris : Ed. Textuel, 160 p.
- Roulin, S, (2010), *Un credo anticommuniste, la commission Pro Deo de l'entente internationale anticommuniste ou la dimension religieuse d'un combat politique (1924-1945)*, Lausanne : Ed. Antipodes, 510 p.
- Ruscio, A, (2009), Contre l'Exposition coloniale de 1931 (Paris-Vincennes) : des voix fermes, mais bien isolées. *Aperçus, Aden*, 2009/1, n°8, p. 104-111
- Sanchez, C, (2008), *La socialisation politique des jeunes ouvriers dans les mouvements de jeunesse à l'époque du Front populaire : Jeunesse Socialiste, Communiste et Ouvrière Chrétienne*, mémoire de Master 2, sous la direction de Bantigny, L ; Feiertag, O, Université de Rouen, tome 1, 302 p. + tome 2 : choix de documents : 66 p.
- Sanchez, C, (2008), Pour conquérir les jeunes, faut-il faire moins de politique ? La Jeunesse communiste sous le Front populaire, *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, N°4, janvier-avril
- Saint Aubin, G, (1994), Le langage du signe, du scout-chevalier au pionnier, évolution des modèles éducatifs des Scouts de France, dans Cholvy, G, *Le Scoutisme, Quel type d'hommes ? Quel type de femmes ? Quel type de chrétiens ?*, Paris : Ed. Cerf , p. 172-185
- Santamaria, Y, (1999), *Histoire du Parti communiste français*, Paris : Ed. La Découverte, 128 p.
- Scaillet, T, (2007), L'élément féminin au sein de la Fédération des Scouts catholiques. Dans Scaillet, Thierry ; Wittemans, Sophie ; Rosart, Françoise (dir.). *Guidisme, scoutisme et coéducation, pour une histoire de la mixité dans les mouvements de jeunesse*. Louvain-la-Neuve : Ed. Bruyband, p. 88
- Sirinelli, J-F, (2021), *Ce monde que nous avons perdu, une histoire du vivre-ensemble*, Paris : Ed. Tallandier, 392 p.
- Skoutelsky, R, (1997), L'engagement des volontaires français en Espagne républicaine, *Le Mouvement Social*, n°181, octobre-décembre, p. 18

- Tartakowsky, D, (1997), *Les manifestations de rue en France, 1918-1968*, Paris : Ed. de la Sorbonne, 872 p.
- Tournier, V, (2009), Comment le vote vient aux jeunes, l'apprentissage de la norme électorale, *Agora débats/jeunesses*, 2009/1 N° 51, p. 79-96
- Tranvouez, Y, (2011), *Catholicisme et société dans la France du XXe siècle, Apostolat, progressisme et tradition*, Paris : Ed. Karthala, 327 p.
- Tranvouez, Y, (1989), *Catholiques d'abord, approches du mouvement catholique en France, XIXe-XXe s.*, Paris : Ed. de l'Atelier, 264 p.
- Tranvouez, Y, (1986), Les catholiques : séparer le bon grain de l'ivraie, dans Azéma, J-P, et al., *Le parti communiste français des années sombres (1938-1941)*, Paris : Ed. Le Seuil, p. 73-85
- Varin, J, (1975), *Jeunes comme JC*, Paris, Ed. : Editions Sociales, 271 p.
- Vidal, G, (2004), Le PCF et la défense nationale à l'époque du Front populaire (1934-1939), *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2004/3, n°215, p. 47-73
- Vigna, X, (2016), *L'espoir et l'effroi, Luttés d'écritures et luttés de classes en France au XXe siècle*, Paris : La Découverte, 320 p.
- Vigna, X, (2012), *Histoire des ouvriers en France au XXe siècle*, Paris : Ed. Perrin, 464 p.
- Vigreux, J, (2016), *Histoire du Front populaire, L'échappée belle*, Paris : Ed. Tallandier, 368 p.
- Wittemans, S, (2015), *Une histoire des guides et éclaireuses catholiques*, Paris : Ed. PIF, 253 p.
- Whitney, S. B. (2009), *Mobilizing youth, communists ans catholics in Interwar France*, Durham and London : Ed. Duke University press, 318 p.

INDEX

- Aubert, 16
Baby, Jean 12, 32, 44, 48
Baden-Powell, Olave lady 59
Baden-Powell, Robert 5, 12, 13, 23, 52, 54, 58, 59, 64
Bara, 48
Baratier, Albert 61
Barbusse, Henri 11
Bastié, Maryse 40
Bayard, 49
Blum, Léon 27
Bolland, Adrienne 40
Boucher, Hélène 40
Brachelet, Victor 54
Brazza, Savorgnan de 60
Butillard, Andrée 37
Byrd, Richard, commandant 52
Casanova, Danielle 34, 35, 38, 39, 40, 44, 57
Célor, Pierre 44
Charrière, Jean 44
Chiappe, Jean 11
Cholet, Jean-Arthur monseigneur 21
Chomat, Claudine 34, 35, 57
Clergues, Antonin 18
Cornette, Antoine-Louis 35
Curie, Marie, 40
Delaye, E. père 21
Delbrêl, Madeleine 8, 23, 41
Delsuc, Pierre 61
Demandolx, Anne-Marie de 37
Desbuquois, Gustave père 23
Dickens, Charles 48
Didier, Armand 51
Diémer, Marie 7, 26, 32, 37
Doncoeur, Paul, père 43
Duclos, Jacques 18
Duhamel, Albertine 35, 37
Fanonnel, Jeanne 48
Fargues, Marie 5
Ferlé, T. 26
Ferrat, André 51, 52
Foucauld, Charles de père 23, 49, 60
François, A. 25, 26
Freinet, Célestin 5, 8, 64
Furse, Katharine 60
Fuval, Pierre 24
Galpérine, Georges 10, 11, 12, 13, 32, 45, 46, 48, 51
Gautherot, Gustave 20, 26
Gitton, Marcel 29
Givaudan, A. 51
Gorbatchev, M. 3
Goyau, George 49
Granjon, Léonce 14, 44
Grangeneuve, Louise de 39
Guérin-Desjardin, Jacques 24
Guibal, Louis 39
Guyot, Raymond 5, 12, 14, 17, 32, 34, 45, 52, 56, 66
Hamon, Augustin 12
Hennet de Goutel, Geneviève 40
Herriot, Edouard 38, 39
Hiltz, Maryse 40
Houbre, Gabrielle 67
Hugo, Victor 48
Hugues-Michaut, Marie-Claude 35
Jalabert, Louis père 20
Jeanne d'Arc, 29, 49
Joliot-Curie, Irène 40
Lafargue, Paul 44
Latarget, Raymond 18
Lavigerie, Charles cardinal 60
Lenoir, Claude 26, 27
Léon XIII, 20
Lesage, Pierre 52
Lespin, Willy 15
Levesque, Pierre-Louis 43
Lhande, Pierre, père 16, 20, 22, 41, 42, 43, 64
Lhopital, René-Michel 22, 23, 24, 41, 52, 54
Liénart, Achille, cardinal 54
Lorenzo, Jacques 36
Louis, Jean-René 25, 27
Lyautey, Hubert, maréchal, 52, 60

Maglione, Luigi cardinal 20
Marceau, Pierre 12, 13, 52
Margueritte, Victor 38
Marin, Louis 39
Marty, André 12, 51
Michaut, Victor 17, 18, 34, 35
Millet, Raymond 25
Montessori, Maria 5
Montmort, Renée de 37, 59
Moreau, Maurice 51
Murmy, Marc 52
Navaranne, Loulou 36
Novo, Aimée 37
Nurmi, Paavo 52
Perret, Joseph 39
Pétain, Philippe, maréchal 53
Pie XI, 20, 21, 30, 39, 42
Richard, Paul 18
Rigaux, Maurice père 31
Rogers, Rebecca, 69
Rosart, Françoise, 69
Roudil, Georges 51
Roulot, André dit Lorulot 22
Sadoul, Georges 10, 11, 54
Sangnier, Marc 58
Saint-Louis, 43, 49
Scaillet, Thierry, 69
Scherer, Marc 20, 21
Sellier, Henri 25
Semard, Pierre 44
Sévigné, Marie de 40
Sevin, Jacques père 7, 13, 31, 42, 43,
49, 54, 60
Staël, Germaine de 40
Staline, Joseph 56
Teinturier, Sara 39
Téléki, Pal comte 59
Teulé, Ferdinand 26
Thébaud, Françoise, 69
Thorez, Maurice 21, 34, 56
Turman, Max 25, 27
Vanhoutte, Léonie 40
Vermesch, Jeanne ou Vermeersch,
Jeannette 34, 35, 40, 48, 57
Veyre, Andrée 35, 36
Wittemans, Sophie, 69